

PREMIERE LETTRE

DE M. COSTE,

Médecin de l'Hôpital Militaire de Calais,
Agrégé Honoraire du Collège Royal
des Médecins de Lorraine, Membre de
l'Académie Royale des Sciences, Arts
& Belles-Lettres de Nancy, Associé
de celle de Lyon,

A M. PAULET,

Docteur-non-Régent de la Faculté de Médecine
de Paris,

POUR SERVIR DE RÉPONSE
A UN FACTUM DE CELUI-CI,

CONTRE ABU-BECKER; MOHAMMED RHazes,
Ancien Médecin Arabe, Premier Médecin du Roi
Almanzor;

Le Docteur MÉAD, Médecin du Roi d'Angleterre,
Membre de la Société Royale & du Collège de
Médecine de Londres;

M. ROUX, Docteur-Régent & Ancien Professeur de
la Faculté de Médecine de Paris, Membre des
Académies de Bordeaux & de Madrid, de la
Société Royale d'Agriculture de Paris, Auteur
du Journal de Médecine;

Et l'AUTEUR aussi flatté qu'émerveillé de se trouver
en aussi bonne Compagnie.



A CANTORBERY,

De l'Imprimerie de SIMMONS & KIRBY.

M. DCC. LXXVI.

PREMIERE LETTRE

DE M. COUTIER

À M. DE LAUNAY, SEIGNEUR DE LAUNAY, À LA FAYE, EN ANJOU.
Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un petit ouvrage que j'ai écrit pour vous.
Il contient quelques réflexions sur la conduite
de la vie, et sur les devoirs d'un homme
de bien.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance
de mon respectueux attachement.

VOUS ENVOIE EN RÉPONSE
À VOTRE LETTRE DU 15 JANVIER.

Je vous remercie de l'intérêt que vous
prenez à mon ouvrage, et de la peine
que vous prenez à me le faire parvenir.
Je suis persuadé que vous en tirerez
quelque profit.

M. DE LAUNAY, SEIGNEUR DE LAUNAY, À LA FAYE, EN ANJOU.
Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un petit ouvrage que j'ai écrit pour vous.
Il contient quelques réflexions sur la conduite
de la vie, et sur les devoirs d'un homme
de bien.

M. COUTIER

Le 15 Janvier 1772



PREMIERE LETTRE

DE M. COSTE

A M. PAULET.

*Jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pleraque differat. (Horat. Art. Poët.)*

M O N S I E U R,

L'Ecrivain judicieux & délicat qui s'est chargé de la *Gazette Littéraire des Deux-Ponts*, celui qui travaille les extraits des *Livres de Médecine* dont on rend compte dans le *Journal Encyclopédique*, l'Auteur de la *Gazette Salulaire*, &c. &c. &c. avoient porté sur mon édition de Méad, long-temps avant M. Roux, un jugement non moins favorable que le sien. C'est de ce dernier que je devois être le plus jaloux. Aussi le suffrage de M. Roux avoit mis le comble à ma satisfaction. Votre diatribe, M., vient de l'altérer... mais ce n'est que par le sentiment du chagrin que vous ont occasionné les éloges que j'ai reçus. Est-ce ma faute, si l'on n'en a point donné à votre *Histoire de la petite vérole*? puisque le Public indigné vous avoit vengé de cette humiliation, pourquoi vous en prendre à moi? Observez, je vous prie, que vos sarcasmes

A ij

4

remplissent mal votre but. Vous vouliez prouver que M. Roux m'a jugé trop favorablement. Il falloit une critique juste, mais décente & modérée des endroits où cette partialité éclate : vous en auriez paru exempt vous-même, tandis que votre humeur m'est plus favorable, que vous n'avez pu espérer qu'elle me seroit nuisible : » Je viens, (me » faites-vous l'honneur de me dire dans votre » honnête début,) je viens de lire la liste de » tous vos prodiges publiés en 1774, & relevés dans cet écrit *mensstruel* en 1775. Je » n'ai pas fait une fortune si brillante que vous » dans ce Journal, tant s'en faut; d'abord j'y » fus fort maltraité, c'est-à-dire, condamné... » cette fois-ci, il faut que je me venge... » & pour me venger, je déclare que la Traduction de Méad par M. Coste, avec des » notes si exaltées par M. Roux, est peut-être l'ouvrage le plus *indécent*, le plus *mal fait*, le plus absurde qu'on ait encore publié depuis plusieurs siècles (a).

Les louanges que M. Roux a bien voulu accorder à mon Méad, vous vous êtes donc persuadé, M., qu'elles sont une usurpation faite à votre *Hist. de la p. v.*, & que le bien que ce Médecin a dit de mon Ouvrage, est évidemment, essentiellement & individuellement celui qu'il devoit dire du vôtre. La vengeance que vous semblez savourer avec tant de délices, n'est cependant pas la jouissance des ames nobles; elle n'est ni celle des grands génies, ni celle des gens délicats. C'est

(a) Lettre de M. P. p. 6, 7.



5
Juvenal qui l'a dit, si je ne me trompe ; car
je pourrois n'avoir pas mieux saisi sa pensée,
que vous ne m'attribuez d'avoir rendu celles
de Méad. Jugez-en vous-même

minuti
Semper & infirmi est animi exiguique voluptas
Ullio. (Juvenal. Satyr. IX.)

franchement , M. , ce ton-là n'est pas celui
que vous deviez choisir. La colere, les gros
mots sont la ressource ordinaire de ceux qui
en manquent. Si Jupiter eût eu raison , il se
fût gardé de faire gronder son tonnerre.

J'aime mieux cette comparaison que celle
dans laquelle vous vous donnez naïvement
pour un étalon qui va se distinguer par ses
ruades : . . . *Ruons*, vous écriez-vous avec
complaisance , *ruons pour la premiere fois* (1).
Oui ; mais que deviendra pour nous le plaisir
de l'allusion , & pour vous l'utilité de la
ruade, si l'on vous faisoit voir que vous n'êtes
pas *fermé* ? Cependant il faudroit l'être ; car
vous entreprenez bien des choses.

Vous voulez corriger mes thèmes & mes
versions , m'apprendre la Chymie & la Bo-
tanique , réformer mes sermons. Vous vous
chargez de m'enseigner la Rhétorique & l'His-
toire Naturelle , la cuisine & l'Anatomie , le
françois & le latin , & la Pharmacie . . . il n'est
pas jusqu'à la Médecine , dont vous ne cher-
chiez à me donner des leçons ; mais vous ex-
ceptez les Mathématiques , & je ne fais pour-
quoi ; car elles ont des propriétés bien mer-
veilleuses entre vos mains. A l'aide du calcul ,

(1) Lettre de M. P. p. 7.

vous augmentez tout-à-coup mon existence de quatre *hypostases*, il faut être bien savant & bien habile ! il ne faut pas moins que la ressource de toutes les sciences & de tous les arts dont vous vous établissez le Professeur, pour me faire subir, en si peu de temps, un si grand nombre de métamorphoses si disparates. Si ce n'étoit une histoire, cela auroit l'air d'une féerie. Vous allez en être tout émerveillé vous-même.

Je débute par publier des prodiges, (page 5.) Page 6, je suis un *indécent*, un *impudique*, un *rachitique*, un *absurde*, & je finis par devenir *loup*. Sans avoir encore reçu aucune leçon je deviens *écolier* à la page 9 ; à la 10^e, un original Anglois, un Dom Quichotte, puis un *voleur* ; un ingrat à la 11^e ; à la 13^e un bateleur, un indécent, un malhonnête, un fou, puis votre Confrere, & immédiatement après un bourru, un misantrope, un ennuyeux, un *ver qui ronge des étoffes bonnes ou mauvaises*, pour en faire un tableau. C'est finir là par être peintre, ou quelque chose de moins. A la page 14, après m'avoir défendu de m'ériger en *Correcteur*, on joue sur le calcul merveilleux de ma quintuple existence divisée en Coste, Médecin de Nancy, Coste Editeur, Coste Traducteur, Coste Observateur de Verfoy, & Coste Auteur & Rédacteur de Préfaces. Mais quelle chûte !

Après avoir été moi cinq fois, ou moi en cinq personnes, le moi total n'est plus qu'un chien à la page 15, & un chien à qui l'on donne à ronger un os si énorme, qu'il est obligé d'y renoncer. Au reste, on n'est en aucun endroit si sujet aux vicissitudes du sort,

7

que dans le pays des chimères & des métamorphoses. Les bonnes conditions y succèdent bientôt aux mauvaises, & si ce fut un mal d'être *chien* ou *loup*, on s'en trouve bien dédommagé en devenant, par vertu de mététempscose, *Prieur* & *Prédicateur*, comme il m'arrive à la page 16; ce qui me vaut, à la suivante, d'être appelé le *cher Frere en Dieu* de mon Parrain, item un *très-bon Chrétien*. Mais on fait bien qu'un *très-bon Chrétien* n'est pas toujours un excellent Traducteur. C'est pour cela qu'à la page 21, on me menace de *M. Cavalier de la rue Saint-Jacques*. Il est vrai qu'on me tranquillise un peu en m'assurant que je suis l'enfant gâté de *M. Roux*, qui me protégera; & il y paroît: car d'écolier, j'étois devenu *Dom Quichotte*. Cette fois-ci, page 24, après avoir été *Dom Quichotte*, on me présente comme un *Régent de bonne humeur*, qui s'égaie aux dépens de ses écoliers, & joue quelques momens avec une fêrule badine. Ce meuble-là, quelque épithète qu'on lui donne, est bien fait pour porter malheur. Aussi on ajoute, nous allons bientôt voir *M. Coste enchaîné*. On m'enchaîne. Et c'est dans cette cruelle position d'*Ecce Homo*, que *M. Paulet* a la dureté de venir me dire ironiquement, je vous salue, *M. Coste*. Partant je reste sous la fêrule chymique de *M. Paulet*, jusqu'à la page 29, où mon Pédagogue, sans doute pour accrédi-ter son école, me présente au Public avec de grandes oreilles d'âne, acquises dans son Académie. Delà il me renvoie de nouveau, & bien à propos, sous la protection de *M. Roux*; car il est question de chymie. Mais qui me protégera à la page 30, où je suis livré seul

& sans appui, entre les mains des *Botanistes* de qui, dit-on, il n'y a aucune grace à attendre, & qu'on exhorte à tomber sur moi à bras raccourci. Si j'échappe aux poursuites de ces *Inquisiteurs inexorables*, c'est pour me voir assailli, page 32, de gens bien moins traitables encore... de *Charcutiers*, de *Marchands de jambons* & de *Restaurateurs*, non de ces délicats *Restaurateurs* du Colisée, qui semblent avoir dérobé aux Dieux le secret de leur ambrosie, & qui savent distribuer au besoin l'*Herculisme* du moment; mais de ces *Restaurateurs* subalternes, dont le bœuf à la mode, couronné de laurier, répand au loin son parfum, pour allécher les passans, c'en est plus qu'il n'en faut pour perdre la tête. Aussi suis-je digne de quelque pitié si, à la page 33, mon Conducteur me brouille avec les *Naturalistes*, les *Observateurs*, le bon sens, la raison & les *Anatomistes*, si je fais de ces fautes qu'on ne passeroit pas à un écolier de Sixième, si l'on me menace d'être honni par les quatre Nations de *Grammairiens*, & même par l'*Académie française*, qui, heureusement pour M. P. & pour moi, n'en saura jamais rien. Mais avois-je lieu de craindre que la suite de ces hallucinations me compromettroit encore avec les *Marchands de chapeaux de Venise*, dans la page 35; dans la 36^e avec les *Cuisiniers* & les *Libraires de la rue Saint-Jacques*? Enfin avec les *Médecins*, non seulement régnicôles & modernes, mais encore anciens & étrangers, avec les *Grecs*, c'est tout dire? Et si, après tout cela, on me reproche, à la page 38, d'être un peu abstrait, on avouera que cela est bien pardonnable en pareilles circonstances. Cependant, en parlant de *Fernel* & d'*A.*

ristote, je rentre tout-à-coup dans mes droits. Je deviens si sublime, qu'on est obligé de me prier de descendre pour me mettre à la portée de tout le monde. J'en impose à mes ennemis, au point qu'ils sont trop heureux de se servir de mes *Pilules pacifiques*, pour venir à capitulation & terminer la guerre. Moi, qui aime la paix, j'acquiesce volontiers; mais ce n'est qu'une treve insidieuse & bientôt rompue, page 39, où l'on me menace de me poursuivre impitoyablement jusqu'au bout. On me fait passer, à la page 40, pour un Savoyard & pour un ingrat, dans le jardin de qui cet autre divin *Voltaire* a jeté, par pitié ou par hasard, je ne fais combien de marrons bien mal à propos, j'avoue que je ne m'attendois pas à ce coup-là. Heureusement que M. P. m'oublie un moment pour se ressouvenir de lui-même. Il me laisse reprendre haleine, tandis qu'il copie les catalogues des *Libraires de la rue Saint-Jacques*, qu'il fait part de ses avis au Gouvernement, qu'il raconte l'*Histoire de sa petite vérole*, pas imprimée chez *Vincent*, les crimes de l'Auteur & LA PRISE DE MINORQUE; sans cela comment tenir aux foudroyantes menaces qui terminent ainsi la terrible peroraison de son drame épistolaire? En voilà assez pour aujourd'hui... Je vous donnerai de mes nouvelles. Nous parlerons des *Métamorphoses d'Ovide*, du *LVI mercure*, de mademoiselle terre calcaire, de la folie ecclésiastique, des Médecins d'esprit, de la Médecine Italienne, des sauterelles à trois pieds, &c. &c. &c. (1).

(1) Lettre de M. P. p. 47.

Eh bien ! voilà des matériaux sans nombre, des situations prodigieuses, des intérêts considérablement impliqués & multipliés. On ne devine pas trop comment vous avez pu mettre une semblable machine en jeu ; on sera bien plus surpris encore quand on va voir que tout le mouvement de ce drame singulier, plein d'épisodes, d'incidens, de variantes, d'entr'actes remplis de répétitions, sans agrémens à la vérité, que tout cela ne roule que sur deux rôles principaux, que vous vous êtes retenus, celui de l'étalon récalcitrant (1), puis celui d'Arlequin (2) ; j'en demande pardon, pour vous, au Lecteur ; mais ce sont vos propres paroles que je copie. Comme vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour le Héros de la Piece, je suis trop intéressé à examiner de quelle manière vous vous acquittez des deux Personnages que vous avez adoptés. Jugeons donc vos *ruades*, & évaluons vos *plaisanteries*.

Je voudrois éviter le ton didactique. Je serois plus flatté encore de pouvoir éviter l'ennui. Cependant, M., si je suis obligé de vous suivre, si j'entreprends de discuter la forme & le fond de vos mauvaises chicanes... s'il me faut relever l'infidélité de vos allégations... si je vais présenter un *Errata* des fautes typographiques que vous vous efforcez de dénaturer... & si je recherchois dans votre *Hist. de la p. v.*... Rechercher... non, M., si j'avois le temps d'en copier quelques pages prises au hasard... croyez-moi, il y auroit dans cette simple exposition plus de malice, que vous n'avez pu

(1) Lettre de M. P. p. 6.

(2) Ibid. 12.

mettre de méchanceté dans votre Libelle. Mais ne perdons pas, comme vous, dix-sept pages à menacer notre Adversaire, & dix autres, à la fin, à soutenir qu'on a dû bien rire des douze, qui se trouvent au milieu... avec des Préfaces & des *Post-faces* aussi intéressantes, nous ne finirions pas, & je m'aperçois qu'après bien des paroles, je n'ai pas encore commencé.

Je vous dois des remerciemens, M., & je débute par m'acquitter. Vous m'avez fait apercevoir des fautes. Il faut rendre la réparation aussi publique, qu'a pu l'être le scandale. Je déclare donc ici que j'ai eu tort (1) de traduire *turdus* par étourneau ; & j'ai d'autant plus de tort, que dans le *Beatus ille qui procul negotiis*, j'ai répété si souvent ce que j'ai fait avec tant de plaisir dans ma jeunesse :

*aut amite levi rara tendit retia
turdus edacibus dolos.*

(Horat. Epod. carm. 2.)

ce *turdus*-là m'a toujours présenté l'idée de grive, d'où me venoit celle d'étourneau ? Si je voulois m'excuser d'une étourderie par un calembourg, je vous dirois que je venois de lire quelques pages de votre traduction de Rhazès.

Mais vous, M., qui professez si bien l'Histoire Naturelle, vous n'ignorez pas que l'étourneau se trouve en Ornithologie dans l'ordre le plus voisin de la grive. Au reste, vous m'avez livré votre *Vindebone*, comme un os à ronger. Je veux être plus galant, je vous offre mes

(1) Trad. de Méad, Tome I, p. 53.

étourneaux. C'est le fruit de la chasse que vous avez faite sur mes terres. Ne dites pas que vous préféreriez les grives qui me manquent; elles ne figureroient pas si bien que les étourneaux à la suite de ce bœuf à la mode, couronné de laurier, & dont le parfum vous alleche si fort en passant, vous, M., qui avez encore l'attention de m'apprendre, & d'apprendre au Public que vous aimez beaucoup les noisettes, & que vous êtes tenté, à raison de ce goût, de leur substituer des araignées au dessert (1).

Je ne veux pas me justifier d'avoir écrit marron-d'Inde pour coque du Levant (2), c'est une inadvertence qui n'est pas pardonnable. Je ne le crois cependant pas aussi innocent que vous. Quant à la coque du Levant, elle enivre les poissons, elle tue la vermine; mais elle n'est peut-être pas aussi mortelle que vous l'imaginez (3). Quoi qu'il en soit, mon inattention valoit-elle cette page entière de grosse plaisanterie, où vous tombez sur moi à bras raccourci (4)? Cette métamorphose ne passera pas. Les hommes sont si difficiles aujourd'hui, ils ne veulent rien croire (5)! Tant mieux, M., car s'ils croyoient légèrement, ma faute ne pourroit plus passer pour inadvertence. Mais c'en est une de votre part d'annoncer que je l'ai répété dans les pages suivantes. Le mot marron-d'Inde ne se trouve pas même à la Table. Vous n'avez pas ici

(1) Lettre de M. P. p. 41.

(2) Trad. de Méad, Tome I, page 212.

(3) Rumph. Herbar. Amboin.

(4) Lettre de M. P. p. 30. (5) Ibid. p. 31.

rempli la seconde partie de votre épigraphe ; *dicere verum*. Vous étiez trop occupé à justifier la première, *ridendo*. Vous le faisiez à mes dépens, & vous avez cru sans doute que je devois être condamné à tous ceux du procès, même aux dépens de la vérité.

C'est bien pis encore, lorsque vous passez à l'histoire des *Lauriers*. Vous aviez intention d'y mettre tant de plaisanteries, que ce verbe propre à effectuer votre dessein, est répété dix fois dans un très-court espace, qui néanmoins devient un très-long passage : » Que vous avoit-il fait (le Laurier) pour le mettre par-tout?... » Si vous n'eussiez mis que deux especes, mais » vous en mettez trois, tandis que votre original n'en a mis qu'un... Vous mettez le » Laurier-rose... Si nous mettons le Laurier » ordinaire, nous nous mettons à dos tous les » Marchands de jambons, toutes les Cuisinieres... Nous dirons donc que tout ce qu'on » trouvera mis sur son compte, M. Coste, » l'Editeur, le met sur le compte du Laurier-cerise (1).

Vous vous êtes plus embarrassé, M., dans tous ces *mis*, *mettre* & *mettons*, que vous mettez par-tout, que je ne le suis dans les *Lauriers*. D'abord avec un peu d'attention, je dirois, presque de bonne foi, vous auriez remarqué qu'à l'endroit où je ne traduis, ni ne copie personne, je prends les accidens causés par la liqueur du *Laurier-cerise*, pour un des modeles de la maniere d'agir des venins végétaux (2). C'est donc encore ici une inadver-

(1) Lettre de M. P. pages 31, 32.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 163.

tence, que le hazard qui la produisoit a corrigée au même endroit, en me faisant ajouter *Lauro-cerajus* (1). Du Laurier-rose au Laurier-cerise, la distance en Botanique n'est pas si immense que vous le dites (2); mais vous savez, M., qu'en Médecine, la distance d'une plante à l'autre s'évalue moins par les classes & les especes botaniques, que par les propriétés médicales... Et comme le Laurier-rose est plus décidément encore un poison que le Laurier-cerise, ne pensez pas que l'équivoque soit d'une énormité irrémissible. Consultez l'Article *Nerion*, dans les Continuateurs de M. Geoffroy (3). Voyez, d'un autre côté; ce que dit M. Duhamel, au sujet du Laurier-cerise, dont on pourroit faire un stomachique très-agréable (4). Si la liqueur dégénere en poison, c'est à l'aide de distillations réitérées. Eh, M.! quel est le poison dont on ne puisse faire un remede? Quel est le remede dont on ne fasse tous les jours un poison? La fièvre même, que vous regardez toujours comme un mal (5), n'en est pas moins, dans des mains habiles & exercées, le plus efficace des secours que la nature nous ait réservés. Sydenham, &c.

Sydenham, je crois, s'y connoissoit un peu; & cette vérité, qu'il a mise le premier dans le plus grand jour, est un apophthegme aussi essentiel dans la pratique de la Médecine, que celui concernant la différence des poisons aux

(1) Trad. de Méad, Tome I, p. 234.

(2) Lettre de M. P. p. 31.

(3) Matière Médic. Tome I, pag. 160.

(4) Traité des Arbres, Tome I, pag. 347.

(5) Lettre de M. P. p. 39.

remedes , me paroît devoir être le fondement de toute matiere médicale raisonnable.

Evoquez après cela les *manes de Moliere*. Dites que le monde est renversé... Que le Lecteur ne le croira pas (1). J'espere cependant que ces idées feront plutôt fortune auprès des Médecins , que vous ne la ferez auprès des *petits singes du grand Moliere* (2), en vous efforçant toujours d'être badin , dans une matiere qui ne comporte pas la moindre plaisanterie... Il faut toujours prendre garde de ne pas les faire rire à nos dépens (3). Vous prenez bien effectivement le ton propre à ne pas les faire rire... Ils ne sont déjà que trop enclins à nous tourner en ridicule (4). Ceci est une autre affaire. Et à ce propos , présentons au Lecteur le morceau de votre critique, terminé par ces réflexions.

» Croyez-vous avoir bien rendu ce passage ?
 » Ait Theophrastus *Traſiam, Medicum, Pharmaciaci quoddam genus invenisse, quod mortem sine ullo dolore inferret*. Théophraste dit que
 » *Traſias*, célèbre Médecin, avoit trouvé un
 » remede propre à procurer la mort sans douleur. J'admire, continuez-vous, la découverte du remede... C'étoit, sans doute, le
 » remede à tous maux. Entre nous autres Médecins, M. Coste, le mot remede pouvoit
 » être appliqué un peu plus heureusement. Il
 » faut prendre garde, &c. Ils ne sont que trop
 » enclins, &c. Je ne leur parlerai pas de votre
 » Ouvrage, je vous le promets (5).

Je suis fâché, M., que vous ne vous soyiez

(1) Lettre de M. P. p. 39. (2) Ibid. p. 26.

(3) Ibid. (4) Ibid. (5) Ibid.

pas ressouvenu de l'étymologie de *remede*. Je suis fâché que vous ne conceviez pas que, dans le cas où se trouvoit Socrate, une composition propre à donner la mort sans douleur, étoit le seul *remede* à la nécessité d'en subir le sort. Je suis fort aise, peut-être un peu surpris, que vous n'ayiez jamais éprouvé ce *taedium vitæ*, cette funeste mélancolie, qui rend le poids de l'existence si fort à charge... Mais vous venez de faire l'acquisition d'un spécifique assuré contre ses atteintes. Si jamais le déplaisir de ne pouvoir être loué dans le Journal de Médecine, troubloit la sérénité de votre ame, jetez vite les yeux sur votre chef-d'œuvre de critique. Quant à ceux qui ne sont déjà que trop enclins à nous tourner en ridicule, si je leur parle de votre remarque sur l'application du mot *remede*, je me garderai bien de leur dire que vous êtes Médecin, je vous le promets. Mais quand vous vous ferez bien lu & relu vous-même, & que vous aurez besoin d'un peu de délassement, parcourez, s'il vous plaît, la fin,... lisez même, si vous êtes dans les dispositions requises, l'Épître entière qui précède le *Barbier de Séville*. Etudiez le caractère du Médecin de M. de Beaumarchais. J'en ferois volontiers le mien. Mais la remarque ci-dessus vous ôte le privilège de devenir mon Médecin. Je vous prédis même que vous ne ferez jamais celui de M. de Beaumarchais.

Les inculpations que vous me faites, n'ont pas toutes un objet si plausible ni si évident que celui des étourneaux, celui des cendres gravelées (1) & du marron-d'Inde. Vous êtes fort

(1) Les cendres gravelées, sont un alkali fixe tiré sur

sur les mots, & c'est-là que la *ruade à son plein* & entier effet, ce qui use un peu le fer. De manière que quand on en vient aux choses, aux choses médicinales & chymiques sur-tout, on n'est plus ferré... Lors de se retrancher sur l'autre rôle, de tourmenter son imagination pour faire réussir la *parade*... voyons quel en est le succès. Que trouvez-vous, par exemple, de si étrange dans cette manière de parler, lorsque je dis que » les effets de la causticité du sublimé » corrosif sont dus à l'admixture des molécules » salines (1)? Ouvrez le premier Rudiment de Chymie, & vous y verrez que cette préparation n'est formée que par la sublimation du mercure, attaqué par l'acide du sel marin; c'est donc l'admixture de ces molécules salines, qui constitue le *mercure sublimé corrosif*. Toute sa causticité est due à cette addition; car le mercure naturel n'est rien moins qu'un poison.

Le mercure étant beaucoup plus divisé dans cette préparation que dans aucune autre, les Médecins ont cru devoir en tenter l'usage dans les maladies vénériennes.. Mais les *pointes* de l'acide marin (je vous demande bien pardon de ce mot qui vous déplaît, mais si j'en emploie

de la lie de vin. Les cendres de sarment contiennent également un alkali fixe, mais embarrassé d'une base terreuse; qu'on en peut séparer par différentes lixiviations. Ce dernier alkali fixe mêlé avec les fleurs chymiques de Cobalt, donneroit le même produit que ces fleurs mêlées avec les cendres gravelées. D'ailleurs c'est du même végétal qu'on retire l'un & l'autre. C'est ainsi qu'il n'est presque pas de remarque de M. Paulet, qui ne fournisse son instruction.

(1) Lettre de M. P. p. 28. 29.

un autre, ce sera celui d'aiguillon, qui ne vous plaît pas davantage), les pointes de l'acide marin pouvoient faire craindre, pour les organes, l'effet d'une irritation trop active. Les parties huileuses, que renferment les acides végétaux spiritueux, en s'interposant entre les aiguillons de l'acide du sel marin, tiennent ceux-ci suffisamment écartés les uns des autres, de manière qu'il reste bien à l'acide du sel marin assez de force pour contenir le mercure en dissolution; mais non pas assez pour exercer dans le corps humain les effets de sa causticité. L'acide végétal, à raison de ses parties huileuses, est donc déjà le correctif du sublimé corrosif. L'eau distillée le sera encore, parce que l'action d'un sel quelconque étant conséquente à son plus haut degré de concentration, cette action sera d'autant moindre, qu'il sera étendu dans un plus grand véhicule. J'ai dit, d'après M. de Horne (1), eau distillée, parce que s'il existoit dans celle dont on se serviroit quelques matières calcaires ou terreuses, elles pourroient faire précipiter le mercure. Ce n'est qu'un pourroit cependant, dites-vous, eh bien! les Chymistes ne vous le passeront pas (2). Eh bien, M.! en me corrigeant, ils m'instruiront. Je suis apparemment dans un préjugé quelconque. Mon erreur est-elle de croire que dans le cas d'une eau surchargée de terre calcaire, l'acide marin du sublimé corrosif, ayant plus d'affinité avec cette terre, qu'avec le mercure, abandonneroit celui-ci, qui tomberoit en précipité? Je le crois décidément.

(1) Examen des principales méthodes d'administrer le mercure, &c.

(2) Lettre de M. P. p. 39.

& si c'est une *ânerie*, comme vous le prétendez, les roseaux ne seront pas les seuls *confidens* de la *mésaventure* (1).

Les acides végétaux spiritueux & l'eau distillée, sont donc ici, si je ne me trompe, tout-à-la-fois *dissolvans*, *correctifs* & *véhicules* du sublimé corrosif. L'acide du sel marin & le mercure unis, éprouvant dans ces menstrues la plus grande division dont ils sont susceptibles, sans qu'il leur arrive la moindre décomposition, n'est-il pas évident que, par l'effet de ces liqueurs, le sublimé corrosif devient tout-à-la-fois *dissous*, *corrigé* & *étendu*? » C'est-à-dire, » ajoutez-vous, que si l'on donnoit le sublimé » corrosif dissous dans le vinaigre, ou dans » l'eau distillée, il ne produiroit aucun effet » dangereux? Il faut convenir que si cette » doctrine, singulièrement neuve en effet, » prend faveur, ce sera une découverte précieuse pour l'humanité (2).

Votre souhait médical & cosmopolite est accompli. Ne m'attribuez pas, M., le mérite de cette découverte précieuse pour l'humanité, le *vulgus medentium* même, & tous ces gens-là (3) vous diront quels succès on retire de cette méthode depuis que M. Van-Swieten l'a publiée & accréditée de son suffrage. Nous savons d'ailleurs distinguer les *véhicules* des *correctifs* (4); mais il est très-possible, comme dans le cas présent, que la même substance serve à une autre de *correctif*, par cela même qu'elle en est le *véhicule*. N'allez cependant pas conclure, comme vous paroissez en avoir

(1) Lettre de M. P. p. 29.

(2) Ibid.

(3) Ibid. p. 18.

(4) Ibid. p. 29.

envie, qu'on pourroit donner sans danger, un gros de sublimé corrosif dans une cuillerée de vinaigre, ou d'eau distillée (1). Ces Chymistes, dont vous faites des hommes si *inexorables*, ne manqueroient pas d'*analyser* votre plaisanterie, & comme vous n'en trouveriez dans leur *phlegme non distillé*, ni le *dissolvant*, ni le *véhicule*, vous pourriez y rencontrer le *correctif* que vous ne cherchiez pas, ce qui seroit d'autant plus *mortifiant*, que vous n'aimez pas les *mortifications chymiques* (2). Le D. Méad, qui paroît adopter de préférence l'usage des mercuriaux à l'intérieur, fonde son opinion sur ce que, dans toutes ces préparations, le mercure est intimement mêlé à des parties salines, dont l'action stimulante exercée sur les organes sécrétoires ne cesse de les exciter, jusqu'à ce que le sang ne soit plus surchargé de ce fardeau *étranger* (3). Le D. Méad considéroit dans les sels l'avantage que nous considérons dans les acides spiritueux, pour nous débarrasser des restes du sublimé corrosif. C'est qu'en stimulant nos vaisseaux, il procure l'excrétion de ces matières étrangères, par les voies de la transpiration, ou par celle des urines. A coup sûr, M., quand vous prétendez que les Chymistes ne me passeront pas cette phrase, vous parlez de ces Chymistes transcendans, dont mon insuffisance ne me permettra jamais d'atteindre les sublimes idées.

Autre inculpation chymique : » *mixtus veneno violarum syrupus nec ruborem nec viridem*

(1) Lettre de M. P. p. 29. (2) Ibid.

(3) Trad. de Méad, Tome I, p. 196. Lettre de M. P. p. 30.

» *colorem accepit*. Ce passage de Méad, ajou-
 » tez-vous, n'a pas été tout-à-fait bien rendu
 » à la page 76 de votre Traduction, où vous
 » dites que le *syrop de violettes* n'a pas fait
 » prendre à la *liqueur vipérine* la couleur rouge
 » ni la verte (1).

Puisque vous m'attribuez, M., tant de fautes grossières, il y a peu de générosité à en ajouter de nouvelles à mon texte, en l'altérant. Il est mention de *venin*, & non de *liqueur vipérine*, dans la phrase qui précède celle où je dis : *le syrop de violettes ne lui a fait prendre ni la couleur rouge ni la verte* (2), à l'aide de votre *pas*, je n'aurois pas dit ce que vous me reprochez ; & je pourrois m'en tenir là pour toute réplique. Mais mon dessein est de donner à votre difficulté toute la force dont elle est susceptible, en rétablissant ma phrase dans son intégrité. Elle aura une faute de grammaire de moins : c'est une chose évidente. Ma Traduction n'est pas exacte, c'est encore un fait. Je devois dire : *le syrop de violettes mêlé au venin n'a pris ni la couleur rouge, ni la verte*. Mais cette inexactitude charge-t-elle la phrase d'une absurdité chymique ? Vous prononcez hardiment l'affirmative (3) . . . Ce n'est pas encore pour moi une affaire bien décidée.

Etes-vous vous-même, M., assez chymiste pour déterminer si dans les expériences qu'on fait avec le syrop de violettes, ou la teinture de tournesol, ces substances sont actives ou

(1) Lettre de M. P. p. 27.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 76.

(3) Lettre de M. P. p. 27.

passives, si elles donnent ou si elles reçoivent la couleur ? s'il n'y a pas action ou réaction des deux substances mêlées ? laquelle des deux contient le *principe colorant* qui ne se manifeste que par leur mélange ? si ce n'est pas de ce mélange enfin que résulte la couleur ? ... De quel droit donc, si vous n'êtes pas sûr de ces choses, qui me paroissent au moins très-équivoques, de quel droit vous érigez-vous en despote, pour me forcer, en rapportant une expérience, à dire que le syrop de violettes a pris la couleur rouge ou verte ? De quel droit prétendriez-vous me déshonorer aux yeux de ceux qui ne connoissent rien dans les matières que nous traitons, pour avoir laissé soupçonner qu'il pouvoit donner la couleur au venin ? Je ne me pique d'être ni grand Chymiste, ni Professeur de Chymie ; mais si vous ne m'entendiez pas ici, je serois forcé, en dépit de toute modestie, de rendre hommage à la vérité, & de croire que la partie ne seroit pas égale entre nous (1). Ces idées vous paroîtront neuves, je n'en doute pas ; & j'ajouterai, d'après vous, que si elles méritent l'approbation de M. Roux, c'est un titre & une autorité grave en leur faveur (2), autorité aussi grave en Chymie, que la vôtre est légère, lorsque vous me priez de couper la pointe des aiguillons salins... lorsque vous défendez à la terre calcaire de s'unir à l'acide marin, & de laisser précipiter le mercure... &c. &c. &c. (3).

A l'égard de la dénomination de liqueur

(1) Lettre de M. P. p. 27.

(2) Ibid. p. 28.

(3) Ibid. p. 27, 28, 30.

vipérine donnée au venin de la vipère, si l'expression est inexacte, prenez-vous-en à M. Lorry, qui m'a induit en erreur, en l'employant dans sa version latine. Prenez-vous-en bien plus encore à Messieurs de l'Académie des Sciences, & tout récemment aux Rédacteurs du Tome IV de la Collection Académique, où sont rapportées toutes les expériences de Redi, sur le venin de la vipère.

Que n'existiez-vous, M., dans le quinzième siècle ! quelle réputation vous eussiez acquise parmi les *Nominaux* ! ils vous eussent établi le Prince de leur Ecole, & l'on eût créé pour vous, selon la coutume du temps, quelque titre imposant. Vous n'eussiez été ni le Docteur subtil, ni le Docteur profond, ni le Docteur facond, encore moins le Docteur irréfragable. Toutes ces places étoient prises, mais vous auriez pu être leur *Doctor nominans*. On n'en fait rien, au reste, les *Reaux* qui par fois plaisantoient sur les noms, quand la plaisanterie de la chose s'y trouvoit, auroient mis des oppositions ; & en dépit des *Nominaux*, ils vous auroient surnommé le Docteur de *Vindebone*. Quoi qu'il en soit, on trouve dans votre Lettre quantité de traits d'érudition propres à justifier l'une & l'autre de ces qualités. Vous remarquez, par exemple, avec cette justesse de discernement qui vous est toute particulière, combien j'ai eu tort d'écrire *teinture d'heliotropium*, pour *teinture de tournesol* (1), & *éponge de cynorrhodon*, pour *éponge d'églantier* (2). Vous n'avez pris cette objection ni

(1) Lettre de M. P. p. 47.

(2) Ibid.

auprès des *Cuistnieres* de la rue Saint-Jacques, ni auprès des *Marchands* de bœuf à la mode, couronné de laurier. Car ils pensent que *jus verd & verd jus* reviennent au même, & je suis de leur avis : de maniere que nous n'aurons pas la moindre discussion à cet égard. Permis à vous d'ailleurs, quand je demanderai du syrop d'althæa, de me faire servir du syrop de guimauve, & s'il est bon, je le prendrai pour syrop d'althæa, ou de guimauve, à votre gré.

Pourquoi ajoutez-vous : » Il n'y a point » d'héliotrope, qui la donne, (la couleur » bleue) mais tout cela est de l'hébreu pour » vous ; c'est du *crotum tinctorium* tout pur. » Vous n'êtes pas Botaniste, &c. &c. (1) ?

Avouez, M., que si j'étois *Savoyard*, comme vous le prétendez, vous me donneriez-là tout-à-la-fois un beau modele de politesse & d'élocution françoise. Vous n'êtes pas Botaniste ; mais le Garçon Apothicaire, que vous avez pris la liberté de mettre en jeu, soutient que l'*heliotropium minus* de Dioscoride & de Matthiol, l'*heliotropium tricoccum* de Bauhin, de Tabernæmontanus, & de Rai (ou Raius, ou encore Ray, à votre choix) n'est autre chose que notre *tournefol*... Le voilà qui me dicte encore de l'érudition propre à le bien annoncer auprès de vous, car vous êtes Botaniste... Il dit que cette même plante, appelée par vos Confreres, les Botanistes, *morelle* ou *ricinoides*, est un *heliotropium* au dire de l'Ecluse, de Dalechamp, de Pena, de Lobel, de Magnol, &c.... Oh ! j'abrege la liste ; car il

(1) Lettre de M. P. p. 28.

dicteroit d'ici à demain . . . il veut , au moins , qu'on vous avertisse que votre Imprimeur a écrit *crotum tinctorium* , tandis que tout ce que nous venons de dire , doit être pour vous du *Croton tinctorium* (Linn. sp. pl. 1425) tout pur (1). M. P. m'entendra bien , ajoute-t-il , ce ne sera pas tout hébreu pour lui , car il doit être *Botaniste*. *Magister dixit* , c'est M. P. lui-même.

Le même Garçon Apothicaire , flatté de ce que vous voulez bien vous en rapporter à lui , & très-jaloux de justifier la présomption favorable qui vous engage à ne le pas soupçonner de partialité (3) , se propose encore de vous présenter requête en faveur des cinq especes de rosiers , porteurs de cette éponge qu'il appelle *bedeguar* , si je ne me trompe , ces rosiers sont :

Rosa eglanteria. Linn. sp. pl. 703.

(je le prie de s'en tenir à une seule phrase ; par exemple , à celle du Chevalier de Linné (ou de Linnæus , à votre choix) ; car il en fait bien d'autres) ;

Rosa spinosissima , sp. pl. 705.

Rosa villosa , sp. pl. 705.

Rosa sylvestris , Herm. ros. 5.

Rosa sylvestris pomifera minor. C. B.

tous ces rosiers , & le premier sur-tout , sont , de temps immémorial , en possession du surnom de *cynorrhodon*. Le premier même auroit quelques prétentions à porter spécifiquement le nom d'*églantier* , qui lui est donné non-seulement par M. Linnæus ; mais encore par

(1) Lettre de M. P. p. 28. (3) Ibid.

les anciens Botanistes, & notamment par T. bernæmontanus... titre imprescriptible, ai qu'il appert. Tous ensemble sont en possession de fournir la Pharmacie d'éponges & bedeguar, & quelques-uns d'entr'eux p abondamment même que la *Rosa canin* (Linn. sp. plant. 704) appelée à la vérité *églantier* par le vulgaire; mais que les Botanistes tant anciens que modernes, ont toujours désignée en françois par le nom *rosier sauvage*. Les fins de la requête sont donc... à ce qu'il plaise, M., à vous, qui êtes *Botaniste*, permettre que les susdits *rosiers* jouissent à l'avenir de leur qualité d'*églantier* comme celui que vous avez honoré d'une protection plus spéciale, & que tous ensemble continuent, comme ci-devant, à porter séparément, mais sans division ni préjudice, le nom de *cynorrhodon*, tant en latin qu'en françois, dans les champs, dans les formules des Médecins, dans les magasins, dans les boutiques & même dans vos écritures... & enfin justice, M., à toute leur famille.

A force de vouloir me brouiller avec les *Naturalistes*, les *Marchands de jambons*, les *pharmaciens*, les *Cuissinieres* & la raison (1), à force de craindre que je n'aie encore me brouiller avec les *Anatomistes*, ne vous embrouillez-vous pas un peu vous-même dans vos métaphores, & dans le souvenir de votre érudition encyclopédique, & dans vos réflexions? Si vous le voulez (2) que nous ne comptons plus au nom

(1) Lettre de M. P. pages 32, 33.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 216.

des poisons la cigue & le napel, depuis que M. Storck les a tirés de cette classe pour les placer dans celle des remèdes les plus efficaces, vous vous écriez : *toujours des choses extraordinaires ! toujours des miracles* (1) ! Si je dis que les reptiles d'Amérique sont bien moins venimeux aujourd'hui, qu'ils ne l'étoient lors de la découverte du Nouveau-Monde (2), M. P. de recommencer son refrain favori, *encore un miracle !* » Mais prenez donc garde » à ce que vous dites, vous faites de ces » fautes qu'on ne passeroit pas à un Ecolier » de Sixieme. (3)

J'imagine que cette dernière honnêteté est encore une métaphore ; car il n'est pas ici question de grammaire. Mais treuve de qualifications. *La raison, le bon sens & la Philosophie naturelle*, font présumer qu'une terre inculte & inhabitée par les hommes, doit être plus abondante en végétaux malfaisans & délétères. Nous sommes sûrs au moins que la culture diminue singulièrement leur virulence. Quant à leur nombre, c'est une chose plus évidente encore. Les animaux de ces climats sauvages auront les humeurs plus ou moins âcres, plus ou moins caustiques, en proportion des principes vénéneux plus ou moins concentrés dans les substances qui servent à leur nourriture. Il n'est donc contraire ni *au bon sens*, ni *à la raison*, de penser que les reptiles d'Amérique doivent être aujourd'hui moins venimeux, qu'avant l'expédition de Christophe Colomb.

(1) Lettre de M. P. p. 32.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 150.

(3) Lettre de M. P. p. 33.

Je me garderois bien d'accumuler ici autorités, pour prouver une vérité si connue sans les gros mots qui terminent les reproches que vous me faites à ce sujet, je serois tenté de croire que vous avez voulu égayer vos Lecteurs avec ces reptiles-là.

N'est-ce pas encore quelque facétie déguisée dont il faudroit avoir le mot ? Il y a une quantité d'endroits dans votre *Lettre*, qui seroient une clef : ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'on est tenté de rire par-tout où vous parlez sérieusement, & qu'on ne peut jamais quand vous prenez le ton opposé.

Je me rends sensible par un exemple : vous parlez, presque à chaque page, de *sauterelles à trois pieds & enfumées, que je fais*, dites-vous *prescrire par Rhazès à ceux qui ont la peste vérole* (1) ; & vous répétez cette admirable découverte, avec une délectation qui annonce combien elle a dû vous donner de contentement. Si vous aviez tiré, de cette fable là, quelque parti pour l'amusement de vos Lecteurs, cette qualité, je m'en serois fait une raison, & j'aurois dit avant personne : *se non venisse bene trovato*. Mais malheureusement toute provision d'esprit, tout le carquois de vos épigrammatiques s'étoit épuisé sur mes états neaux. Il n'en restoit plus pour vos *sauterelles à trois pieds & enfumées* . . . Oui, M., *sauterelles* . . . Vous m'en attribuez l'invention qui vous appartient bien toute entière, & je n'ai garde de revendiquer. Quand vous m'accusez, si méchamment, de prendre mes

(1) *Lettre de M. P. p. 11, 15, 18 bis, &c.*

ductions dans les vôtres (1), à Dieu ne plaise
que j'accepte des cadeaux dont je me défie!

timeo Danaos, & dona ferentes.
(Virg. *Æneïd.*)

Tirons toute cette histoire au clair. La version latine de Rhazès par M. Méad, dans l'Edition de M. Lorry, porte : *abstineant . . . à carnibus vervecum & jumentorum & LOCUSTARUM, &c.* (2) J'ai traduit : proscrivez aussi du régime . . . la chair de mouton, celle de cheval, & de sauterelles enfumées &c. (3) Et j'ai dit à la fin d'une note ajoutée à ce passage : je trouve dans Pline, qu'il y a dans les Indes des sauterelles de trois pieds, dont on fait sécher les jambes & les cuisses, &c. (4) Ce n'est point ici le lieu de démontrer que ces sauterelles (j'entends les miennes) sont mieux placées dans Rhazès que les écrivisses que vous y avez introduites d'après Channing, nous en dirons deux mots dans la Lettre que je destine à la comparaison des cinquante passages. Il me suffit de faire voir comment avec une infidélité, une supposition mal controuvée, une calomnie, deux calomnies, vous cherchez (j'allois dire *adroitement*, jé me tromperois) vous cherchez à jeter sur ma note un ridicule qui reste tout entier pour votre compte, & sur votre compte. Vous me faites dire que Rhazès PRESCRIT, ce que je dis en effet qu'il PROSCRIT. J'en appelle à ma note inculpée par

(1) Lettre de M. P. p. 11.

(2) *Rich. Méad Opéra*, Tome I, p. 368.

(3) Trad. de Méad, Tome I, page 485.

(4) Ibid.

vous. Vous prenez cela pour une finesse, pour un badinage ; ne seroit-ce point une véritable hallucination ?... & d'une pour cette fois... mais en même temps d'une sauterelle DE TROIS PIEDS LONG, faire une sauterelle qui N'A QUE TROIS PIEDS pour se soutenir & cheminer... pour le coup optez de qualifications... c'est encore plaisanterie, avertissez donc les gens, & convenez que cette équivoque de l'instrument commensurateur, à pied, menant à l'opérant la progression ! Oh convenez qu'à Paris comme à Vindebone, c'est-là un bien mauvais lazzi... mais l'hallucination revend ici impérieusement ses droits... un pied pour un autre... Réellement c'est que vous n'êtes pas heureux dans vos badinages sur cette matière-là. Pied à apostume, pied de cheval qui n'est pas ferré, pied de long, pied de Roi, puis mille pieds pour faire marcher une bête... Vous vous embarrassez furieusement dans tous ces pieds-là, & ce n'est pas en les multipliant, que vous en sortirez avec plus de facilité. Mais ceux-ci, grâce à vos admirables ressources, les jeux de mots, se trouvent :

in arctum

Unde PEDES proferne pudor verat, aut operis l.
(Horat. Art. Poët.)

Gare que vous n'ayiez fait avec tous ces pieds-là, l'acquisition d'un autre, dont vous ne pouvez pas douter, & qu'à la fin de notre discours on ne pût vous faire le même compliment. Gui-Patin fit au Gazettier Renaudot, au sujet de certaine audience !



esse, pour un
table *halluci-*
mais en même
S PIEDS DE
A QUE TROIS
ner . . . Oh !
tions . . . Si
ez donc les
voque de *pied*
ed, membre
nez qu'à *Lu-*
un bien mau-
u revendique
un *pied* pour
e vous n'êtes
ur cette par-
eval qui n'est
oi, puis trois
te . . . Vous
ans tous ces
multipliant, que
acilité. Tous
ssources pour

arctum
ut operis lex.
Poët.)

ous ces pieds-
vous ne vous
tre discussion
npliment que
dot, au sortir

3

SE

A

VOtre
au mo
en affu
Elle m
encore
il faut
Neptun
vous to
tion de
quos
êtes d'u
moi-m
le pren
En eff
reprend
que da
fautes
vous fa
& moi
de gran

SECONDE LETTRE

DE M. COSTE

A M. PAULET.

Amphora cæpit

Institui, currente rotâ, cur urceus exit?

(Horat. Art. Poët.)

Votre Lettre, Monsieur, me fit bien peur au moment de sa réception. Oh! je vous en assure, & vous pouvez vous en vanter. Elle m'en fit d'autant plus, que je ne savois encore si j'en serois quitte pour la peur; car il faut vous rendre justice: semblable au bon Neptune, vous faites d'abord beaucoup de bruit... vous tonnez sur les mots, & quand il est question des choses, vous ne pouvez achever le *quos ego*; vous devenez si doux... vous êtes d'une bonté, d'une bonté si complete, que moi-même, qui y trouve mon intérêt, je suis le premier à dire que vous êtes trop bon. En effet, vous poussez l'indulgence jusqu'à reprendre avec une sévérité, qui n'a d'exemple que dans votre bonté, des inadvertences, des fautes d'impressions, de ponctuation... vous faites semblant de vous attacher à un *os* & *moïde*... vous affectez d'ajouter des fautes de grammaire qui ne sont pas dans ma phrase,

A

que vous citez toutes en lettres majuscules . . . vous introduisez des *sauterelles à trois pieds*, & d'autres plaisanteries que vous mettez, en *badinant*, sur mon compte, afin d'égayer le Lecteur, & de lui prouver, *ridendo*, (vous) une chose qui lui paroîtra au moins vraisemblable, c'est que vous avez trouvé si peu de véritables *hallucinations* dans mon Méad, que vous avez été forcé d'y en supposer, pour vous donner l'air d'en faire la critique. Ce sont-là des égards auxquels je dois être assurément fort sensible. Cependant il faut continuer de répondre à ces inculpations, presque comme si elles étoient faites sérieusement. Il y a tant de gens qui ne saisissent pas le fin des choses !... Vous nous annoncez que dans cette seconde Diatribe, où vous devez me donner de vos nouvelles (1), nous parlerons des *Métamorphoses d'Ovide* . . . Vous aimez furieusement les *Métamorphoses* ! Du *LVI Mercure*, direz-vous du bien de ce lui-là ? car vous avez bien mal parlé du lui sublimé corrosif ; & de *Mademoiselle terre calcaire* ; voilà une expression dont on peut dire que si elle n'annonce pas de *procédé* chymique, elle est au moins une preuve des égards du *Pigmalion* chymiste. De la *folie ecclésiastique* . . . c'est un fort mauvais sujet, M., un fort mauvais sujet de discours. Croyez-moi, ne vous brouillez pas avec la Sorbonne ; il vaudroit mieux avoir affaire aux *Cuisinieres de la rue Saint-Jacques*, & aux *Chapeliers de Venise*, pourvu qu'on ne s'avisât pas de déchirer leurs castors . . . *Des sauterelles à trois pieds* !

(1) Lettre de M. P. p. 47.



Oh ! pour celle-ci vous avez une raison à vous ; c'est qu'elles sont de votre invention , & que chacun est intéressé à faire valoir les siennes.

Je le vois bien , vous ne vous écarterez pas de votre premier plan ; & ce que vous avez été dans votre première Lettre , vous le ferez dans toutes les autres. Ce que vous nous avez déjà beaucoup dit , vous vous proposez de nous le redire encore davantage ; & après avoir fini par le répéter beaucoup de fois , il paroît que votre dessein est de recommencer par le répéter de nouveau , ou derechef , un bien plus grand nombre de fois encore . . . & ce sont-là les *nouvelles* que vous nous promettez . . .

Mais achevons l'article des erreurs typographiques. *Os & moïde* pour *os ethmoïde* . . . Passons . . . nous avons promis de n'en plus parler , . . . à cause de vous.

Corneille pour *caille* : trois lettres de trop & une de substituée. *Sans doute* , ajoutez vous (1) , que par reconnoissance les *corneilles* engraisent les hommes , qui les ont si bien regalés avec de l'hellébore. J'avoue que le badinage est bon en cuisine ; mais médicalement , permettez-moi de vous représenter , que la graisse des *cailles* , dont vous me paroissez si jaloux de vous engraisser , est bien fade. Si on la digere , cela ne sert qu'à augmenter le corps , & peut-être , si l'on peut se servir d'une de vos plus heureuses expressions , d'épaissir l'ame (2). Le bon Fracastor conseilloit

(1) Lettre de M. P. p. 25.

(2) Hist. de la pet. vér. par M. P. Tom. II, p. 137.

4

bien d'aller à la chasse aux cailles; mais non pas d'en faire *un régal*, non plus que d'oies, ni de canards.

*Tibi pinguis, anas tibi crudior anser
Vitetur, potiusque vigil capitolia servet,
Viteturque gravi coturnix tarda saginâ.*

(Syphil. Lib. II.)

Au reste, si vous persistez dans ce goût, j'avouerai qu'il n'en faut pas disputer; ce qui me consolera, c'est que *vous êtes assez Chymiste & assez familier avec le vin de Beaune*, pour favoir qu'il est le meilleur *dissolvant*, le meilleur *correctif* & le meilleur *véhicule* de toutes ces parties grasses. Honni soit qui mal y pense... Vous vous retenez là-dessus, que les *véhicules* ne soient pas confondus avec les *correctifs*... soit... Et moi, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas prendre *le vin de Beaune*, dont il s'agit ici en bon françois, pour la capitale de l'Autriche.

Dans le calcul de Keil sur la vélocité du sang, dans le système artériel, on a imprimé *quinze mille pour cinq mille* (1). Je confesse, à la face de l'univers physiologique & mathématique, que *quinquies millies* veut dire *cinq mille*. Il est vrai qu'ayant exprimé cette somme en chiffres arabes sur mon manuscrit, le Compositeur a pris pour une unité numérale & décimale, la virgule qui précédoit le 5, mais il n'y a pas un grand malheur. Je ne dis pas cela parce que vous m'avez passé encore cette faute, à condition de n'y pas revenir; mais je le dis,

(1) Lettre de M. P. p. 25.

parce que le calcul de Keil est connu de tout le monde, & de vous aussi.

Médecine Italienne pour *Médecine statique*. Si vous n'eussiez eu le dessein de produire un exemple propre à me justifier de toutes les fautes typographiques, vous eussiez d'autant moins cité celui-ci, qu'il se trouve à l'Errata imprimé. Vous me faites bien la grace de croire que j'ai lu quelquefois Sanctorius, ou au moins oui parler de lui & de sa balance. En traduisant le titre de son Livre même, comme vous traduisez les noms de Ville, j'ai dû l'appeller *Médecine statique*. Si vous ne m'aviez absolument interdit les mathématiques à propos du calcul de Keil, je dirois que *Medicina statica* est au moins à *Médecine statique* ce que *Vindobona* est à *Vindebone*, & que conséquemment la facilité mécanique de la traduction est la même. Cependant on a imprimé *Médecine Italienne*, comme votre Imprimeur auroit pu, de son chef, substituer *Vienne* à *Vindebone*, si vous n'eussiez été, heureusement, sur les lieux pour revoir les épreuves. Jugez, par cet exemple, de quoi a pu être capable, à trente-cinq lieues de moi, un Prote qui n'est point Médecin, qui cependant a été forcé de revoir seul toutes les épreuves, & qui n'a jamais eu le courage d'imprimer en entier l'Errata que je lui avois envoyé.

Peut-être son amour propre eût-il fait ce petit sacrifice-là au mien, s'il eût prévu qu'à la faveur d'un *déchire* pour un *détache*, vous vous efforceriez de persuader à vos Lecteurs que, selon moi, on s'amuse à Venise pendant la quarantaine, à *déchirer du haut en bas*

tous les chapeaux de castor qui y arrivent de lieux suspects (1), la bonne folie ! celle-ci prêtoit tant que vous n'avez été obligé d'y rien mettre du vôtre ; aussi en a-t-on bien ri . . . mais si le hasard avoit placé dans la phrase de Méad, au lieu de cotons ou de camelots, quelques ballots de mauvais livres sur la peste ou sur *la p. v.* l'équivoque typographique leur eût fait subir le même sort. C'eût été merveille de voir votre embarras pour tourner cela en ridicule. Car déchirer de mauvais livres, est un très-bon remède à la contagion qu'ils peuvent propager. Contagion souvent plus funeste que celle de tous les castors & de tous les camelots. Aussi je pense qu'on fera très-bien à Venise & ailleurs, de continuer à séparer, à développer, à diviser, à *détacher* les camelots, les cotons, les chapeaux de castor les uns des autres, quand il en arrivera en temps de peste. Mais pour les mauvais livres . . . j'adopte votre méthode sans restriction quelconque. Il faut les *déchirer du haut en bas*, y faire pratiquer des ouvertures en tous sens, par des crocheteurs à bras nuds, &c. (2)

Quant aux *leviers* d'une délicatesse extrême, que vous me faites placer *très-à-propos à côté de la bouche des araignées* (3), il est certain que si vous vous étiez fait arracher, avec un bon *davier*, la mauvaise dent que le *Vindebone* vous avoit laissée contre moi, il ne seroit jamais sorti de votre bouche une *badinerie* d'une délicatesse aussi extrême.

(1) Lettre de M. P. pag. 35.

(2) Ibid.

(3) Ibid. p. 17.

De quelle ressource ne vous a pas encore été votre imagination, pour finir une phrase d'apostrophe qui m'est adressée, par ce mot que vous supposez *mon mot favori* *DIABETE*? Le confondre avec le siphon, nommé en grec *diabetes*? seconde hallucination en deux lignes... Prenez garde à vous (1), j'en vais compter une troisième... un érudit, un étymologiste... un grec de votre force, ne pas savoir que c'est du siphon grec *diabetes*, que la maladie *diabetes* a pris son nom métaphorique!

Affectionem hanc hydropem, sive hidrum & siphonem.

A fujorii instrumenti similitudine appellans.

(Aët. Tetrab. Serm. III. Cap. de Diabete.)

*Inde mihi huic morbo *diabetes* appellatio indica fuisse videtur.*

Perinde ac si pertranseuntem dixeris, &c.

(Aët. de sign. & caus. morb. Lib. II. C. 2.)

Ah!... ah!... M. le Docteur... si c'étoit moi, vous parleriez de faire une petite confidence aux roseaux (2). Or cette leçon m'apprend, (car il faut profiter de tout) qu'on peut fort bien s'embarrasser en beau chemin, à force de vouloir être trop grec, où il suffiroit d'être un peu françois.

Si cet imbroglio est un modele de ceux de votre pays, oh! je vous avoue de bonne foi qu'on n'y comprendroit rien dans le mien au pied des Alpes; mais du côté opposé à la Savoie (3). Je crois d'ailleurs que tout cela doit être fort drôle pour ceux qui s'en doutent, ainsi que l'imbroglio suivant, où vous prétendez (4) » qu'on a trouvé à redire à quelques-unes de mes phrases; par exemple, à celle-ci,

(1) Lettre de M. P. p. 36.

(2) Ibid. p. 29.

(3) Ibid. p. 40.

(4) Ibid. p. 25.

» soit qu'on les prenne *intérieurement par la*
 » *bouche*, soient qu'ils aient été introduits à
 » *l'extérieur*. Mais croyez-vous, ajoute votre
 » critique, qu'une chose prise par la bouche,
 » puisse ne pas être prise *intérieurement*, &
 » qu'une autre appliquée non *intérieurement*,
 » puisse être introduite *extérieurement*? c'est
 » un problème dont vous donnerez facilement
 » la solution. Je m'en rapporte à vous sur ce
 » point (1).

Voici, M., le passage critiqué, que vous n'avez pas copié, ou fait copier exactement :
 » On donne le nom de poison à tous les
 » corps qui, par eux-mêmes, ou au moins
 » par leurs qualités les plus insignes, sont
 » tellement contraires à la vie des animaux,
 » que leur plus petite dose suffit pour la dé-
 » truire, soit qu'on les prenne *intérieurement*
 » par la bouche, soit qu'ils aient été intro-
 » duits à l'extérieur *au moyen d'une plaie* (2). «
 Cette suppression, M., vous argue d'infidélité.
 C'est une chose déjà démontrée par quelques
 exemples & qui le sera encore par plusieurs
 autres. Pour l'énigme, le logogryphe, l'hié-
 roglyphe que vous me proposez, vous me faites
 assurément beaucoup d'honneur *de vous en rap-*
porter à moi sur ce point. Je ne suis pas Œdipe.
 Mais la solution de ce *problème*, comme vous
 l'appellez, ne seroit-elle pas plutôt du ressort de
 M. Clistorel? Car enfin un gargarisme est une
 chose prise par la bouche, & qu'on ne compte pas
 au nombre des *remedes intérieurs*. Un lave-

(1) Lettre de M. P. p. 25.

(2) Rec. des Œuy. de R. Méad, Tome I, p. 51.

ment . . . mais réellement, M., ne me donnez donc plus comme cela de mauvais exemples, & laissez-moi dans ma vieille habitude de respecter le Public. Où alliez-vous aussi chercher, pour *medium* d'une de vos mille & une *facéties*, un *medium* si peu *plaisant* ? . . .

Comme vous vous perdez encore en cherchant à m'embarrasser dans les mots de *symptomes de végétaux*, *virulence des minéraux*, *efficacité de ce qui tue les animaux* (1)! C'est bien ici que votre dessein perce, & qu'on voit évidemment que votre critique n'est qu'une feinte, & que vous avez cherché à me donner beau jeu. Des gens mal intentionnés, & qui jugent les autres par eux-mêmes, voudroient m'insinuer que vous auriez pu prendre le change sur la nature de l'objet en question Loin de moi, M., des pensées si téméraires; je réponds à votre invitation, & je dis qu'il n'y auroit pas lieu d'être si fort étonné qu'un *Naturaliste* attribuât tant de *symptomes* aux *végétaux*, parce que par symptome on entend accident contre nature, & que les *végétaux* étant susceptibles des *maladies* qui leur sont particulières, ils le sont aussi des *symptomes* qui les caractérisent. Mais ici, c'est pour vous amuser, que vous me faites attribuer tant de *symptomes* aux *végétaux* (2); les *végétaux* vénéneux n'ont pas de *symptomes*; mais ils en produisent dans le corps humain; & de ceux-ci, on peut dire *symptomes dûs aux végétaux*; c'est ce que j'ai

(1) Lettre de M. P. p. 26. 27.

(2) Ibid.

dit en traduisant Méad (1), & je n'ai dit ni plus ni moins.

Quant à la *virulence* des minéraux, je n'ai employé cette expression à leur égard, que bien indirectement. Je ne serois point intéressé à accréditer le mot, puisqu'à peine pourriez-vous soutenir que je m'en sois servi (2) : si vous aviez un peu plus de confiance au D. Méad & à M. Lorry, je m'excuserois sur mes deux modeles qui m'ont induit en erreur (3) : mais étayons-nous auprès d'un Aristarque de votre force, de l'autorité prépondérante des Anciens. Pline, M., oui, Pline, ce Buffon des Romains, dit, en parlant des eaux de la mer, qu'elles perdent leur *virulence* lorsqu'elles ont été gardées long-temps (4). Cela vous paroît sans doute fort extraordinaire ! Et si je vous disois, pour faire le savant à mon tout, que le mot de *virulence* adapté aux plantes, n'a même pour elles qu'une acception métaphorique, & que le mot *virus* n'a signifié primitivement & dans le sens propre, que cette odeur qui annonce d'une manière aussi désagréable que caractéristique, le sexe du bélier domestique, *olentis mariti* ? mais il faudroit une nouvelle caution, & j'exposerois encore le savant Robert Etienne à être taxé de *badin*, & son *Thesaurus linguæ latinæ*, de recueil de *badinage*.

(1) Trad. de Méad, Tome I, p. 112.

(2) Ibid.

(3) Thé Médical Works of R. Méad. Edimburgh. T. I, p. 122. Rich. Méad Opera. Ed. A. C. Lorry, T. I, p. 132.

(4) Hist. Nat. Lib. VIII.

Savez-vous bien que si j'étois homme à me prévaloir des autorités, je tirerois encore ici en cause le Poète Lucrece? qu'à l'égard des *capillamens* nerveux, je ferois valoir l'exemple de M. Lorry, celui du D. Méad, & celui du grand Newton lui-même? Ne prodiguons pas tant d'érudition. On croiroit que nous prenons la chose au sérieux, comme vous, lorsque vous vous êtes imaginé *vous être engagé, comme malgré vous, dans une dispute littéraire* (1). Vous êtes bien fait, M., pour pratiquer les *honnêtetés littéraires*! Mais *vous engager dans une dispute littéraire*! oh! ce n'est pas le fait d'une ame aussi pacifique, aussi modérée, aussi débonnaire que la vôtre; d'un *Confrere* qui dans aucun des ses ouvrages, comme vous le prouvez très-bien, ne nous a jamais rien dit, qui ne nous a rien fait, même dans sa critique, & qui ne l'a faite, que parce qu'il ne nous connoissoit pas (2).

En effet, M., vous m'accusez d'un vice de l'esprit & du cœur, qui ne fut jamais le mien. Selon vous, je me suis *cité pour modele de bon écrivain* (3), j'ai *traité de fous tous mes Confreres* (4), je suis le *persécuteur de tous les écrivains* (5), M. de Voltaire a *trouvé en moi une terre furieusement ingrate* (6), je fais l'*histoire de ma famille* (7), que vous placez au pied d'une montagne des Alpes, du côté de la Savoie (8).

(1) Lettre de M. P. Avertiff.

(2) Lettre de M. P. p. 13.

(3) Ibid. p. 19.

(4) Ibid. p. 37.

(5) Ibid. p. 39.

(6) Ibid. p. 40.

(7) Ibid.

(8) Ibid.

Où ai-je fait, M., l'histoire de ma famille ? Elle n'offre rien d'assez intéressant, rien de relatif à l'objet que je traitois, pour m'être oublié ainsi vis-à-vis du Public. *Savoyard* ! ne croyez pas me fâcher ; si je l'étois, je ne nierois pas le fait. Avant que le bon Henri IV eût acquis la Bresse & le Bugey, en échange du Marquisat de Saluces qu'il céda au Duc de Savoie, mes aïeux maternels étoient *Savoyards*. Quand vous aurez fait quelques progrès en Géographie raisonnée, on vous dira que dans les bonnes sociétés de Chambéry, on parle un françois plus épuré que dans celle de Paris, où le Docteur de la maison désigne la Capitale de l'Autriche sous le nom de *Vindebone*, ou il met dix fois dans la même page les différens temps du verbe *mettre* (1), où il parle de *pardonner des amorces au lecteur* (2).

Vous me prenez pour un *Savoyard* ! Eh ! voyez un peu sur quelle espece de fondement ! ... Mais ne serois-je pas plus autorisé, M., à vous croire du Pays de certain » Escolier » qui à Pantagruel l'interrogeant : D'où viens-tu ? répondit ; de l'alme, inclyte & célèbre » Académie que l'on vocite *Lutece* . . . & » interrogé, d'ond'es-tu ? dist ; L'origine primitive de mes ayes & ataves feut indigène des » *Régions Lémoviques* (3) «. Pantagruel qui étoit aussi zélé que vous pour le *beau partage*, mais qui n'étoit pas d'un naturel aussi débonnaire, tint un fort mauvais parti à votre ancien Compatriote, parce qu'il avoit *cuidé ainsi pindariser*

(1) Lettre de M. P. p. 31. (2) Ibid. p. 21.
 (3) Pantagruel, Liv. II, chap. VI.

en escorchant le latin, pour contrefaire le langage des Parisiens. » Le paovre excoriateur » en mourut de la mort Rolland, nous dé- » montrant ce que dict le Philosophe Aulle- » Gelle, qu'il nous conviant parler selon le lan- » gaige usité (1) ». Avouez que vous ne voudriez pas avoir eu pour censeur de votre *Vindebone ung gallant* de l'humeur & de la force de Pantagruel ?

» Naviez-vous pas encore dans ces cantons » *cet autre divin Voltaire*, ce maître du goût, » dont le coup d'œil enfante les talens ? Vous » connoissez sa bienfaisance ; mais si, par » pitié ou par hazard, il a jetté quelques » marrons dans votre jardin, il faut convenir qu'il a rencontré une terre furieusement » ingrate (2).

Voilà, M. de Vindebone, une de vos plus indécentes *hallucinations*, vous ne respectez rien. Quel est le ton que vous vous permettez ? *cet autre divin Voltaire*, j'en rougis pour vous . . . *cet autre . . . ce Maître du goût dont le coup d'œil enfante les talens !* Mais je connois des gens que M. de Voltaire regarderoit du matin jusqu'au soir, sans en faire des hommes de mérite. Le soleil ne fertilise pas tous les climats qu'il éclaire.

Oui, M., je connois la bienfaisance de M. de Voltaire. Je la connois par ma propre expérience ; & tandis que j'ai eu le bonheur d'être son voisin, je l'ai vu cette bienfaisance, dont la source est intarissable, je l'ai vu se multi-

(1) Pantagruel, Liv. II. chap. VI.

(2) Lettre de M. P. p. 40.

plier & se reproduire sur tout ce qui l'environnoit. Et quand vous osez dire qu'il a rencontré en moi *une terre furieusement ingrate*, vous me prêtez des sentimens dont vous connoissez apparemment un modele; mais qui ne fut & ne sera jamais en moi. Quelle est encore cette pitié ou ce hazard, que vous donnez pour cause alternative des bontés de M. de Voltaire à mon égard? Non, M., dussé-je franchir les bornes de la modestie, votre injustice m'y force; non, M. de Voltaire, en m'adressant au premier Ministre de l'Europe, daigna le faire en me donnant des qualifications trop flatteuses (1), pour me laisser croire que la pitié fut le seul mobile de sa recommandation. *Par hazard?* Sachez, M., que rien ne se fait par hazard à Ferney, & que la bienfaisance n'y est pas plus bornée en lumieres qu'en étendue.

Pour *les marrons* de M. de Voltaire jetés dans mon jardin, c'est un petit effort de facétie qu'il faut vous pardonner, pour soutenir mon rôle de bon Chrétien (2). Vous venez presque de me fâcher: *irascimini*, ai-je autrefois chanté à Complies, & *nolite peccare*. Parole de bréviaire. Si vous parlez au propre, mon jardin n'étoit pas assez près de celui de M. de Voltaire, qui d'ailleurs ne s'amuse point à *jetter des marrons*. Si c'est au figuré, mauvaise trouvaille, méchante métaphore? *un jetteur de marron* peut servir d'emblème au portrait de la polissonnerie, comme celui qui jette des

(1) Journal Encyclop. année 1769.

(2) Lettre de M. P. p. 17.

boulés de neige . . . mais jamais on ne s'avisera d'en faire l'emblème de la bienfaisance, & bien moins encore de la bienfaisance personnifiée à Ferney.

Mais à propos de marrons jettés dans les jardins, combien n'êtes-vous pas venu jeter indiscretement des pierres dans le mien ?

Pourquoi chercher à me faire passer pour le persécuteur de tous les écrivains (1), parce que j'ai dit, que vous avez donné une mauvaise traduction de Rhazès ? Si j'avois avancé cela sans preuve, je serois un mauvais juge. Mais d'un mauvais juge à un persécuteur la distance est encore très-grande. On peut respecter les intentions du premier, & plaindre son erreur ; mais le rôle de persécuteur est toujours odieux, il se décele dans un écrivain par l'acharnement avec lequel il poursuit son adversaire, par les personnalités, les fausses allégations, les suppressions infidèles, les calomnies, les injures qu'il emploie. Examinons notre conscience, & je pourrai encore finir mon sermon par ces mots : *ne persécutons jamais* (2), sans craindre qu'on me reproche de n'avoir pas prêché d'exemple.

Le sang de bouquetin guérit mieux la péripneumonie que les antiphlogistiques (3) ; c'est le langage que vous me prêtez. Voici ce que j'ai ajouté, après avoir rapporté les expériences de M. Tennent sur la racine de seneca : » N'oublions-nous pas quelquefois dans la pratique » cette viscosité du sang, pour ne nous occuper que de l'inflammation ? Les antiphlogis-

(1) Lettre de M. P. p. 17.

(2) Ibid. p. 17.

(3) Lettre de M. P. p. 42.

» tiques laissent *peut-être* périr bien des gens,
 » que le sang de bouquetin, ou la décoction
 » de seneca sauveroit (1).

Vous me faites parler de guérisons de lepre faites avec des digestions de vipères, du côté de la Savoie, où, selon vous, il n'y a point de lépreux (2). En traduisant Méad, j'ai dit que le vin, dans lequel on a mis des vipères en digestion, lui a réussi dans les lepres les plus opiniâtres (3). Vous voyez qu'il n'est cependant là question ni de moi, ni de lépreux de Savoie, ni de digestion de vipères. C'est comme si dans l'endroit où, en traduisant Rhazès, vous dites que » le thebashir des Arabes n'est autre » chose que les cendres de cannes-à-sucre, » qui épaississent le sang par leur propre substance (4) «, je vous faisois dire que, pour épaissir le sang du côté de Vindebone, on fait avaler des cannes de sucre dans un thebashir de cendres.

Qu'est-ce encore que l'Histoire de cette pauvre Dame dont on trouva, le matin, le ventre pendu aux dents de son mari (5)? Ici vous avez au moins cité la page du Méad; tout Lecteur raisonnable, qui voudra y recourir (6), n'y trouvera pas, j'espère, le ridicule que vous avez bien de la peine à jeter sur un morceau de phrase isolé, dont vous supprimez les an-

(1) Trad. de Méad, Tome I, p. 92.

(2) Lettre de M. P. p. 42.

(3) Trad. de Méad, Tome I, p. 108.

(4) Traité de Rhazès par M. P. p. 43.

(5) Lettre de M. P. p. 35.

(6) Trad. de Méad, Tome I, p. 165.

recédens & les conséquens. Si c'est une finesse, elle n'est pas d'une délicatesse extrême, comme les *leviers de vos araignées*; elle est moins légère que vos *sauterelles à trois pieds*.

A propos de ces sauterelles (je savois bien que nous avions encore deux mots à en dire), est-ce que vous ne croyez pas plus aux Acridophages? Vous avez cependant observé qu'ils avoient le ventre rongé de vers à l'âge de quarante ans (1). D'ailleurs l'Evangile y est formel; car Saint Jean-Baptiste vécut de *sauterelles* dans le désert (2); peu vous importe, vous avez changé de ton depuis 1768. Vous ramassiez alors avec le plus grand scrupule les *cum permissione Dei*, les *si voluerit Deus*, de Rhazès. Vous n'auriez pas fait grace du plus petit *volente Deo*; comme ces bonnes petites conclusions de collectes Musulmanes étoient alors respectées par vous, qui depuis

quantum mutatus ab illo!

devenu un esprit fort de la première classe, vous évertuez jusqu'à rapporter mes sermons, pour vous moquer de moi, en disant que je suis un *très-bon chrétien* (3).

Eh bien! M., puisqu'on ne gagne rien à vous citer l'Evangile, & que vous me défendez de prêcher, il me reste encore quelques autorités tirées des Livres profanes; il faut en faire argument. Vous me reprochez d'être tout émerveillé de choses qui n'en valent pas la

(1) Hist. de la p. v. Tome I, p. 278.

(2) *Esca autem ejus erat locustæ & mel.* (Math. cap. iij).

(3) Lettre de M. P. p. 17.

peine; vous ne cessez de crier au miracle (1); vous n'avez donc jamais lu que les catalogues de la rue St. Jacques (2): ouvrez le *trésor de Seba*, vous y trouverez des papillons de Surinam, dont le volume égale celui de nos oiseaux. M. Valmont de Bomare raconte, dans son Dictionnaire d'Histoire Naturelle, la manière dont les Acridophages font la chasse des fauterelles. Il vous dira encore, contre le sentiment de l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, qu'à Abbeville, à Saint-Valery, à Calais, on fait une assez grande consommation de fauterelles, qu'on en envoie par présent à ses amis. En avez-vous la moindre envie? Je m'estimerois trop heureux d'être à portée de la satisfaire. Vous n'avez qu'à me faire signe; d'autant plus qu'il paroît que votre Restaurateur n'a aucune correspondance en basse Picardie. Réveillez-vous, M., bonne nouvelle; je reçois dans l'instant l'envoi de M. de Trattner, Imprimeur de Leurs Majestés Impériales & du Docteur de Kaën (vous savez bien qu'elle est la Ville où celui-ci loge dans sa rue), la suite de la *Statistique des Etats de l'Europe*, que M. Baumann vient de publier en allemand, à Brandebourg (L. à Baumans Arbrifs, &c.) Cet Auteur dit formellement que dans le territoire d'Alep, on trouve des *brebis dont la queue pèse jusqu'à cinquante livres*; (je vous avertis que j'écris en toutes lettres, pour éviter les inconvéniens des zéros en plus ou en moins), *des chevres dont les oreilles ont un*

(1) Lettre de M. P. pages 32, 33, &c. &c.

(2) Ibid. pages 22, 23.

ped DE LONG . . . les sauterelles causent de grands ravages dans ce pays-là , on les mange fraîches , on les mange SALBES & ENFUMÉES , comme un très-bon mets. Ne reconnoissez-vous pas ici bien évidemment les sauterelles de Pline , celles de Rhazès , les miennes de trois pieds de long ? . . . mais pour les vôtres à trois pieds , cherchez des autorités pour faire croire que cela est plaisant ; car jusqu'ici personne ne s'en est douté.

Nous parlions , avant ce long épisode , de la Dame dont le ventre se trouva pendu aux dents de son mari. Je suis bien étonné que vous n'ayiez pas saisi cette occasion si favorable pour ajouter à vos réflexions philosophiques sur les pendus de différentes saisons (1) , des réflexions philosophiques sur les pendus de différentes façons. Franchement , M. , cette manière de parler m'a parue l'une de vos moins bonnes plaisanteries ; elle m'a fait de la peine. Si vous aviez parlé de réflexions physiques sur les pendus de différentes saisons ! mais des réflexions philosophiques sur cet objet ! . . . oh ! c'est passer la permission d'abuser du nom sacré de Philosophie. Eh ! qui rédigera , je vous prie , ce Code Philosophique de réflexions sur les pendus ? Car enfin si vous ne vous proposez de dédier ce Recueil à ceux qui pendent ; vous le destinez probablement à l'instruction des gens à pendre , ou à la consolation des veuves de pendus.

Je crois , M. , que vous avez placé là du tragique un peu moins noble , qu'un Lecteur

(1) Lettre de M. P. p. 35.

d'une délicatesse extrême ne l'eût souhaité. C'est cependant une *ruade* bien prononcée; mais si votre philosophie est encourageante pour les *pendus*, vos badinages sont par fois peu édifiants pour les *bons chrétiens*.

Je ne fais si je pousse le scrupule trop loin; mais il me semble qu'il est certaines équivoques réprouvées même par la décence sociale, & qu'un homme de notre état, sur-tout, ne doit jamais se permettre. Ne parlez donc plus, je vous prie, de vos *Introductions sur l'homme* (1); n'appellez plus le Journal de Médecine un écrit *Menstruel* (2); cette métaphore, qui m'a paru impropre, a semblé mal propre à beaucoup de gens... sur-tout gardez vos *gueules* (3) pour une autre occasion, & souvenez-vous qu'il vaudroit mieux manquer à un *procédé chymique*, qu'à ces *égards* imposés par la bonne éducation à tous les gens honnêtes; *égards* dont il n'est pas plus permis de se dispenser en Savoie qu'en France; *égards* aussi sacrés au pied du *Mont-Jurat*, que dans la Capitale du Limousin, ou dans celle de l'*Autriche*.

Puisque nous finissons ici par le chapitre de la politesse, je n'y veux pas manquer envers vous. Mais né au pied d'une montagne des *Alpes*, tout près de la *Savoie* (4) & de la Suisse, j'ai conservé toute la franchise dont mes compatriotes & mes bons voisins m'ont donné l'exemple; & comme homme franc, je ne peux me dispenser de vous faire appercevoir

(1) Lettre de M. P. p. 34.

(2) Ibid. p. 5.

(3) Ibid. p. 34.

(4) Ibid. pag. 40.

que le ton que vous avez affecté, présente le contraste le plus plaisant du monde. Autant vous paroissez familier lorsque la phrase s'adresse à moi, autant vous êtes respectueux quand c'est de vous que vous parlez. *Le je*, le *moi* dont vous êtes le sujet, est apparemment à vos yeux quelque chose d'un ordre, d'une hiérarchie trop relevée, pour être mis, par le porteur même, à la première personne. Vous poussez la réserve à l'égard de M. Paulet, qui n'est pourtant qu'un seul & même *Sofi* avec vous, jusqu'à ne parler de lui que comme d'un *Amphitrion* à la troisième personne. Ne croyez pas, au surplus, que tout cela m'ait donné la moindre humeur : je vous jure que j'aime encore mieux rire, avec *vous*, du *vous* qui appelle *vous*, *MONSIEUR PAULET*, que de me fâcher pour entendre si souvent ce même *vous*, m'appeller par mon nom, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

*Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,*

C . . .



ERRATA.

PAge 4, ligne 4, *Tibi pinguis, anas*, lisez, *Tibi pinguis anas*.

Page 5, ligne 11, de son Livre même, lisez, de son Livre, même.

Page 6, ligne 16, contiuer, lisez, continuer.

Page 7, ligne 4, après mon mot favori diabete, ajoutez, Voilà qui seroit aussi d'une délicatesse bien extrême; mais malheureusement, comme c'est encore vous qui avez ici le mérite de la création, celui de l'application se réduit à peu de chose; à une petite impolitesse. J'ai écrit diabete, comme M. Lieutaud & les Médecins François, & non diabète, comme vous. Et voyez, je vous prie, comme vous avez oublié d'être conséquent. Vous voulez que la maladie en question s'appelle diabetes, & votre raison décisive, c'est que si son nom s'écrit ou se prononce autrement, vous tremblez qu'on ne vienne à le confondre avec le Siphon, &c.

Page 15, ligne 7, des pierres, lisez de pierres.

Page 17, ligne 7, ne croyez pas plus aux Acridophages, effacez, pas. —

Page 18, ligne 20, dans l'instant l'envoi, lisez, dans l'instant de l'envoi.

Ibid. ligne 22, de Kaën, lisez, de Haën.

Page 20, ligne 22, Mon-Jurat, lisez, Mont-Jura.

Page 21, ligne 12, Sofi, lisez, Sosie.



TROISIEME LETTRE

DE M. COSTE

A M. PAULET.

*In parvis libris has Tragædias movere tale est, quasi personam
Herculis, & cothurnos aptare infantibus velis.*

(Fab. Lib. VI. Cap. de Perorat.)

Vous aviez, Monsieur, en commençant votre Diatribe, l'imagination singulièrement exaltée, la tête pleine d'idées plus tragiques les unes que les autres. Vous vous représentez d'abord vos Adversaires ourdissant la trame d'une conjuration dont vous êtes l'objet, *déguisant leurs motifs sous le voile de l'honnêteté, de la bonne foi & presque de l'indulgence* (1); voilà le nœud qui se forme. Un instant après tout décele le *manège de ces deux Critiques que vous allez mettre à découvert* (2). On s'attend à voir les preuves de la conjuration dévoilées; & après quarante pages, où il n'en est pas fait la moindre mention, vous terminez ce premier acte en promettant de vos nouvelles (3).

Promettre, est un; & tenir, est un autre.

(1) Lettre de M. P. p. 5. (2) Ibid. p. 8.

(3) Ibid. p. 47.

Croyez-moi, M., renoncez à ces idées-là. Tous ces drames bourgeois ne font pas fortune : le magasin de votre Libraire & le Sénat de Rome, la critique de vos Opuscules & la mort de César, inspirent un intérêt bien différent ; n'introduisons jamais le cothurne, où les sifflets peuvent suffire.

Mais treve de réflexions sur la forme de vos Tragédies, de vos Parodies, de vos *Ruades*, de vos *Parades* substituées aux *Oremus* de l'ancien temps ; il est question de justifier notre premier dire sur votre Traduction de Rhazès.

Vous aviez annoncé, en 1768, *Rhazès pur & vengé du tort que lui avoient fait les Traducteurs* (1). Après avoir été altéré, défiguré par les diverses traductions, ce Traité venoit d'être rétabli dans sa pureté naturelle par les soins de M. Channing (2). Vous exceptiez si peu le D. Méad, que son édition étoit celle dont vous parliez le plus, & vous étiez bien éloigné d'en parler avec respect. Vous n'aviez pas saisi l'endroit où il raconte comment il étoit parvenu à se procurer le manuscrit arabe, & encore moins comment fut faite la version latine & *angloise* qu'il publia. Pourquoi répéter que Méad se fit aider dans cette Traduction par Salomon Negri, Gagnerus & Thomas Hunt (3) ? Méad n'a jamais dit un mot de cela. Ce Médecin ne savoit pas l'arabe, il pria deux Savans de lui traduire séparément le manuscrit envoyé de Leyde par Boerhaave. Les

(1) Abrégé de la vie de Rhazès, p. 9.

(2) Hist. de la pet. vér. Tom. I, p. 101.

(3) Lettre de M. P. p. 7.



3
deux versions ne se ressembloient pas ; il les fit comparer par un Professeur de Langues orientales ; & il facilita le travail de celui-ci par ses connoissances en Médecine ; c'est-à-dire, que dans les phrases qui parurent équivoques à Thomas Hunt , le D. Méad décida de la vraisemblance sur le sens médicinal , sur la connexité de la these en question , avec les précédentes & les suivantes. Au lieu donc de se faire aider par les Savans dans une *traduction* qu'il ne pouvoit entreprendre , ignorant absolument l'arabe , le D. Méad les *aida* du secours de ses lumieres pour la perfectionner. Il eut donc , *comme Editeur* , le plus grand mérite de cette traduction.

Qu'est-ce qui engagea le D. Méad à préférer un sens à un autre dans tel ou tel passage ? L'examen réfléchi de ce qui pouvoit former dans Rhazès un tout lié d'æthiologie , d'observations & de prescriptions conséquentes les unes aux autres. C'est sans doute le même motif qui vous a porté à adopter la version latine de Channing, plutôt que celle de Méad. C'est encore , en partant du même principe , que j'ai cru la version de Channing bien inférieure à celle de mon Auteur. Avant de discuter la solidité de nos conséquences , qui sont contraires , il faut établir le droit que vous me refusez impitoyablement d'avoir pu juger cette préférence. Voici votre objection dans son plus beau jour : » M. Coste ne sait » pas l'arabe , il ne connoît même pas la version » latine de Channing ; donc il a tort de com- » parer la traduction françoise que j'ai faite » sur celle-ci , avec la version latine de Méad » que je n'ai pas voulu suivre. » C'est là ,

4

je crois , l'extrait , la quintessence de ce que
votre rhétorique amplifiante nous dit en six ,
sept ou huit pages de votre Diatribe , (*initio*) .

Je dois supposer , M. , votre traduction fran-
çoise très-exacte & très-conforme à la version
de Channing ; vous êtes intéressé à m'ac-
corder cette majeure : or , si votre traduction
est la fidele copie de Channing , en comparant
Méad à vous , je comparois donc Channing
à Méad ; & comme les objets qui peuvent
être comparés à un troisieme , peuvent l'être
entr'eux , j'étois encore libre de juger de la
préférence que je devois accorder à Méad sur
Channing , par le plus ou moins de probabilité
des passages dissemblables. J'avois la même
raison que vous , la même qui avoit déterminé
Méad sur le sens de chaque phrase en détail ,
puisque nous ne savons pas plus l'arabe , ni
vous ni moi , que Méad ne le savoit.

Mais Channing , direz-vous , avoit sur votre
Méad cet avantage , soit ; mais celui d'une vaste
érudition & d'une grande expérience en Mé-
decine , n'a-t-il pas dû être préférable ? Car
enfin , si le passage correspondant vaut mieux
dans Méad , est-ce parce que Channing aura
été plus exact dans la traduction ? Alors il
faudroit réformer Rhazès . . . Ici vous pou-
vez opter ; mais quelque parti que vous pre-
niez , vous n'éviterez pas l'alternative : ou
vous n'avez pas bien traduit Channing (pro-
position qui répugne aux intérêts de votre
gloire) ou votre Patron Channing n'a pas
compris Rhazès. Il y auroit cependant une
troisieme maniere d'expliquer cela . . . Un
manuscrit défectueux ; mais pourquoi l'auroit-
on préféré à celui qui avoit servi au D. Méad ?

De quelque côté qu'on se tourne , les torts sont pour Channing ou pour vous ; mais de façon que les siens ne pourroient excuser les vôtres ; parce que le fait est que vous avez préféré sa version à celle de Méad , & que celle de Méad doit être préférée à la sienne , comme je le prouverai par la comparaison des passages qui diffèrent. Mais nous avons encore quelques petits objets moins essentiels auxquels , cependant , vous avez attribué assez d'importance , pour qu'il soit nécessaire d'en dire deux mots avant d'entrer plus sérieusement en matière.

M. Roux a parlé d'un Traité de Rhazès , publié par Channing en *anglois* (1) ; il est évident que M. Roux a voulu dire en *Angleterre* , & je ne doute pas que ce ne soit une faute d'impression ; mais êtes-vous bien sûr , vous , M. , qui ne doutez jamais d'aucune des choses qui peuvent vous être favorables , êtes-vous bien sûr que Channing n'ait jamais publié Rhazès en *anglois* ? Savez-vous , ou ignorez-vous que le D. Méad a donné ce *Traité de la p. v.* en cette même langue à la suite du sien ? Ce sont de petites miseres qui ne coûtent guere à apprendre , qu'il n'y a pas grande gloire à savoir ; mais qu'il ne faut pas ignorer , quand on veut donner , comme vous , des leçons de Bibliographie. Ce n'est pas vous , M. , qui m'avez appris que M. Lavirotte avoit traduit la description de la machine de Sutton en françois ; j'en ai été averti

(1) Lettre de M. P. p. 6 , 7 , 8 , 9 , 10 , 11 , 12 , 13 , &c. &c.

par trois de mes amis, & je l'ai trouvé annoncé, je ne fais plus où. Je vous prévien encore qu'il y a des Œuvres de Méad un bien plus grand nombre d'éditions que vous n'en connoissez. Consultez là-dessus M. de Haller, (*Stud. Med. T. II. p. 638*). Vous m'avez dispensé, au reste, de faire une étude particulière des Catalogues des Libraires de la rue Saint-Jacques, & je vous en suis très-obligé; mais puisque vous donnez dans cette partie, vous ne serez peut-être pas fâché que je vous indique encore la rue de la *Vieille Bouclerie*. Vous trouverez dans le Catalogue de *Madame d'Hour*, une Traduction des *Monita & Præcepta* de Méad, publiée, il y a douze ou quinze ans. Pourquoi ne l'avez-vous su plutôt? quelle satisfaction vous auriez eue à lui donner le titre d'*excellente*, comme aux *excellentes* notes de M. Clifton Wintringham (1)!

Vous voyez que je ne cherche pas à perdre de vûe nos Libraires. Je vous assure que M. Cavalier de la rue Saint-Jacques ne me fera aucune querelle, & qu'il sera fort étonné que vous vous chargiez d'être son Avocat dans une affaire où il n'y a pas matière à procès. Quatre mots qui doivent finir une phrase, mis au commencement d'une autre, ne peuvent former d'équivoque, à moins que dans un discours le sens ne soit aussi suivi, & l'expression aussi exacte dans l'une que dans l'autre variante; or voyons la phrase d'après laquelle vous concluez que j'ai dit qu'on ne trouvoit

(1) Lettre de M. P. p. 20.

7

point la *Dissertation sur les Médailles de Smyrne*
dans l'édition de M. Cavelier (1).

» L'édition de M. Lorry ne renferme ni
» les avis & préceptes de Médecine, ni la
» Médecine sacrée; ni les recherches sur la
» Machine de Sutton, ni celles sur le scorbut
» de mer. Celle de Mortier d'Amsterdam n'a
» que les deux premières parties omises. Dans
» celles de Cavelier, dans la dernière même
» de Londres, qui a beaucoup servi à la nôtre,
» on ne trouve point la dissertation sur les
» Médailles de Smyrne, &c. &c. (2).

Il y a, M., de la mauvaise foi, il y a peu
de générosité à abuser d'une faute Typogra-
phique, de ponctuation, pour me faire dire
une chose démentie dans le texte même de
la citation. L'édition de Cavelier, & celle de
M. Lorry, sont-elles différentes? Lors donc
que je n'exclus de celle de M. Lorry que les
quatre parties des Œuvres de Méad, énoncées
dans la première phrase, est-il probable que
dans celle qui suit j'aie intention d'en exclure
encore une autre? Mais dans le fait, que signi-
fieroit cette phrase : *celle de Mortier d'Amf-*
terdam n'a que les deux parties omises ? où ?
dans celle de Cavelier. Le point doit suivre
ces derniers mots. D'ailleurs je dis que c'est
d'après l'édition de M. Lorry, & d'après
celle de Londres, que je traduis. Celle de
Londres, selon moi (3), manque de la dis-
sertation sur les Médailles de Smyrne. Où

(1) Lettre de M. P. p. 20.

(2) Trad. de Méad, Tome I, p. 4.

(3) Ibid.

donc l'aurois-je prise ? si ce n'est dans l'édition de M. Lorry ? Car je n'avois pas celle de Vanden-Hoeck faite à Gottingue en 1748 & 1749, sous les yeux & par les soins de M. de Haller ; je n'en ai pas parlé, parce que je ne la connoissois pas. Il y auroit donc une contradiction frappante, une conséquence d'autant moins pardonnable, qu'elle auroit été faite bien gratuitement, & sous les yeux de gens intéressés à me donner un démenti très-formel, très-authentique & très-humiliant... Je demande pardon au Lecteur de cette multitude de mots pour si peu de choses. Ceux qui vous auront lu, auront quelque indulgence pour moi. Je prie ceux qui n'apprendroient l'existence de votre Lettre que par mes répliques, de croire que je n'emploie pas sur l'objet en question une phrase par page de votre texte. Il est vrai qu'en revanche, vous avez sur les choses un style si laconique, qu'il faut quelquefois des pages pour satisfaire à un petit énoncé de rien.

Pourquoi, par exemple, vouloir que je vous copie (1), moi qui n'en eus jamais l'envie, & à qui vous l'eussiez bien fait passer en me forçant de vous lire ? Pourquoi essayer de donner à ma Traduction de Rhazès une autre généalogie, pour vous en faire le pere immédiat, vous, qui y trouvez tant d'*hallucinations* ? Que concluront delà ceux qui croiront la calomnie sur votre parole ? Ils diront : Il faut que le *françois* de M. P. soit un *terrible françois*, puisqu'il a présenté plus de dif-

(1) Lettre de M. P. pag. 11.

ficultés pour être mis en *françois*, que du latin venu de l'arabe, qui avoit été grec, qui avoit été syriaque. D'autres voudront bien juger sur les preuves; car je vous copierai . . . mais avec des *guillemets* & des *lettres italiques* (1). Oui, M., vous m'en avez fait sentir la nécessité. Lorsque j'en ferai usage, ce ne sera pas par l'effet d'une *échappée de raisonnement*, & la copie actuelle ne viendra pas à l'appui de la copie supposée.

Vous ne voulez pas avoir fait dire au D. Méad que Robert Etienne étoit un *badin* (2). La qualification est donc de vous; vous avez beau plaisanter sur les étourneaux, ils ne feront pas perdre de vue votre *hallucination*. Que vous paroissiez là en qualité de *diseur*, ou en qualité de copiste, je laisse à d'autres la décision des qualités; voici ce que vous faites dire à Méad comparé à ce qu'il dit :

» Edidit illum, (Rha-	» Cet Ouvrage écrit
» sis Tractatum) primus	» d'abord en arabe, fut
» græcè Robertus Ste-	» dans la suite traduit
» phanus, Alexandri	» en syriaque . . . En
» Tralliani Operi an-	» 1548 Robert Etienne
» nexum A. D. M. D.	» de Paris le traduisit
» XLVIII. hoc titulo :	» en grec, & le publia
» ραζὴ λόγος Περίλοιμ-	» avec les Ouvrages
» κῆς. Hanc latinè tranf-	» d'Alexandre de Tral-
» tulerunt tres Interpre-	» les . . . C'est sur-tout
» tes, quorum primus	» dans cette traduction
» Georgius Valla Pla-	» que ce traité de Rha-
» centinus... Jo. Guin-	» zès perdit tout son

(1) Lettre de M. P. p. 15.

(2) Ibid.

» mérite, suivant la re-	» <i>terii Andernaci . . .</i>
» marque de Méad, &	» <i>Nicolaus Machelli...</i>
» le Traducteur, en	» <i>at ipse Liber græcus</i>
» badinant, retrancha	» <i>non ex arabicâ, sed sy-</i>
» de son chef ou ajouta	» <i>riacâ, ut titulus in-</i>
» tout ce qu'il voulut.	» <i>dicat, linguâ traduc-</i>
» George Valla, Mé-	» <i>tus est. Proinde multa</i>
» decin de Plaisance,	» <i>in eo aut syriaci, aut</i>
» Guinterus & Nico-	» <i>græci Interpretis hal-</i>
» las Machelli, &c.	» <i>lucinatione partim</i>
» en donnerent encore	» <i>omitti, partim perpe-</i>
» de nouvelles traduc-	» <i>ram verti, qui cum</i>
» tions (2).	» <i>nostrâ versione contu-</i>
	» <i>lerit, faciliè viderit (1).</i>

Si ce n'est pas là traduire positivement, c'est faire quelque chose qui semble se rapprocher un peu plus de la traduction *libre*, que de la paraphrase; tout au moins vous rendez le D. Méad garant de votre allégation, en évoquant son témoignage. Mais prenez donc garde que vous faites ici comme le traducteur *badin*, vous ajoutez de *votre chef* que la version de Robert Etienne *perdit tout son mérite*. Est-ce pour dédommager Méad des idées & des phrases que vous lui prenez *sans lettres italiques & sans guillemets*, que vous cherchez ici à lui faire honneur d'une des vôtres? Car enfin il s'est contenté de dire qu'il s'étoit glissé dans le Traité de Rhazès quelques omissions &

(1) *Rich. Méad Opera*. Edente C. Lorry, T. I, p. 239 & 298.

(2) *Abregé de la vie de Rhazès*, par M. P. p. 6 & 7.

quelques contre-sens par les *méprises* des différens Interpretes.

J'expose, comme vous voyez, les pieces du procès au Lecteur; & plus modeste que vous, je ne veux pas être juge & partie . . . qu'il décide lui-même si vous devez être sensé avoir traduit *hallucinatio* par *badinage*. Mais si vous êtes mis hors de cour, & déchargé de la premiere accusation, la Partie publique requérera toujours que vous soyiez blâmé, pour taxer, de *votre chef*, si légèrement le savant, l'infatigable Robert Etienne, à qui nous devons une si belle édition des Princes de la Médecine; d'avoir *badiné* en faisant sa version, & de s'être amusé à retrancher de *son chef*, & à ajouter *tout ce qu'il voulut*. Que n'avez-vous retranché du *vôtre* un peu d'inconsidération! si j'étois à votre place; je vous le dis franchement, & vous en ferez ce que bon vous semblera; je corrigerois cela dans une autre édition. Vous m'assurez qu'on ne s'empresse point d'acheter mon Méad, parce qu'on attend que j'en donne une nouvelle (1). C'est le souhait de ceux qui ne me connoissent que par vos *honnêtetés littéraires*. Vous êtes bien plus heureux, M., la seconde édition de votre Hist. de la p. v. n'est attendue que par ceux qui ont la premiere, ils en sentent tous la nécessité. Vous êtes bien honnête de me proposer des cartons (2). Heureux les ouvrages qu'on peut corriger par ce seul moyen! je ne me flatte pas que mon Méad soit du nombre. Quoi qu'il en soit, si vous ne voulez donner une seconde édition

(1) Lettre de M. P. p. 39.

(2) Ibid. p. 29.

de votre Diatribe, placez vite vous-même un carton, au moins à cette page 15, où vous vous excusez mal au sujet du *Vindebone*. Ce maudit mot-là est peut-être la source de notre querelle. Vous ne me le pardonnerez pas,

. . . *manet altâ mente repostum.*

Si nous en avons déjà dit quelque chose par-ci, par-là, c'est que réellement je me mets à votre place; je sens que ce doit être là votre *noli me tangere*, & je voulois éviter d'en parler *ex professo*; je le voudrois encore de tout mon cœur, mon dessein n'est pas de vous fâcher d'avantage; car *vraisemblablement*, comme vous le dites, *les choses n'en resteroient pas là* (1). Au reste, pourquoi ne pas avouer bonnement cette petite *échappée* d'attention? On n'en auroit plus parlé; mais, en conscience, est-ce vous excuser loyalement, que de venir nous dire; » Que je plaisante sur ce mot, » sans faire attention qu'un mot en lettres » italiques avec des guillemets en marge, » n'est pas de l'auteur; mais qu'on est obligé » de le rapporter tel qu'il est, quoique mau- » vais (2). « Voilà assurément, en matiere de guillemets, une législation nouvelle, surtout quand le passage, mis en italiques & garni d'iceux, est allégué en preuve. Avouez au moins qu'une petite note de M. P. l'Editeur ne feroit pas venue ici mal-à-propos au secours de M. P. le Traducteur; car M. P. le Critiqueur, feroit bien embarrassé de dire où M. P. l'Auteur, a pris cette citation en pareil françois. Il est vrai que M. P. le Narrateur, a montré plus de *bonhom-*

(1) Lettre de M. P. p. 18.

(2) Ibid. p. 15.

mie ; il cite au bas de la page le Livre intitulé : *Quæstiones sæpius propositæ super methodo inoculandi variolas*. J'ouvre ce Livre du D. de Haen, portant au frontispice : *Vindobonæ*, Typis J. T. Trattner. M. DCC. LVIII. Ce Médecin raconte fort au long, dans les pages 65, 66 & 67, l'histoire d'une petite fille qui avoit éprouvé la récidive de la petite vérole, & il dit, page 68 : » *Altero die quatuor adfuimus*
 » *Medici, quos inter qui infitionem propugnarent*
 » *bini . . . si verò sint qui de prioribus du-*
 » *bitent, poterunt in vicinîa mea puellam apud*
 » *honestos suos parentes examinare . . . ut hoc*
 » *exemplum est, plura alia vidi, notavi.* «

M. P. le *Collecteur*, dit à son tour, pages 247 & 248 du premier Tome, de ce que M. P. le *Nomenclateur*, appelle une histoire de la p. v. : » Le célèbre de Haen peu surpris de
 » tous ces exemples de récidive, dit que cela
 » n'est point rare, qu'il en a vu & noté plu-
 » sieurs. Il parle, entr'autres, d'une fille qui en
 » fut marquée deux fois, & il ajoute : si quel-
 » qu'un en doute, il n'a qu'à venir dans ma
 » rue, je la lui ferai voir ; elle loge tout
 » près de ma maison à *VINDEBONE* ; nous
 » sommes quatre Médecins, dont deux sont
 » partisans de l'inoculation, qui l'avons exa-
 » minée.

Touchez-là, M. P. le *Pacificateur*, gardez doucement & patiemment votre *VINDEBONE*, pour faire le pendant du *BADINAGE* de Robert Etienne ; j'entends pendant d'oreilles, pour servir d'ornement à ces petits bouts échappés par malheur à M. P. le *Docteur*. Souhaitez que j'en aie assez parlé, pour qu'on ne l'oublie pas. C'est peut-être de tout ce qui nous

reste à dire, ce dont le souvenir nuirait le moins aux intérêts de votre amour propre. Je vous promets cependant que pour vous, pour moi, & pour le Lecteur sur-tout, je vous en tiens quitté après cette dernière explication. Nous n'en parlerons plus, soyez bien tranquille, je ferai de parole.

Si j'avois promis d'être ferré & concis en vous écrivant, je serois l'homme le plus embarrassé de ma personne. Il y faudroit renoncer. Vous êtes mon Apollon, & je sens que vous m'inspirez une prolixité . . . *qui m'ennuie*, dites-vous; voilà trente Lecteurs qui en disent autant. Je le disois moi-même tout en bâillant & vous écrivant ces mots. En parlant de bâiller, cela en donne envie, bâillons donc ici, & n'en parlons plus; mais cela ne nous arrivera-t-il plus, même en n'en parlant pas? Je ne réponds de rien. *Narrat de bobus arator*. Il faut reprendre votre Rhazès; allons, un peu de courage, nous ne dirons pas tout, nous nous contenterons de choisir quelques passages.

Convenons de nos faits: Rhazès est notre original commun. Il a été traduit de l'arabe en syriaque, du syriaque en grec, &c. &c. Méad en a publié une version latine, Channing une autre. Vous avez suivi celle-ci pour traduire Rhazès en français; moi, j'ai suivi celle de Méad. Vous prétendez que j'ai eu tort. Je crois que vous n'avez pas raison. Appellons de nos prétentions respectives au tribunal des Médecins, par la comparaison de quelques passages correspondans. Appellons en même, si vous voulez, à l'opinion de ceux qui ne sont pas Médecins. Il n'y a rien de tellement scien-

stifique , qu'onne puisse le mettre à la portée de tout le monde.

Dans le premier chapitre qui traite des causes de la petite vérole & de celles de la récidive.

Vous faites dire à Rhazès d'après Channing :

» Elle survient encore
 » (la petite vérole) à
 » ceux qui ont peu de
 » vivacité naturelle ,
 » sans avoir beaucoup
 » d'humeurs ; à ceux qui
 » n'ont eu qu'une petite
 » vérole trop bénigne
 » dans l'enfance , &c.
 » qui sont en même
 » temps maigres , secs ,
 » sans vivacité , sans
 » chaleur ; à ceux qui ,
 » entrant dans la jeu-
 » nesse , ont fait usage
 » d'une nourriture capa-
 » ble de les rendre ro-
 » bustes , vigoureux , &
 » de corrompre leur
 » sang.

*Traité de Rhazès par
 M. Paulet , p. 27.*

Je fais dire à Rhazès d'après Méad :

» Cette maladie at-
 » taque ordinairement ,
 » dans la jeunesse , ceux
 » qui ont peu de cha-
 » leur , peu de vivaci-
 » té , lors même qu'ils
 » n'abonderoient pas
 » en humidité , com-
 » me ceux qui , n'ayant
 » éprouvé dans l'en-
 » fance qu'une petite
 » vérole très-légère ,
 » sont restés dans la
 » sécheresse & dans la
 » maigreur.

*Traduct. de Méad.
 T. I , p. 478.*

Rhazès considère ici la petite vérole comme une maladie propre à dépurer le sang. Les enfans qui abondent en humeurs en ont , selon lui , un plus grand besoin. Je ne crains pas de prêter ce langage à l'Auteur Arabe ; car il paroît

avoir cru que la *fièvre* n'est pas toujours un *mal*, & que certaines *maladies* peuvent être un *bien*. Il m'est agréable de voir Rhazès, Sydenham & Boerhaave cautions solidaires, des ridicules que vous avez cherché à me prêter, en vous appuyant du suffrage de Molière (1). Et pourquoi n'opposerois-je pas autorité à autorité ? Je disois que Rhazès prétend qu'une petite vérole superficielle doit être suivie de la récidive. Elle arrivera plutôt aux jeunes gens, qui, faute de cette dépuración du sang qu'une petite vérole complete eût produite, sont restés maigres, secs, cacochymes . . . Ces vues-là sont sages, conformes à l'expérience. Mais quelle suite, quelle cohérence d'idée présente votre Traduction, quand vous faites ajouter à Rhazès : *ceux qui entrant dans la jeunesse, ont fait usage d'une nourriture capable de les rendre robustes, vigoureux . . . en corrompant leur sang ? . . . & cette nourriture qui rend robuste & vigoureux en corrompant le sang?...* &c.

Vous intitulez le troi- sième Chapitre : » Des signes qui an- » noncent l'existence de » la petite vérole & de » la rougeole dans le » corps humain (2).	Je l'ai intitulé : » Des signes qui pro- » nostiquent l'éruption » de la petite vérole & » de la rougeole.
--	--

Voulez-vous bien, M., avoir la complaisance de relire ce Chapitre ; il n'y est question que des signes qui précèdent l'éruption, & qui

(1) Lettre de M. P. p. 39.

(2) Traité de Rhazès par M. P. p. 15.

annoncent

l'annoncent, & en aucune maniere de ceux qui l'accompagnent.

Le titre du dixieme chapitre offre un incident bien plus singulier, par la ressemblance que vous trouvez entre ma traduction & la vôtre; ressemblance dont vous partez pour m'accuser de plagiat, d'ingratitude, &c. &c. (1)

Vous avez écrit, en traduisant Channing :

» Des moyens de faciliter la chute des croutes des écailles de la petite vérole.

J'ai écrit, en traduisant Méad, & non en vous copiant :

» Les moyens de faciliter la chute des croutes de la petite vérole.

C'est-là sans doute celle des cinquante variantes à laquelle j'attribuois le moins d'importance; mais vous lui en donnez beaucoup; puisqu'elle vous a fourni les trois pages peut-être les plus énergiques de votre *récrimination* (2), qui pourtant n'est pas une *défense légitime*. Je suis un *ingrat*, qui vous ai copié, qui *prend mes traductions dans les vôtres* (3). Et la preuve? La preuve doit être sans réplique, c'est l'exposition du texte de Channing & de celui de Méad; de votre version & de la mienne, qui est d'autant plus évidemment copiée sur la vôtre, qu'elle n'est pas conforme au texte de Méad.

Mais si je vous ai copié, il y auroit eu une singuliere mal-adresse à citer moi-même ces

(1) Lettre de M. P. p. 11.

(2) Ibid. p. 8.

(3) Ibid. pag. 12.

deux passages pour en faire juger la différence. Ensuite, si j'avois donné une seconde édition de cette ligne de vos Œuvres, vous devriez me savoir gré de la suppression des écailles qui font là le plus mauvais effet ; d'abord parce qu'on ne comprend pas ce que sont les croutes des écailles ; en second lieu, parce que, ce que vous entendez par *écailles*, est signifié par croutes ; enfin parce qu'on dit fort bien, une boîte d'*écaille*, des *écailles* d'huître ou des huîtres à l'*écaille* ; mais que jamais *écaille* de p. v. ne fut françois. Consolez-vous, j'ai fait ailleurs la même *hallucination*, c'est ce mot-là qu'il falloit me reprocher d'avoir copié chez vous, il en vient sûrement, & je vous le restitue de grand cœur.

Cependant, M., toutes les *ruades* multipliées dans cet endroit, portent à faux ; si je fais au défi, que vous me proposez avec tant de morgue, d'emphase & de prétentions, la réponse la plus simple, la plus vraie & la plus désespérante pour M. P. le *Triomphateur* ; si je prie le Lecteur, & je vous demande la même grace, M., de parcourir le Chapitre X de Rhazès : vous verrez, & il verra qu'il ne contient pas une phrase, pas un mot, pas un pauvre petit mot, qui fasse une mention plus spéciale de l'œil, que d'aucune autre partie. C'étoit donc une *raison* pour supprimer ce morceau du titre qui n'étoit pas rempli. D'ailleurs le titre spécial de ce Chapitre, page 388 du Méad de M. Lorry, ne porte que ce que j'ai traduit à la page 355 (474 de mon édition).

Voilà néanmoins à quoi se réduit cette grande preuve, en vertu de laquelle vous vous permettez de me taxer publiquement de plagiaire

avéré. C'est un reproche qu'on ne me fera pas, *volente Deo* ; mais *per Deum*. Jè jure que si je vole quelqu'un, ce ne sera pas vous, il y auroit conscience ; & quand nous aurons rendu compte de votre Histoire de la p. v., on verra si vous êtes un homme *votable* ; ce n'est pas par la même raison qu'Harpagon ne l'étoit pas. Vous pourriez équivoquer sur le mot, vous qui savez si bien *notre Moliere*. Cherchons encore quelques bons endroits où la différence de nos phrases n'annonce pas l'avantage de vous prendre pour modele.

Chapitre VI : *Des moyens d'accélérer l'éruption de la petite vérole.*

Vous dites d'après J. Channing :

» Lorsque la fièvre
» paroît douce, calmée
» extérieurement ; mais
» que le malade néan-
» moins est inquiet,
» agité ; que l'éruption
» de la petite vérole est
» difficile & retardée jus-
» qu'au cinquième jour,
» il faut alors employer
» les secours qui la fa-
» cilitent ; mais avec
» beaucoup de précau-
» tions & de prudence,
» &c.

Trad. de Rhazès par
M. P. page 57.

Je dis d'après Méad :

» Mais lorsque la fie-
» vre extérieure sera
» modérée, que néan-
» moins les inquiétudes
» & les anxiétés fati-
» gueront le malade, &
» que l'éruption se fera
» difficilement ; tempori-
» sez jusqu'au cinquième
» jour ; & alors vous ne
» pourrez vous dispén-
» ser d'user des remèdes
» propres à la favoriser ;
» mais il faut agir ici
» avec beaucoup de pru-
» dence & de précau-
» tion, &c.

Trad. de Méad, T. I,
page 494.

Lorsque l'agitation extérieure ne sera pas en raison des anxiétés, c'est une preuve que l'éruption sera moins facile. Rien cependant ne doit inquiéter. On peut attendre jusqu'au cinquième jour. Encore Rhazès recommande-t-il la plus grande réserve dans l'usage des moyens propres à favoriser l'éruption. Cet Auteur, dans la suite de ce Chapitre, paroît singulièrement incliner pour l'expectation. Il donne, dans le plus grand détail, les signes qui doivent engager le Médecin à préférer cette méthode. Mais d'après votre manière de rendre les réflexions, ne diroit-on pas qu'il existe un très-grand danger, dès que l'éruption n'est pas faite au cinquième jour. C'est que probablement vous avez supposé que cette fièvre, qui paroît si douce, doit avoir la physionomie trompeuse.

Chapitre VII. *Du traitement qu'exigent en particulier les yeux, le gozier, &c. dès que la p. v. s'est manifestée.*

Vous dites d'après Channig :

» Ne perdez pas un
» instant pour garantir
» les articulations : ap-
» pliquez dessus du fan-
» tal, du *mamithsa*, le
» bol d'Arménie, le
» camphre, le vinaigre
» & l'eau-rose. En frot-
» tant n'appliquez rien
» au delà des articula-
» tions.

Ibid. p. 69.

Je dis d'après Méad :

» Cette manière de
» préserver les articula-
» tions, consistera à
» faire sur elles des em-
» brocations avec le fan-
» tal, l'eau de coings,
» le bol d'Arménie, les
» roses, le camphre, le
» vinaigre, l'eau-rose.
» Ces embrocations ce-
» pendant ne doivent
» pas être excessives.

Ibid. page 501.

Appliquez du *santal*, du *mamithsa*, le *camphre* . . . mais comment, sous quelle forme ? Puis en frottant n'appliquez rien *au delà des articulations* . . . Pourquoi ? Quel seroit l'inconvénient ? celui de l'inutilité, direz-vous. Mais cette défense positive sembleroit annoncer quelque danger à faire le contraire. Sans doute votre version latine porte : *Nodum non excedas*. Je trouve dans la mienne *Modum*. Quoi qu'il en soit, laquelle des deux explications paroît la plus naturelle ?

Vous intitulez, d'après Channing, le Chapitre XIV :

» *De la petite vérole*
» *& rougeole bénignes*,
» *& des mortelles*.
Ibid. page 96.

Je l'ai intitulé d'après Méad :

» Des petites véroles
» & des rougeoles cu-
» rables, & de celles
» qui sont mortelles.
Ibid. page 517.

Faites-moi encore le plaisir, M., de lire ce Chapitre dans votre traduction même (1). Il y est question des petites véroles & des rougeoles ordinaires susceptibles de curation, par opposition à celle dont le caractère malin & mortel se refuse au meilleur traitement. Est-ce que vous n'auriez jamais guéri que des rougeoles & des petites véroles essentiellement bénignes ?

Chapitre IV.	J'ai cru devoir dire :
Vous faites là, est-	Comment on accé-

(1) Page 96.

lere le desséchement des
croutes.

Méad, T. I, p. 482.

ce bien d'après Chan-
ning ? ne seroit-ce pas
plutôt de *voire chef* ? un
cinquieme article pour
la maniere de faciliter
l'aridité des croutes.

Ibid. page 36.

Il me semble qu'il ne faut pas confondre
l'aridité avec l'aréfaction, si l'on peut parler
ainsi. D'ailleurs le Savoyard que vous m'avez
conseillé, en si bon françois, de consulter (1),
foutient qu'on ne dit pas plus *faciliter l'aridité*
pour procurer le desséchement, qu'on ne diroit
pour faire rafraîchir l'appartement d'un malade :
facilitez l'humidité de son appartement.

Après avoir parlé dans le Chapitre V, des
symptômes fébriles qui accompagnent l'érup-
tion de la p. v., Rhazès enseigne avec quelle
prudence & quelle circonspection il faut user
du régime antiphlogistique, de maniere qu'on
ne laisse pas subsister un degré de fièvre pro-
pre à conduire le malade au tombeau ; mais
qu'il en reste cependant assez pour éviter la
rétropulsion de l'humeur variolcuse. Comparez
vous-même, M., vos pages 48 & 49, au
passage qui y correspond, pages 490 & 491
de ma Traduction. Quelque prévenu que vous
puissiez être, vous ne pourrez vous dissimuler
qu'il faudroit ne vous avoir pas lu, pour être
tenté de vous copier ; ce seroit se montrer
plus jaloux de remplir des pages de mots,
que d'écrire des choses qui présentent quelque

(1) Lettre de M. P. p. 40.

suite ... quelques données pour être comprises, faïssies ou devinées. Contentons-nous seulement de la fin de ce long passage. Car enfin la mémoire de Rhazès m'est chère, & c'est *cruellement défigurer* son ouvrage, que de lui faire dire :

» Mais lorsque la fie-	Voici ma Traduction :
» vre paroît avec les au-	
» tres symptômes de la	» Mais quand la fie-
» petite vérole ; il faut	» vre & les signes de
» bien se garder d'em-	» la petite vérole ont
» ployer ces remedes	» paru, il ne faut user
» sans un mûr examen,	» de ce régime qu'avec
» & sans <i>une attention</i>	» beaucoup de précau-
» <i>des plus réfléchies ;</i>	» tion & de prudence,
» c'est-là où il faut être	» & après un examen
» prudent, & où la	» bien attentif, parce
» moindre faute seroit	» que la moindre erreur
» <i>des plus graves : la</i>	» peut être funeste. Car
» <i>raison en est</i> que le	» si le mouvement du
» sang bouillonne alors,	» sang est très-accéléré,
» <i>la masse est augmen-</i>	» si ce liquide est très-
» <i>tée ;</i> cependant la na-	» raréfié & que l'on ait
» ture fait tous ses efforts	» affaire à un tempéra-
» pour se débarrasser &	» ment fort échauffé,
» pousser au dehors, <i>ou</i>	» la nature, dans ces
» <i>sur quelque partie,</i>	» circonstances, fait
» toutes les matieres	» tous les efforts pour
» surabondantes dont	» pousser à la superficie
» elle est surchargée. <i>Et</i>	» du corps. Si alors le
» <i>si,</i> cherchant alors à	» rafraîchissement & la
» condenser & à rafraî-	» condensation, que
» chir le sang, vous ne	» vous avez dessein de
» pouvez <i>pas</i> parvenir	» procurer, ne sont pas
» à le ramener à un plus	» portés à un plus haut

» degré que celui qui » haut degré de froi-
 » existoit auparavant , » deur & de densité, que
 » il se formera une se- » celui qu'il avoit au-
 » conde & une troisieme » paravant ; *vous le ver-*
 » effervescence ; & au » rez fermenter jusqu'à
 » lieu d'aider la nature, » trois fois ; & au lieu
 » vous n'aurez fait que » d'aider la nature, vous
 » mettre des obstacles » ne faites que la trou-
 » à son opération. Il » bler & la détourner
 » n'est guere possible » de ses opérations : car
 » d'ailleurs, d'appaiser » on ne sauroit appaiser
 » une violente ébulli- » le sang, lorsqu'il est
 » tion sans inconvé- » dans cette véhémence,
 » nient, lorsqu'on met » que par des remedes
 » en usage des moyens » capables de coaguler
 » propres à refroidir & à » le sang ; mais qu'il est
 » figer, pour ainsi dire, » fort dangereux d'ad-
 » le sang, tels que l'o- » ministrer, tel que l'o-
 » pium, la ciguë, le » pium, la ciguë, une
 » suc de laitue, la » grande quantité de
 » morelle & d'autres » suc exprimé de laitue,
 » semblables. Il faut » le solanum & autres
 » donc apporter bien de » semblables ; & quand
 » la réserve dans l'ad- » même vous les auriez
 » ministration du ré- » donnés à une dose
 » gime que nous avons » excessive, vous ne
 » conseillé. Ce qui le » pourriez pas encore
 » rend dangereux, c'est » vous flatter d'empê-
 » la crainte que, porté » cher l'effervescence du
 » à l'excès, il ne glace » sang, ni d'éteindre un
 » le sang & n'éteigne » feu aussi extraordi-
 » la chaleur naturelle ; » naire ; & si vous pas-
 » car il est bien difficile » sez les bornes, vous
 » de parvenir tout-à-la » étouffez en meme
 » fois à appaiser l'effe- » temps & la chaleur
 » rescence du sang, & » surnaturelle & le prin

» cipe de la vie qui » à lui conserver un
 » étoit essentiel pour ex- » degré de chaleur con-
 » pulser hors du corps, » venable.
 » une matiere étrangere
 » & ennemie.

Traduët. de Méad.
T. I, p. 490 & 491.

Traité de Rhazès par
M. P. pages 48 & 49.

Cet article ne faisoit cependant pas nombre dans les cinquante passages à comparer. Je ne choisis pas, je prens au hazard ; & plus heureux qu'*Arlequin*, je n'ai pas besoin de *m'informer* (1) si j'ai gagné ou perdu ; on est toujours sûr de quelque lot à la tontine de vos hallucinations.

Voyons quelque chose du traitement de la petite vérole. Gage que ce ne sera pas en vain :

» Le point le plus	» Le remede le plus
» essentiel, dites-vous,	» essentiel dans la petite
» dans le traitement de	» vérole est la saignée,
» cette maladie, consiste	» quand le sang est trop
» dans la saignée, lorsqu'il	» abondant, ou qu'il n'y
» que le sang est trop	» a pas d'autre moyen
» abondant & qu'il n'est	» d'appaïser son effervescence.
» pas possible d'appaïser	» Il faut le
» sa fougue par les reme-	» tirer petit-à-petit,
» medes rafraîchissans ;	» soit pour soulager la
» il est donc important	» nature, soit pour
» d'en ôter une portion	» diminuer la plénitude
» pour soulager la nature,	» des veines, qui
» diminuer la plénitude	» entraîneroit à sa suite
» des vaisseaux	» des accidens très-graves,
» thôres sanguins & leur gon-	» sur-tout dans

(1) Lettre de M. P. p. 12.

» le cas d'inflamma-
» tion.

Traduct. de Méad,
T. I, p. 515.

» flement excessif, causé
» par la surabondance ;
» sans quoi le malade
» n'est point à l'abri des
» accidens & des mau-
» vais symptômes, sur-
» tout lorsque le sang est
» échauffé au point qu'il
» abonde en exhalaisons.

Rhazès de M. P.
p. 92 & 93.

Les Médecins s'appercevront bien évidemment que Rhazès a eu intention de distinguer ici la pléthore vraie, de la fausse. C'est dans la fausse sur-tout qu'il convient de modérer la quantité du sang qu'on tire chaque fois. On se persuadera difficilement que Rhazès ait assez aimé les pléonasmes & la poly-logie, pour parler d'ôter une *portion de sang* afin de diminuer la *pléthore des vaisseaux sanguins*, & le *gonflement excessif causé par la surabondance*. Qu'est-ce ensuite qu'un *sang échauffé au point d'abonder en exhalaisons* ? *Per Deum ! Fiat lux !* Une petite note de Channing ou de vous, qui dites modestement que vous en faites beaucoup qui *éclaircissent le texte* (1), n'eût pas été inutile en cet endroit. C'étoit une belle occasion pour changer, commenter, ou justifier cette version de Channing... Il faut bien s'en prendre un peu à Channing, & imiter la prudence de ces *bonnes* qui grondent quelque fois le *chat* des petits malheurs dont il n'est pas la cause. On évite par-là la dureté de l'apostro-

(1) Lettre de M. P. p. 12.

phe, qui n'est pas une figure d'une *délicatesse* extrême, & le marmot ne profite pas moins de la leçon indirecte.

Voici encore un mot qui ne peut être une faute d'impression, & qui me paroît une étrange *hallucination* pour un Savant comme vous.

Vous faites parler Rhazès d'un quatrième Livre de Galien ad *Timæum*.

Trad. de Rhazès par M. P. page 20.

Tandis qu'il est question de la quatrième partie du Commentaire de Galien sur le *Timée* de Platon.

Traduct. de Méad, T. I, p. 475.

Un Philosophe, comme vous, n'auroit jamais lu Platon ! il ignorerait que le *Timée* (*Timæus*) est le XXXII^e. Livre de cet Auteur ! qu'il est ainsi intitulé du nom du principal Interlocuteur de ce dialogue, qui est Timée de Locres, Philosophe Pythagoricien ! Vous ne sauriez pas que Platon, dans ce livre, traite de la nature, qu'il en traite en Physicien & presque en Médecin ! C'est pour cela, M., que Galien a composé neuf Livres de Commentaires de *Decretis Hippocratis & Platonis* ; mais jamais il n'a existé de quatrième Livre de Galien ad *Timæum*. Où étoit alors votre érudition bibliographique & médicinale ? Elle dormoit avec le petit germe pestiféré ; j'aurois pu la laisser dormir encore longtemps dans toutes vos *Œuvres* (1). Mais il falloit vous montrer, au moins une fois, que vous n'auriez rien perdu à comparer la version de Channing à celle de Méad qui vous étoit connue (2) ; tandis que je n'au-

(1) Lettre de M. P. p. 47.

(2) Ibid. p. 12.

rois rien gagné à comparer celle de Méad à celle de Channing que je n'avois pas, & que je crois, charitablement pour Channing, ne devoir pas juger encore par votre traduction de ce quatrième Livre *ad Timæum*.

Voulez-vous que nous fassions encore une petite revue, là, *en badinant*, sans cependant rien ajouter ni retrancher de notre chef; & sans recourir même à cette colonnade de chiffres étalés avec un *luxe typographique* peu commun (1); puisqu'elle vous a donné de l'humeur, ne la consultons plus. Les comparaisons ne vous amusent pas... Eh bien! ne comparons plus. Bornons-nous à vous contempler, à vous citer, à vous copier fidèlement, à vous admirer... nous parviendrons peut-être enfin, à force de nous retourner, à vous servir selon votre goût. Ceci tiendra lieu de dessert, c'est vous qui en allez faire les frais. Ne multiplions pas trop les plats, un peu de choix; *pauca, sed bona*.

Pour bien annoncer le Traité de Rhazès, dès la Préface vous faites dire à l'Auteur, que dans cette assemblée choisie, où il fut question de la p. v., il dit tout ce qui lui vint à l'esprit (2). Aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir donné le melon des Indes pour *plus utile dans la rougeole que dans la petite vérole*, il s'écrie : Dieu en est témoin (3)! Une chose d'une pareille importance exigeoit bien une caution aussi essentielle. Il traite ensuite, *ex professo*, de la manière de faire sécher les pustules (4), & des scarifications qu'il faut faire à toutes les

(1) Lettre de M. P. p. 9.

(2) Rhazès de M. P. p. 14.

(3) Ibid. p. 86.

(4) Ibid. p. 73.

pustules d'une grandeur extraordinaire & énorme (1). Viennent après cela les préceptes de la conduite qu'on doit observer à l'égard du ventre dans la petite vérole (2), & ce qu'il est essentiel de connoître sur la manière de conduire le ventre (3); c'est une bonne décoction de *myrobolans citrins* qui a la propriété de purger la bile sans échauffer, & de laisser le ventre sec (4). Est-ce une médecine cela? Le bon temps pour les hydropiques, que celui où un purgatif, pris seulement pour conduire le ventre dans la petite vérole, vous laissoit le ventre sec! D'où viennent les accidens qui succèdent à cette maladie? De ce qu'on n'emploie pas la saignée à propos; mais avant de la conseiller » voici, » dit Rhazès par votre organe, voici ce qu'il » convient de faire dans ce cas, & que plusieurs » Médecins oublient, soit par ignorance, soit » par une avidité sordide de tirer une récompense qui tourne entièrement à leur avantage, » afin de ne pas commettre avec eux un crime » contre la nature, suivons cette route, volontate Dei potentis & gloriosi (5).

Dans vos notes qui éclaircissent toutes le texte, vous vous montez au ton de l'original, comme vous l'avez traduit, & vous justifiez de la manière la plus sensible cette prophétie faite par vous-même: » Je ne rougirai jamais d'avoir » rendu Rhazès en françois (6). « Si l'on peut tirer gloire d'une conduite opposée, vous avez pris, M., les précautions les plus efficaces pour éviter cet affront que vous avez paru redouter.

(1) Rhazès de M. P. p. 73. (2) Ibid. p. 90.
 (3) Ibid. p. 93. (4) Ibid. p. 91. (5) Ibid. p. 49.
 (6) Hist. de la p. v. T. I, p. 101.

Je ne dirai rien ici de vos excellentes notes sur le *saluzedgat* (1), sur le *sicbadg* (2), sur le *ribas* de *lapathum acetosum* (3), sur l'*isfidbâgdât* (4), sur l'*al-raib* (5), sur le *tebashir* (6), sur le *bambu* ou bambou (7), sur le *secangia-bin* (8), sur le *mamithsa* (9), sur l'*almuri* d'après *Ebn-Giazla* (10), sur le *massahkounia*, le *mamiraan* & l'*hedgiazi* (11); comme vous expliquez tout cela!... comme celui qui l'a inventé. Cette facilité m'a causé un petit mouvement d'envie, il faut en convenir, & je me suis écrié avec M. Jourdain : *Oh ! mon pere & ma mere, que je vous veux du mal* (12) ! L'éducation ne se traite pas aux pieds des montagnes des Alpes, comme devers les *Régions Lémboviques*. Vous expliquez tout cet arabe-là comme un Turc ; tandis que je sue encore, comme le pourroit faire un Savoyard, de la peine que j'ai eue à copier tous ces mots, si savans que je n'y ai rien compris, excepté la note sur le *terengiabin*, dont j'ai été moins effrayé que des autres ; la voici : » Les Arabes appellent *Manne*, » en général, toutes les différentes *gommés*, *ré-* » *finés*, ou *sucs épaissis*, qu'on trouve sur cer- » *tains arbres* : & la *manne terengiabin* étoit » une *sorte de manne* ; c'est-à-dire, un *suc* » *épaissi* sur les feuilles de *plusieurs arbrisseaux* » qui croissent dans la *Médie* & la *Perse* (13).

(1) Rhazès de M. P. p. 30. (2) Ibid. p. 38.

(3) Ibid. page 39.

(4) Ibid. page 41.

(5) Ibid. page 43.

(6) Ibid.

(7) Ibid. page 44.

(8) Ibid. page 45.

(9) Ibid. page 61.

(10) Ibid. page 64.

(11) Ibid. page 78, 79.

(12) Bourgeois Gentilhomme, Act. I.

(13) Rhazès de M. P. p. 92.

Un Macquer, un Spielmann, n'entendroient pas un mot au sujet des ces *mannes*, gommés & résines; mais vous l'avez dit : ces Chymistes sont des hommes inexorables (1). Je suis de l'avis de M. Tue notre Confrère : *Compendium* veut dire . . . comme qui diroit . . . *compendium*, cela s'entend. Eh ! qui est-ce qui seroit d'assez mauvaise humeur, pour vouloir empêcher les Arabes de donner le nom de *Manne* à la manne téréngiabine, qui est une sorte de manne ? On doit bien s'apercevoir, comme vous le dites très-bien, à propos d'un lit de roses écrasées (2), que la médecine de Rhazès n'étoit pas si barbare (3), & je serois tenté de copier ici, pour le plaisir de nos Lecteurs, la seconde de vos notes qui s'est trouvée le plus à ma portée, & qui prouve vos bonnes intentions & l'envie que vous avez eue de faire l'éloge de Rhazès : » C'est dans ce Chapitre (vi), dites-vous, que » Rhazès prouve toute l'excellence de sa pratique ; méthode simple, aisée, facile dans l'exécution ; fondée sur des principes vrais, solides, dont nous avons fait voir toute l'efficacité ; & comment toutes les observations se réunissent pour la faire valoir : puisque toutes les fois qu'on l'a imitée, d'une manière encore bien éloignée, on a toujours réussi (4).

Cette preuve, en faveur de la Méthode de Rhazès, m'auroit parue, je vous l'avoue, un peu singulière, si la note de la page précédente

(1) Lettre de M. P. p. 29.

(2) Rhazès de M. P. p. 73.

(3) Ibid. p. 74.

(4) Ibid. p. 54.

ne m'eût fait comprendre pourquoi on a toujours réussi en imitant, d'une manière encore bien éloignée, le traitement que vous lui prêtez. Vous dites : » Jusqu'ici Rhazès n'a cher-
 » chez qu'à étouffer la petite vérole . . . remar-
 » quez qu'il rafraîchit & noie toujours son
 » malade, il fournit toujours des armes à la
 » nature, il rafraîchit toujours l'intérieur du
 » corps, parce qu'il fait qu'il est nécessaire de
 » noyer le corps, pour chasser heureusement
 » cette maladie (1). « Il est certain, M.,
 que ces moyens-là paroissent un peu violens
 & un peu extraordinaires, sur-tout à un homme
 aussi neuf (2) que moi. J'ai cru d'abord que
 noyer étoit mis là hyperboliquement & comme
 synonyme d'inonder ; mais vos trois toujours,
 & cette nécessité absolue de noyer le corps, bien
 exprimés & répétés, sont faits pour exclure
 l'idée d'une figure de Rhétorique. J'aurois désiré
 cependant quelques recherches sur la manière
 dont la police de Bagdad s'accommodoit de
 cette singulière méthode de guérir, en étouffant
 la maladie & noyant le malade. Vous auriez
 bien dû nous dire comment il revenoit de
 cette submersion thérapeutique ; & si l'on con-
 noissoit dans les Villes de Perse l'avantage de
 nos boîtes à résurrection . . . deviez-vous rester
 en si beau chemin, & nous laisser au milieu
 de toutes ces difficultés ? . . .

J'allois prendre congé de vous, M., & rester
 sur la bonne bouche de l'élégant Panégyrique
 de Rhazès, dont la médecine, quoique pas si

(1) Rhazès de M. P. p. 52 & 53.

(2) Lettre de M. P. p. 42.

barbare, selon vous, me paroît, comme à vous, ne devoir être imitée, pour ce dernier article, que d'une manière *encore bien éloignée*. Mais je trouve un secret unique pour rendre à nos Belles les attraits que la p. v. auroit enlevés, en imprimant sur leur visage des stigmates ineffaçables... *ineffaçables!* oh! point du tout, grâces à vous, grâces à Channing; & le voici ce secret merveilleux, ineffaçable & immanquable:

A V I S I M P O R T A N T,

A l'usage des Demoiselles qui furent belles, avant la p. v., & qui désireroient de l'être encore après, & faire disparaître les traces *ineffaçables* que cette maladie leur a laissées, ou leur laissera sur le visage, & ailleurs. Tiré du Rhazès de M. Paulet, Médecin de Montpellier... & enfin... de Paris, & Auteur de plusieurs Livres très-estimés (1).

» Quant à ce qui concerne les remèdes qui
 » effacent les creux de la p. v., & rendent la
 » surface de la peau égale. *Je laisse ce soin à*
 » *l'homme*; qu'il s'engraisse, qu'il se baigne &
 » se frotte souvent le visage (2).

Un aussi bon avis perdrait peut-être quelque chose à être commenté: à coup sûr, il n'y pourroit gagner. J'ai l'honneur, M., de vous saluer, & de vous souhaiter le bon soir.

(1) Les Œuvres de M. P. se vendent chez Gapeau & chez Ruault.

(2) Rhazès de M. P. p. 83 & 84.



QUATRIEME LETTRE

DE M. COSTE

A M. PAULET.

Tecum habita, & noris quàm sit tibi . . .

(Perf. Sat. IV.)

Cette obligeante Lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, Monsieur . . . elle me prit sur le fait de la plus grande sécurité. Il faut que je vous raconte cela. Ce maudit Prote, dont vous parlez (1), . . . c'est lui qui, dans une addition de sa façon à ma Table, (que j'ai tort d'avoir intitulée *raisonnée*, puisque vous trouvez l'Ouvrage total si déraisonnable) c'est lui qui vous avoit donné là la qualité de Médecin de Paris. *Cela ne se peut pas*, disois-je ! Et vite d'insérer dans la liste de mes reproches à ce Prote *faisant le Docteur* (2), de quoi il s'avisoit de vous faire ainsi Médecin de Paris. . . . Est-ce que les Médecins de Paris écrivent de ce ton-là ? Vous êtes mal informé, mon cher Prote ! . . .

(1) Lettre de M. P. p. 36. (2) Ibid.

c'est, à coup sûr, ²quelqu'autre . . . & le nom de M. Paulet est-il de nature à ne pouvoir être celui de bien des gens? C'est lui, M., c'est lui-même. . . . J'avois beau répéter : *cela ne se peut pas*, on me fit toucher la chose au doigt & à l'œil, & je restai d'accord qu'il n'y a présomption, ni raisonnement, ni raisons, qui puissent tenir contre les faits.

Eh bien, dis-je à un de mes amis, comme vous le diriez à un des vôtres, vous qui savez si bien votre Molière, *qu'allois-je faire dans cette maudite galère*? Boileau l'a annoncé :

Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal. je croyois ce M. P. de la p. v., voyageant, comme le Juif errant, pour trouver un VIN-DEBONE que personne ne pouvoit lui enseigner (1). Ne le voilà-t-il pas, pour mes péchés, établi Médecin au milieu de Paris! S'il vient à jeter les yeux sur notre Méad! s'il entend parler seulement de la Préface VINDOBONIENNE, je suis perdu! . . . Ma pauvre Traduction, mes Notes, Préfaces, Dédicaces, Avis, Avertissemens! . . . Oh! maudite démangeaison de médire! Si jamais . . . mais ce M. P. s'est distingué, dit-on, dans sa licence . . . depuis il est devenu un Personnage. Il donne des leçons aux Peuples & aux Rois . . . s'apercevra-t-il de l'existence d'une Traduction faite par un Médecin de Province! *de minimis non curat Prætor* (2);

(1) Je n'en parle plus, il faut être de parole; vous voyez bien qu'ici je ne suis qu'Historien.

(2) Lettre de M. P. p. 24.



3
dailleurs, est-ce que Louis XII vengeoit les injures du Duc d'Orléans ?

Ah ! ah ! je respire... je reprends confiance... le remords sûrement me sert de pénitence, & je forme des résolutions pour l'avenir... oh ! des résolutions si chrétiennes, qu'il n'est pas de payen qui n'en eût été édifié. J'étois dans ce calme, dans cette douce situation qu'amène un peu de repentir mêlé de beaucoup d'impunité... C'étoit, il m'en souvient, le propre jour de S. Côme. De fort-honnêtes Chirurgiens nous avoient donné, avec des Femmes plus aimables qu'eux encore, une fête charmante hors de la Ville... A mon retour, les ténèbres couvroient déjà la surface de la terre ; d'épais brouillards s'élevoient... le croassement des oiseaux de la nuit... que fais-je si c'étoient des *corbeaux* ou des *corneilles* ?... En plein-midi, de sinistres présages ne m'eussent pas permis de distinguer une *grive* d'un *étourneau*... J'entre... On me remet un paquet cacheté de noir, dont je ne connois ni l'écriture, ni les armes, la boîte à Pandore au milieu... deux autruches en support... caractère arabesque sur l'adresse. J'ouvre... Ciel ! c'est du Traducteur de Rhazès... il a taxé tous ses prédécesseurs, & les miens, de *badins* ; je vais être traité comme un Arabe... Mohammed, fils d'Abu-Beker... & à ces mots, je tombe... je ne fais comment... on dit que je chancelois ; même après ma chute... une sueur froide & une jaunisse subite s'emparent de moi comme d'un homme qui vient d'être mordu par un serpent à *clochette*... &, sans un reste de cette *eau de luce*, faite

4

galéniquement à Gex, & que ma femme conserve avec plus de confiance qu'un Traducteur de Rhazès n'en avoit, il y a six ou sept ans, à tous les *volente Deo* de ce *bon Musulman*, je crois que vous auriez pu compter mes héritiers au nombre de vos débiteurs. Heureusement que me voici encore, *vita brevis*, Hippocrate l'a dit. On ne fait ce qui peut arriver, & un pere de famille doit mettre ordre à ses affaires. Or, M., pour achever de me libérer avec vous, il n'est plus question que d'acquitter l'obligation que j'ai contractée en promettant un petit extrait de votre Hist. de la p. v. Si vous vous obstinez à refuser de me compter au nombre de vos admirateurs, je vous forcerai au moins de me reconnoître pour un de vos Lecteurs les plus patiens & les plus intrépides.

Mon dessein, dans cet extrait, n'est pas de copier ce que vous avez déjà copié vous-même dans des Auteurs qui en avoient copié d'autres, qui étoient déjà eux-mêmes des copistes. Ces généalogies de plagiats importent fort peu ici. Le Lecteur ne me fauroit aucun gré de lui répéter ce qu'il a déjà lu & relu, & oui dire, redire & répéter mille fois, avant que votre Hist. de la p. v. parût. Vous me bouderiez vous-même si j'allois choisir ces morceaux d'Histoire pris çà & là, & qui n'auroient pu vous faire quelque honneur, que par une maniere neuve de les lier & de les présenter. Ainsi, sans m'arrêter à l'Histoire de la création, à celle du déluge, à la citation des passages d'Hippocrate & de Galien, où ils ne parlent pas de la p. v., sur quoi vous concluez très-conséquemment qu'ils n'en parlent pas là . . . sans discuter l'époque à laquelle vous fixez la naissance de cette mala-

die , deux ans avant celle que lui assigne le D. Méad , d'après un monument très-authentique . . . Nous passerons encore , si vous le voulez bien , tout ce que vous dites du Nil & des Habitans du Grand-Caire , & des Hottentots , & du D. Timony , & de la Thessaliennne , & de Lady Montaigu , & de M. de l'Epine , *lippiis notum & Tonforibus* . . . Je vais parcourir succinctement quelques-uns des endroits les plus saillans , au moins à mon goût , & selon l'impression que j'ai éprouvée en lisant votre Livre. Je n'y mets aucun ordre , je vous en avertis , parce que je n'y attache aucune prétention. Je copie comme cela vient. Tout mon mérite , c'est de donner la préférence aux passages qui me paroissent les plus neufs , les plus piquans . . . Pour n'être pas content de moi , M. , il faudroit , cette fois-ci , ne l'être pas de vous-même.

L'étymologie du nom latin , que vous donnez à la petite vérole , est curieuse : » Marius » est le premier , selon vous , qui s'est servi de » celui de *variola*. *Vari*, chez les Latins , signifioit des tubercules , des boutons qui naissent » au visage . . . *varius* , *varia* , qui varie , tacheté . . . On ne doit donc pas être surpris » que Marius ait ajouté à l'adjectif *VARIA* la terminaison féminine *ola* , qui convenoit au nom » d'une maladie . . . c'étoit en forme de diminutif , à l'imitation des Latins qui en avoient » fait de semblables , en disant *arteriola* , *filiola* , *bestiola*. Quel que soit l'Auteur de ce » mot , il est fait pour lui faire honneur (1) «.

(1) Hist. de la p. v. de M. P. T. I, p. 85 , 87.

Holà ! duquel parlez-vous ? je vous prie ; si c'est *filiola*, passe. Le nom est mignon, gracieux, assorti au sujet. Si c'est *bestiola*, d'où viendrait l'intérêt que vous y prenez ? Je ne vois pas en quoi l'invention de ce mot peut faire tant d'honneur à celui à qui elle appartient

Quoi qu'il en soit, » la rougeole eut le » nom de *Morbillus* ou *Morbilli*, comme pour » dire petites maladies ; mais soit que dans la » suite, ce diminutif de *Morbi* parût un peu » trop barbare à quelques Auteurs, soit qu'on » voulût lui donner un nom plus distingué, » (comme celui de *Quinola*) on en fit quelques-uns qui ressemblent à celui de la petite » vérole... On essaya de peindre sa couleur... » & comme elle étoit rouge & couleur de » rose, on employa quelques mots expressifs, » auxquels on ne fit qu'ajouter *ola*. Ainsi de » *rubea*, *rosea*, *rubia*, on fit *rubeola*, *roseola*, *rubiola*, qui signifient tous la rougeole. C'est ainsi que nous, à l'imitation » des Latins, nous avons dit *rougeole*, *vérole*, » *gaudriole*, *babiole*, *bestiole*, &c. &c. (1).

Il semble que cette fin-là soit un reste de dialogue. Mais ne badinons pas, & écrivons ici d'après vous. » Pourquoi dans le quatorzième » siècle les François avoient donné à la petite » vérole le nom de *picore*. « J'aimerois qu'un Médecin de Montpellier, qui a dû passer par le Languedoc pour y arriver, eût ajouté que le Peuple de ce Pays ne lui donne pas encore d'autre nom ? Mais poursuivons. » Arnauld de » Villeneuve qui vivoit alors, & qui étoit le

(1) Hist. de la p. v. de M. T. I, P. p. 88.

» *Devin de son siècle.* « (je ne devine pas si *de-*
vin est pris là comme synonyme de *forcier*. Tout
ce que je fais, c'est qu'Arnauld de Villeneuve
poussa la haine de la superstition à un point pro-
pre à lui faire honneur, même dans un siècle
plus éclairé.) » Arnauld de Villeneuve l'ap-
» pelle *en bon françois*, dans son Trésor des
» *Pauvres, picote*, terme formé de *pic*, oiseau,
» qui *pique*, ou bien de *pic*, outil à *piquer*, qui
» fait des trous comme la petite vérole (1) «.

Ce n'est pas dans l'historique même de la
chose, qu'il est le plus agréable de vous suivre.
Vous n'y parlez pas assez souvent en original ;
mais on est bien dédommagé par les réflexions
de tous genres qui semblent se précipiter sous
votre plume : le Lecteur perd toujours à mes
verbiages de transition. Eh bien ! copions donc
pour son plaisir, pour le vôtre, & sur-tout pour
le mien, » *Chez les Grecs*, chacun avoit son
» *talent*, & le savoit employer. Le *grand objet*
» étoit le *salut de la patrie*. L'Orateur n'ouvroit
» la *bouche* que pour la défendre « (Je con-
nois, & M. P. en connoît sûrement aussi, de
très-grands Orateurs, & même des Avocats-
Généraux, dont l'estomac s'accommoderoit
difficilement d'un pareil régime.) » Le Soldat
» *s'exerçoit au milieu de la guerre*, pour com-
» *battre l'ennemi commun*. Le Poète étoit
» chargé de chanter les conquêtes. Le Méde-
» cin *cherchoit à rendre la République saine* ;
» & quand la peste menaça un jour Athènes,
» *on brûla un bois entier pour purifier l'air*.
» *Chez les Romains*, les Soldats ayant sou-

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 112.

» *vent deux ennemis à vaincre, se couvroient*
 » *de leurs armes pour combattre l'un, & n'ou-*
 » *blioient jamais leur posca, pour se préser-*
 » *ver de l'autre . . . Ils laissoient aux Orateurs*
 » *le soin d'avertir le Peuple, lorsqu'un mal-*
 » *heur les menaçoit . . . On laissoit aux Mé-*
 » *decins le soin de combattre les maladies. Si*
 » *la petite vérole eût existé parmi eux, on*
 » *auroit chargé les seuls Médecins de lui*
 » *faire la GUERRE. La prise d'une Ville,*
 » *d'une Province, d'un Royaume, faisoit*
 » *leur principale occupation . . . (1). Au-*
 » *jourd'hui, parmi nous, la prise d'une ma-*
 » *ladie occupe tous les hommes. Les Ora-*
 » *teurs, les Poètes, les Ecrivains les plus cé-*
 » *lebres, les Académiciens les plus illustres,*
 » *n'emploient leur plume & leur éloquence*
 » *qu'à exalter l'inoculation . . . C'est bien*
 » *plutôt l'art de combattre (la petite vérole)*
 » *& de la chasser, qu'il faudroit célébrer, &*
 » *& non celui de l'introduire. Si l'on vouloit*
 » *imiter les Athéniens, on brûleroit les bois.*
 » *Si l'on vouloit suivre l'exemple des Ro-*
 » *maines, on se muniroit de posca. Tout le*
 » *monde se liguerait contre l'ennemi commun.*
 » *Alors cette occupation seroit noble, digne*
 » *du Poète, de l'Académicien, de l'Orateur.*
 » *Cela seroit grand, cela seroit beau. On dé-*
 » *fendrait alors la République. Mais au lieu*
 » *de se liguier tous contre une maladie, tout*
 » *le monde se réunit en sa faveur. On veut*

(1) Ce n'est pas des Médecins que l'Auteur l'en-
 tend ; mais des Romains en général. (Note de
 l'Editeur).

» la retenir parmi nous. *On dira ensuite : le*
 » Poète, l'Académicien, l'Orateur, *ont cru*
 » *bien faire*, leur intention étoit pure, je le
 » veux ; & s'ils se sont trompés, *cela n'est*
 » pas étonnant. *Ils n'entendent rien aux ma-*
 » *ladies*, ni à la manière de les combattre, ni
 » à la *Médecine*. Ce n'est pas là leur métier.
 » S'ils n'y entendent rien, *de quoi se mêlent-ils ?*
 » Qu'on laisse donc au Médecin le soin de
 » discuter si l'inoculation est bonne ou mau-
 » vaise, & qu'on ne le gêne point dans sa
 » décision (1) «.

Bravo, mon cher Docteur ! . . . c'est bien
 fait cela . . . j'aime quand on relance ainsi
 vigoureusement les gens qui se mêlent de ce
 qui ne les regarde pas. *Et cet autre divin Vol-*
taire (2), & cet autre d'Alembert, & feu cet
 autre la Condamine, *de quoi se mêloient-ils ?*
ce n'est pas leur métier, aussi n'y entendent-ils
 rien, & il n'est pas étonnant qu'ils se soient
 trompés ! D'où je conclus avec vous, & de
 grand cœur, que laisser à tous ces gens-là le soin
 de discuter si l'inoculation est bonne ou mau-
 vaise, ou le laisser à un Médecin qui en fait
 métier comme vous, & qui s'y entend . . .
 oh ! oui, M., oui, c'est une toute autre af-
 faire . . . c'est alors que cela sera beau, que
 cela sera grand . . .

» Plusieurs Auteurs ont cherché les causes de
 » cette maladie dans l'air . . . Ces conjectures
 » ne sont fondées que sur des idées vagues,
 » gratuites. Si l'on considère l'air, on voit un

(1) Hist. de la p. v. T. I, pages 189-191.

(2) Lettre de M. P. p. 40.

» fluide dont la substance est inaltérable ,
 » comme les autres élémens dont il fait par-
 » tie. Il ne peut être nuisible que par les
 » matieres étrangères qu'il contient (1) «.

J'avois cru jusqu'ici que l'air avoit quel-
 qu'influence sur nos corps. Je distinguois en-
 core l'air élémentaire de l'air athmosphérique.
 Je distinguois aussi même l'eau croupissante
 dans les marais de la Sologne, de cette belle
 eau limpide qui jaillit de nos rocs des Alpes...
 Abus ! abus ! tout cela est égal... les élémens
 sont inaltérables, & toutes ces idées de con-
 tagion à laquelle l'air sert de *medium*, ces ath-
 mospheres plus ou moins saines, ces disserta-
 tions sur les inconvéniens des cimetières, des
 cloaques, &c. &c. *Babioles des bestioles* qui
 se disent *du métier* ; mais qui *n'y entendent rien*.

Vous paroissez tenté d'admettre une *repro-
 duction animale venimeuse*, pour cause de la
 p. v. Il est vrai qu'ennemi des systêmes, &
 toujours conséquent, après avoir fait les plus
 grands efforts pour démontrer cette proposi-
 tion, vous vous contentez ensuite modeste-
 ment de la donner pour une *conjecture*. Il y a
 seulement là une petite assertion qui vient à
 l'appui de la *conjecture*, & qui m'a parue un
 peu hétérodoxe.

» La démangeaison *du nez*, le sentiment
 » de ponction dans tout le corps, les gouttes
 » de sang qui coulent *du nez*, sont des signes
 » qui indiquent *toujours* aux Médecins la pré-
 » sence des vers *dans toutes les mala-*
 » *dies* (2) «.

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 168. (2) Ibid. p. 181.

Je crois effectivement que la démangeaison du nez est souvent un des indices qui annoncent les vers, chez les enfans sur-tout. Mais j'ai vu nombre de maladies, où tout ce, dont il est fait mention ici, existoit sans vers ; & quelques gens du métier, qui me faisoient l'honneur d'assister à mes visites d'Hôpital, pensoient avec moi, que nous pouvions attribuer ces symptômes à une toute autre cause qu'aux vers.

Avant d'en venir au spécifique de la p. v., vous avez soin de citer quelques exemples de substances qui servent de contrepoison à d'autres. Vous ne nous apprenez pas que l'eau distillée du laurier-cerise empoisonne ; mais vous faites part d'une découverte très-précieuse, en ajoutant que l'eau distillée du laurier-odorant est son contre-poison (1).

» On connoît, dites-vous, un peu après,
 » un contre-poison pour le sublimé corrosif,
 » c'est l'alkali fixe de tartre, ou tout autre de
 » même nature. Le SEL DE CUISINE pro-
 » duit le même effet (2) ». Avouez, M.,
 que vous ne vous ressouveniez plus de ce pas-
 sage ; quand vous m'avez plaisanté d'une ma-
 nière si mortifiante, au sujet de ce poison mi-
 néral & de son correctif (2) ; avez-vous ja-
 mais oui parler de cet Evêque qui promit de
 lire un de ses Mandemens, d'après tout le
 bien qu'on lui en avoit dit. Et parce que M.
 Roux le JOURNALISTE a fait une réticence d'élo-
 ges sur votre Hist. de la p. v., vous n'avez pas

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 324.

(2) Ibid. p. 325. (3) Lettre de M. P. p. 29.

le courage d'y regarder, vous vous êtes livré à la complainte ! ! ! !

Je ne m'étonne plus si vous vous êtes moqué de mon eau de luce & de mes alkalis volatils, pour remédier à la morsure du serpent à sonnette : » Les Américains, dites-vous, ont leur préservatif contre la morsure du serpent à sonnette. Ce spécifique est une plante que l'on trouve *toujours* auprès du serpent (1). « Voilà, assurément, qui est bien plus commode. Je suis tout enthousiasmé du remède (2) ; mais vous savez que je suis *si neuf*, qu'il faut me passer bien des questions indiscrettes. Peut-être vous allez encore vous moquer de moi ? Je le gage . . . Eh bien ! soit . . . j'aime mieux vous voir gai, pourvu que vous m'instruisiez . . . dites-moi tout bas, si cette plante est une sorte de sensitive, Don Quichotte, toujours aux aguets pour réparer les torts du serpent à sonnette ? ou bien si c'est le serpent à sonnette, qui a l'âme assez bonne pour ne mordre jamais les gens, qu'à côté du spécifique de sa morsure ?

Quidquid dixeris, admirabo !

Passiez-moi ce latin en faveur de vos métaphores, puisqu'elles viennent du même pays, comme votre sel de cuisine.

» Si l'on doit ajouter foi à quelque spécifique pour la p. v., *c'est au camphre* (3) « Le beau projet de camphrer toute une Ville, toute une Province, tout un Royaume . . .

(1) Hist. de la p. v. T. I, pag. 325.

(2) Lettre de M. P. pag. 42.

(3) Hist. de la p. v. T. I, pag. 328.

les deux hémisphères, la terre & la mer, pour préserver de ce fléau tout ce qui respire!

A quel propos le *camphre*? disent ces gens *inexorables*, qui veulent qu'on ait des idées suivies. Ils vous soutiendroient, à ennuyer plus de gens que vous n'en amuseriez avec votre histoire, que puisque l'air ne contribue en rien à la propagation de la p. v., il est ridicule (ce sont toujours eux qui parlent au moins) ridicule de venir assigner le camphre fumigé comme un préservatif... Oh! Messieurs les Critiques, on auroit fort à faire, s'il falloit répondre à tout, & je ne m'en charge pas. D'ailleurs cette phrase-là n'est pas pour l'endroit où M. P. dit que l'air n'y contribue en rien, elle est pour celui où l'air fait tout le mal, & où M. P. recommande si précisément le *genievre*, les fumigations balsamiques & le vinaigre aussi, pour purifier un air putride & mal-sain (1).

Que de vertus, M., que de vertus admirables dans le *genievre*! je ne m'en serois jamais douté, sans la multitude de pages que vous employez à faire son panégyrique: » Le » *genievre*, par son principe *huileux*, aromatique, est capable non seulement de corriger » LA MALIGNITÉ DE L'AIR; mais même d'é- » touffer une semence de peste ou de p. v... » Il semble que c'est la plante la plus pré- » cieuse qu'il y ait sur la terre... elle est répandue par-tout... s'il y avoit dans la nature une plante *signée*, c'étoit celle-là, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. (2) «.

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 341. (2) Ibid. p. 337.

C'est bien ici le cas de dire quatre pages d'*Et cætera* . . . car vous les faites, sur les incomparables qualités du *genievre*, dans lequel vous reconnoissez une *panacée* thérapeutique & prophylactique. Je ris bien un jour : un homme vêtu à la Turquie, élevé de trois pieds (*de roi*) au dessus de ceux qu'il haranguoit, en débitoit bien plus encore en faveur de la *marjolaine*, que vous n'en avez écrit là, en faveur du *genievre*. Des Philosophes, qui étoient à ma fenêtre, rioient aussi comme des fous . . . mais c'est que notre Homme ne croyoit pas un mot de ce qu'il disoit ; & si j'avois un conseil à vous donner, ce seroit de l'imiter, lorsque vous prendrez lecture de certains endroits de votre Histoire, qui sentent un peu les *métamorphoses*, que vous aimez tant, & dont nous avons plus parlé, je crois, que nous n'en parlerons.

Voici les moyens qu'il faut employer pour faire *cesser la petite vérole EN FRANCE*. Ecoutez bien, petits & grands : » Si les hommes » veulent se délivrer entièrement de cette » maladie, il faut qu'ils portent *TOUTE* leur » attention sur la boîte d'un Inoculateur, la » *Garde-malade*, la *Blanchisseuse* . . . (1) il » y aura pour cela des *Commissaires préposés* (2), » on fera des *capottes* de toile, nouées pour » les Gardes-malades & les Chirurgiens (3); » on aura soin de parfumer les lettres (4); » on établira des *Blanchisseuses varioliques*, » &c. (5) « Les bornes que je suis forcé de

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 351. (2) Ibid. p. 352.
 (3) Ibid. p. 354. (4) Ibid. p. 356. (5) Ibid. p. 358.

me prescrire, ne me permettent pas de décrire ici les *hottes* & les *tombereaux à linge sale*, avec les variantes de leurs usages (1); ce sont des détails neufs & piquans, qui méritent d'être vus en entier dans l'ouvrage même.

» La maison des Blanchisseuses, dites-vous, sera gardée par un Inspecteur chargé de veiller au maintien des règles que nous allons prescrire (2). « Ces règles paroissent toutes plus importantes les unes que les autres, & je crois qu'il n'auroit pas été inutile de dire quelque chose du choix de l'Inspecteur lui-même. Je desirerai qu'il soit d'un âge mûr, d'un tempérament phlegmatique, connu par sa piété & ses mœurs; & vous sentirez, comme moi, la nécessité de ces conditions, puisque l'un des principaux offices que vous lui assignez, consiste à faire changer, devant lui, de linge aux Blanchisseuses (3). C'est un Argus qui doit opérer, pour la garde de ces Blanchisseuses, plus que les grilles & les barreaux . . . *personne*, c'est vous qui lui ordonnez d'y tenir la main, *personne n'aura le droit d'entrer dans l'ENCLOS des Blanchisseuses* (4).

» Le Malade sera privé, pendant tout ce temps, de la lecture, de l'écriture, du plaisir de prendre du *tabac* dans une *boîte*, de *manier de l'argent*, de se servir d'un *couteau* (5) «.

Vous poussez l'attention jusqu'à décrire la manière d'exécuter le *lavage* des planchers, la

(1) Hist. de la p. v. T. I, pag. 359. (2) Ibidem.

(3) Ibid. (4) Ibid. p. 360. (5) Ibid, p. 361.

désinfection des serrures (1). On aura grand soin, dites-vous, avec cette bonté de détail qui semble ne pas tenir à l'étiquette d'un Préteur (2), on aura soin d'éloigner les mouches de l'appartement (3), création évidente d'un Office de Gobe-mouches en chef. Etonnez-vous, après cela, Messieurs de toutes les nations, que la p. v. ait fait par-tout de si grands ravages. Vous seriez-vous jamais douté de toutes ces précautions ? Mais c'est qu'il faut toujours partir d'un principe vrai (4), c'est qu'il n'y a que le pus, où les croutes de la p. v. qui puissent communiquer la maladie. La bonne chose, que de partir ainsi d'un principe ! Comme cela donne un ton imposant !

Oh ! cette fois-ci, mon cher Maître, je vous prends en défaut. Dans toutes ces charges, dans tous ces offices de votre création, vous en avez oublié un . . . mais . . . que je suis de mon Pays ! . . . vous l'avez peut-être fait exprès. D'ailleurs c'est peu de chose . . . Il n'est question que du Médecin seulement, & les petits Singes du grand Molière viennent de dire, avant de l'avoir lu, qu'une omission de ce genre, peut devenir un avantage positif.

Parlez-moi de vos précautions relatives au voyageur : » Son linge sale fera trempé dans » de la lessive bouillante, ses habits seront » battus, brossés avec des brosses trempées

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 363, 364.

(2) *De minimis non curat Prætor*. Lettre de M. P. pag. 24.

(3) Hist. de la p. v. T. I, pag. 361. (4) Ibidem. dans

» dans le vinaigre, ses *hardes*, ses papiers
 » & tout ce qu'il a dans ses *poches* », (c'est
 bien le moyen de faire perdre aux gens l'ha-
 bitude d'avoir leurs mains dans leurs poches)
 » *éparpillé* dans une chambre, « (j'aimerois
 mieux que cet *éparpillement*-là se fit dans une
 grande cour en présence de votre Inspecteur,
 & qu'en été le *Gobe-mouche* en chef eût grand
 soin d'écarter ces insectes, qui pourroient em-
 porter de la matiere variolique & contagieuse)
 » & exposé au parfum (1). « Bien ! *bene !*
optimè !

Mais ce n'est pas tout, & je m'en doutois.
 » Pendant qu'on fait la visite des *hardes* sur
 » les frontieres, on devroit obliger *tous* les
 » voyageurs de changer de chemises; *mais*
 » *tout le linge sâle* doit être trempé dans l'*eau*
 » *bouillante*. Il y a bien des voyageurs qui
 » ne feroient pas fâchés de se laver . . .
 » *cela est sain, cela délasse* (2) *dans* les visites
 » qu'on fait; on *retiendra tout le linge sâle*
 » *qui vient de l'étranger*, « (ceci concerne les
 pays où il se fait des importations de *linge sâle*)
 » il fera trempé dans de l'*eau bouillante*,
 » *tord & égouté tout de suite* : c'est un très-
 » petit embarras. Il ne faut pour cela qu'une
 » *chaudiere d'eau bouillante*. On feroit obser-
 » ver rigoureusement cette loi à tous ceux
 » qui ont l'air *mal propre* ».

Si bien que tout ce que nous avons lu jus-
 qu'à présent, se réduit à conclure pour la
 nécessité de parfumer *tout*. Oui . . . tout en
 général. Avec quoi? Avec le parfum *A* & le

(1) Hist. de la p.v. T. I, p. 368. (2) Ibid. p. 369.

parfum B. Le parfum A & le parfum B sont l'ame, sont le centre de réunion de tous les raisonnemens de votre premier Volume. Le parfum A & le parfum B figurent là comme l'étalon & le Camarade de *Scapin* dans votre Lettre.

» Nous n'avons fait jusqu'ici, » dites-vous en commençant le cadet de vos volumes, assez, mais bien moins épais que son aîné, » nous n'avons fait que la moitié de nos recherches. On n'a vu qu'un Historien, on n'a parlé que pour le particulier (1) «.

Voilà, M., un début trop modeste. On a vu certainement plus d'un Historien dans votre Histoire, & l'on doit vous rendre cette justice, que vous ne pouviez donner des préceptes d'une utilité générale, puisqu'il n'est question que des Peuples & de l'univers. On *tofteroit*, en Angleterre une pareille santé, sans s'exposer à l'amende. « L'origine de la » petite vérole, sa marche *dans le monde*, ne » sont que des objets de curiosité. La manière » dont elle *renait* & se communique, est beaucoup plus *importante*, & *pourra* déterminer, » *peut-être* quelque jour, les hommes à se préserver d'un fléau meurtrier que notre négligence nourrit & fortifie. Mais comme on ne peut se flatter que *tous les Peuples* concourront à la fois au projet de l'anéantir (2) «; (c'est que vous ne leur avez pas fait notifier le jour auquel vous vouliez indiquer un congrès général de *Gens du métier qui s'y entendent*, pour statuer sur cet objet) » ; en attendant, «

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 1. (2) Ibid, p. 2,

(ce qui n'arrivera pas) » tâchons de connaître ce Protée sous toutes ses faces », c'est-à-dire, pour parvenir à le reconnoître, considérons-le sous toutes ses formes: & essayons » de le combattre, même lorsqu'il existe en » nous (1) ». Essayer après avoir *tâché*. Ne vaudroit-il pas mieux d'abord tâcher d'essayer, afin d'avoir ensuite plus d'avantage, pour essayer de tâcher ? Je m'en rapporte à vous sur ce point. C'est un problème dont vous donnerez facilement la solution (2).

» Après avoir suivi sa course dans le monde, » il faut se transporter au lit du malade, & » c'est là où (que) commence la tâche du Médecin, qui n'est encore qu'au commencement » de la route qu'il doit parcourir ». Voilà une tâche, convenez-en, dont vous n'avez ni *tâché*, ni essayé d'abrégier les longueurs. Elle ne doit commencer qu'au lit du malade, & c'est après avoir couru le monde avec la petite vérole (3), après avoir suivi ses courses dans le monde (4), après l'avoir laissé courir le monde sans l'arrêter (5) dans les 371 pages de votre premier Volume, que vous vous décidez enfin à prendre cette coureuse sur le fait. Vous la saisissez sur le théâtre même de son inconduite.

» Nous n'avons suivi notre ennemi que des yeux, nous n'avons aperçu ses ravages, » que de loin (6) ». Cette manière d'héroïsme n'étoit pas digne de votre courage

(1) Hist. de la p. v. T. II, pag. 2.

(2) Lettre de M. P. pag. 25.

(3) Hist. de la p. v. T. I, p. 306. (4) Ibid. p. 91.

(5) Ibid. pag. 91-288. (6) Ibid. T. II, p. 2.

C'est ainsi que le Camarade de *Scapin*, auquel vous me faites toujours songer (1), préféreroit dans les batailles au rôle d'Acteur celui de Spectateur, encore du plus loin qu'il lui étoit possible. Mais vous, qui avez du cœur comme un César, » il faut se rapprocher de lui, » avez-vous dit, & le vaincre sur le corps humain(2) «. C'est le *veni, vidi, vici*, en d'autres termes. Mais ce *vaincre sur le corps humain*, m'a fait rire de souvenir : Un Campagnard, que je connois du côté des *Alpes*, & qui est bien le meilleur homme du monde pour les intentions, pensa renverser, un jour, un grand Seigneur, d'un énorme soufflet qu'il lui donna à dessein de débarrasser celui-ci d'une mouche, que mon Bourgeois *Cisalpin* voyoit avec impatience incommoder une face aussi auguste.

Voyons donc enfin en quoi consiste la p. v., & ce que c'est. Il y a bien assez long-temps que nous en parlons pour cela.

» Le virus de la p. v. est un être dont la nature nous est encore inconnue. Les crou-
 » tes exposées à l'alembic, donnent d'abord
 » un peu de phlegme odorant, un alkali
 » volatil, une huile fétide comme toutes les
 » substances animales. Ceci ne nous apprend
 » rien (3). « (La remarque est vraie, mais inutile.) » Ainsi nous le regarderons comme in-
 » connu (qui ? quoi ? où ?) & nous ne pré-
 » tendons faire ici nul (c'est-à-dire, aucun)
 » usage de nos conjectures. Il faut parcourir
 » exactement les effets qu'il produit sur nous «.

(1) Lettre de M. P. p. 12.

(2) Hist. de la p. v. T. II, p. 2. (3) Ibid.

Je croyois , M. , qu'en suivant les effets d'une maladie , on prenoit un des meilleurs moyens pour parvenir à connoître sa nature. Il me sembloit qu'il seroit alors inutile de faire usage de conjectures , parce que ce n'est point à un inconnu qu'on a affaire. S'il est une maladie connue , c'est certainement bien celle-ci. Il est vrai que ce n'est pas par le *phlegme odorant* , l'*alkali volatil* & l'*huile fétide des croutes*... Mais... comment , M. , c'est-là ce que vous intitulez : **TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PETITE VÉROLE , ET DE SES EFFETS SUR LE CORPS HUMAIN ?** Mais ne privons personne de la bordure d'un tableau aussi admirable. Le voici sans doute dans la phrase qui le termine : » étant introduit dans le corps humain , » le virus peut y rester du *deuxieme au on-* » *zieme jour* , sans se manifester à la peau ; » mais lorsque l'éruption doit arriver , elle » commence *toujours* dans cet intervalle (1).

D E S C R I P T I O N .

» La p. v. est mise par les Auteurs dans la » classe des maladies épidémiques , aiguës , » inflammatoires , avec fièvre éruptive , suivie » de pustules phlegmoneuses , qui se terminent par suppuration : elle est contagieuse , cutanée & pestilentielle (2) «.

Maladie épidémique . . . aigue . . . inflammatoire avec fièvre . . . éruptive . . . suivie de pustules phlegmoneuses , & qui se terminent par suppuration. Elle est contagieuse , cutanée & pestilentielle ! Je croyois , avec Sydenham , que

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 3. (2) Ibidem.

la fièvre de certaines petites véroles bénignes ne pouvoit passer pour *aigue*. Je m'imaginois que la fièvre *éruptive*, qui accompagne ordinairement la p. v., étoit ainsi nommée de l'*éruption critique* qu'elle produit à la peau ; mais je ne savois pas qu'elle fût suivie de *pustules phlegmoneuses*, c'est-à-dire, d'une seconde éruption. Je m'étois persuadé, d'après Boerhaave, qu'il pouvoit y avoir des petites véroles *sans éruption*, comme j'avois sans doute rêvé en avoir observé une ; je croyois que les pustules, en certaines occasions, manquoient un des temps qu'elles observent ordinairement dans les petites véroles régulières, & que la suppuration n'avoit pas toujours lieu . . . J'aurois bien juré avoir vu quelques petites véroles isolées. Mais il est bien évident que je me suis trompé, puisque vous décidez que cette maladie est essentiellement *épidémique* . . . pour *cutanée*, . . . après la fièvre *éruptive*, suivie de pustules *phlegmoneuses* à la peau . . . cela va tout seul. Cependant vous dites, un peu après, que » les effets qu'elle produit dans l'intérieur » du corps, sont les plus formidables lorsqu'elle l'attaque (1)«. Et de toutes les parties internes qui peuvent être susceptibles de ses atteintes, vous n'exceptez que le cœur (2). Ici j'ai été un peu embarrassé pour la concordance des deux passages : mais qui est-ce qui n'est pas exposé à de pareils embarras ? & peut-être n'y a-t-il rien de si clair ? . . . *pestilentielle* ! oh ! pour le coup, M., j'en suis encore tout effrayé. *Pestilentielle* ! J'en avertirai tous

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 8. (2) Ibid. p. 12.

ceux qui n'ont pas été assez heureux pour vous lire . . . Il faut, Messieurs, & je me fais un devoir de vous le dire tout haut, il faut vous précautionner contre quelqu'espece de petite vérole que ce puisse être, comme contre *la peste*. Ne vous y fiez pas. Vous seriez les dupes de votre sécurité.

Nous avons admiré le *tableau*, nous avons parcouru la *description* avec plaisir, retenons bien la cause de la p. v. » Je ne connois point » d'autre cause de la p. v., que la *semence* » *propre* qui se régénere dans le corps *animal*, » où elle est reçue *comme* dans une terre pro- » pre à la faire *germer* & pulluler. S'égare qui » voudra dans d'autres recherches (1). «

Si l'on marioit cette *semence* avec le *petit germe iané*, qui est au moins majeur, & qu'on pût obtenir de les faire *dormir* ensemble à perpétuité, je vous assure que ce seroit dommage, car le parfum *A* & le parfum *B* deviendroient inutiles. Et c'est une chose, ou plutôt ce sont deux *choses si bien inventées*, que le parfum *A* ! & que le parfum *B* !

Vive la description du tissu cellulaire ! C'est là qu'on reconnoît le pinceau de Maître. On fait tant de cas du D. de B . . . & de tout ce qu'il nous a débité sur l'action & les propriétés de cet organe universel . . . cela est marqué, dit-on, au coin du génie, & du génie médicinal . . . vous le croyez, je le crois comme vous : mais qu'on me fasse voir, dans toute cette *Médecine organique*, un seul passage où la matiere qu'on y traitoit, *ex professo*, soit

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 13.

présenté d'un ton aussi neuf & aussi saillant que dans ce bel endroit où vous représentez ainsi le tissu cellulaire.

» On fait qu'il y a dans le corps humain,
 » un organe très-étendu, qui sert d'enveloppe
 » générale & particulière à tous les viscères...
 » qui embrasse les fibres même les plus fines
 » des muscles, & les lie les unes aux autres...
 » c'est un tissu plus ou moins serré, composé
 » de plusieurs fibres entrelassées en tout sens,
 » qui forment des mailles, des vuides, des
 » cavités, qui communiquent l'une à l'autre,
 » & qu'on appelle cellules; voilà pourquoi cet
 » organe porte le nom de tissu cellulaire. Les
 » trois principales cavités du corps humain
 » sont tapissées de cette toile... ce tissu cellulaire... renferme une humeur plâtreuse,
 » muqueuse, huileuse, suivant les fonctions auxquelles la nature le destine. « (C'est le Maître Jacques de la nature. Il est bon à tout, selon le vœu de qui l'emploie) » quand il
 » s'agit de former un calus, un os, c'est un
 » périoste chargé d'une humeur plâtreuse, d'une
 » colle qui se durcit... S'il faut former un
 » muscle, un viscère, c'est une matière muqueuse : s'il faut former un amas de graisse,
 » c'est un suc huileux... il tapisse non seulement les trois cavités; mais il fournit
 » une enveloppe générale & extérieure à tout
 » le corps, qui communique avec celles des
 » trois cavités.

» Il forme extérieurement un sac qui embrasse tout le tronc : c'est cette portion de
 » tissu cellulaire, principalement, qui filtre &
 » renferme la graisse dans ses cellules; c'est
 » un matelas couché sur des muscles, qui les

» garantit . . . & qui leur fournit un *suc hui-*
 » *leux*, &c. Ce sont des *ressorts* que la nature
 » *graisse*, pour maintenir leur *jeu*, sans quoi
 » ils seroient *bientôt* secs, irrités, & usés.
 » C'est encore un *réservoir* précieux où la na-
 » ture puise un *baume*, un *suc doux & huileux*,
 » pour modérer dans les maladies l'âcreté des
 » humeurs . . .

» Le tissu cellulaire forme à la tête une
 » *espece de calotte* qui enveloppe la boîte du
 » crâne . . . les extrémités en sont recouver-
 » tes; & il y forme une *espece de culotte*, ou
 » *manche*, qui serre les muscles comme une
 » *botte*, & les empêche de se déplacer . . .
 » il plonge par les *deux principales ouvertu-*
 » *res*, la *bouche* & l'*anus*, dans l'intérieur du
 » corps, &c. &c. &c. « (1).

Il y a dans cette exposition, il faut en con-
 venir, & vous n'exigez pas, M., qu'on use
 l'encensoir aux dépens de la vérité; il y a,
 dans cette exposition, quelques idées qui ne
 garderoient pas, dans un examen réfléchi, cet
 air de fraîcheur qu'elles semblent offrir au
 premier coup d'œil;

tantum series juncturaque pollet,

tantum de medio sumptis accedit honoris.

(Horat. Art. Poët.)

Qui ne seroit émerveillé, en effet, de cette
 agréable variété du tissu cellulaire, qui, tour
 à tour, *organe*, *enveloppe*, *ligature*, *réservoir*
 à *baume*, *toile*, *matelas*, *sac* & *tapisserie*, finit

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 23, 27.

par être sur la tête une *espece de culotte* qui serre les muscles comme une *botte* ; & plonge dans l'intérieur, par les deux *principales ouvertures* qui sont, (selon vous, car je ne suis caution d'aucune assertion trop générale) *la bouche & l'anus*. Je m'étois bien douté que cette *espece de culotte naturelle*, dont vous parlez, devoit s'écarter un peu de la forme de nos culottes de garde-robes. Mais c'est l'idée du Peintre, & d'un grand Peintre quand c'est vous qui l'êtes, qui seule a le droit de la comparer à une *manche* qui serre les muscles comme une *botte*. Permettez-moi une bien petite remarque tirée de la distinction du pluriel au singulier. La culotte étant meuble double, résultant de deux parties égales, paralleles & symétriques, ne seroit-elle peut-être pas mieux comparée à une *paire de manches* & à une *paire de bottes* ? Pardon, M., de la liberté que je prends, & foyez persuadé que ce que j'en dis, est autant à propos de *manches*, qu'à propos de *bottes*, à condition cependant qu'on ne se servira pas sur-tout du dernier objet de comparaison, pour *plonger* dans la plus noble des *deux principales ouvertures*. Quant à l'autre, accommodez cela pour le mieux, avec nos Confreres du Tiers-Ordre. Je suis d'avis qu'on les laisse en pleine possession de *plonger, là*, autre chose que du tissu cellulaire, à moins que . . . Mais parlons un peu la langue des visages.

Je n' imagine pas que vous en ayiez voulu employer une autre dans vos sermons. Vous avez édifié vos Lecteurs en citant un des miens, voici le vôtre . . . Il est vrai que la physique qui y regne, a produit une *échappée* de métaphysique peu orthodoxe, mais la mo-

ralité en est très-belle, & elle est la partie essentielle des discours d'un bon Prédicant :

Fratres, sobrii estote.

» Outre les maux physiques, que l'intempérance, la mollesse, la dépravation des mœurs, le raffinement de goût dans ses mœurs, mille maladies auxquelles (l'homme) s'est exposé lui procurent, son ame inquiète, toujours agitée, toujours battue par mille événemens... le trouve en proie à mille maux, mille chagrins cuisans qui la dévorent & la déchirent sans cesse. Voilà de ces maux faits pour abrégér nos jours (1), nous mourons pour être usés, les ressorts de l'ame sont usés (2), les ressorts de l'ame sont usés (3), tout le corps courbé vers la terre, chancelle, & la machine tombe toute usée (4) «.

Que de beautés sublimes ! quelle chaleur dans ce morceau pathétique ! quelle énergie de style ! Des *maladies*, des *maux*, des *événemens* & des *chagrins* réunis tous, toujours, & par milliers, offrent le tableau frappant d'une conjuration formidable, plus propre à user les ressorts de la machine humaine que ceux de votre éloquence. Quant aux ressorts de l'ame, la métaphore seroit un peu hardie, si elle n'étoit justifiée par cette belle allusion qui y est analogue, & dans laquelle vous observez docement que le lait de vache ÉPAISSIT L'ÂME des Allemands, & des Suisses (5).

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 19.

(2) Ibid. lig. pénult. (3) Ibid. p. 21. lign. 1.

(4) Ibid. lig. 2.

(5) Hist. de la p. v. T. II, p. 137.

Vous n'expliquez pas comment cela se fait... mais rien n'est si aisé pour quelqu'un d'un peu familiarisé avec vos étiologies; & je ne crains pas d'en être démenti par vous. C'est que ce lait *des cellules du tissu cellulaire* de l'estomac, passant dans les *cellules du tissu cellulaire* des veines lactées, de *cellules en cellules* va déposer ses parties caseuses les plus sujettes à se durcir, dans les *cellules du tissu cellulaire* qui forme le *réservoir à baume*, où ces ames Germaniques & Helvétiques, les unes *serrées par des ligatures comme une botte en forme de culotte*, les autres enveloppées par des *couvertures*, celles-ci *couchées sur des matelas de tapisserie*, celles-là fermées dans des *sacs de toile en forme de calotte*, ne savent par laquelle des *deux principales ouvertures* elles laisseront échapper les opérations de leur épais intellect. C'est, à-peu-près d'une manière aussi claire & aussi transcendante, que vous développez comment se fait la communication de la matière varioleuse, » qui d'abord sèche & concrète, s'attache à la peau de celui qui la contracte... » Là, dissoute par l'humeur de la transpiration (1) reçue à la surface du corps, comme » dans une terre propre à la faire germer... » est entraînée dans le *tissu cellulaire*, ou » dans *celui de la peau*... occasionne une » *irritation* légère, comme quelque chose qui » *pique*... les nerfs de la *peau* avertis, il » surviendra un *picotement* général dans toute » la surface... Cette matière logée sous la » *peau*, s'y développe, bouchera les pores,

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 28.

» empêchera la transpiration, *irritera* les par-
 » ties . . . ne trouvant point d'issue, sa qua-
 » lité muriatique la rend propre à *irriter*, si
 » elle se porte aux intestins, elle y occasion-
 » nera ou la diarrhée ou la dysenterie . . . à
 » la poitrine la toux . . . à la tête une dou-
 » leur . . . la nature ne pouvant se délivrer
 » des humeurs, en est *surchargée, fatiguée* . . .
 » le cerveau *refuse* ses sucs . . . la nature
 » *cherche à se débarrasser* . . . cependant ce
 » germe étranger se développe, occupe le
 » *tissu cellulaire* où la peau pénètre, suivant
 » toujours le même *tissu*, dans le pharynx,
 » dans l'œsophage, l'estomac & les boyaux,
 » *irrite* ces parties (1), cause des *douleurs*,
 » des *inflammations*, des *embarras* ». Enfin,
 car il ne faut pas toujours copier, j'aurois
 plutôt fait de donner une nouvelle édition de
 votre Histoire, & je peux en deux mots
 achever l'extrait de ces douze à quinze pages...
 enfin les pores, après s'être *ouverts & refer-*
més huit ou dix fois, & avoir laissé ainsi le
 germe variolique se promener de *cellules* en
cellules dans le *tissu cellulaire* des divers or-
 ganes & des différentes capacités du corps
 humain, après lui avoir permis dix à douze
irritations, autant d'*inflammations* & de dou-
 leurs excitées çà & là, l'établissent dans son
 siège . . . sans le fixer toute-fois, car ce siège
 est le premier théâtre de son inconstance.
 » Il est encore bien plus vraisemblable qu'il
 » ne soit logé que dans le seul *tissu cellulaire*

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 29, 30.

» à travers lequel il pénètre & se répand, par
 » la voie des *cellules*, aux parties voisines,
 » aux parties intérieures même, de la même
 » manière que le souffle s'introduit d'une
 » cellule à l'autre (1).

D I A G N O S T I C.

» Il sera aisé de *distinguer* la petite vé-
 » role . . . si l'on fait attention au tableau
 » que nous en avons fait, en *distinguant*
 » toutes ses *especes*, & aux symptômes qui
 » l'accompagnent. Son caractère *distinctif* est
 » de marquer la peau de creux. Les différentes
 » *especes* sont aisées à *distinguer* (2) ».

Assurément, M., si l'on ne distingue pas la p. v., d'après ce tableau, ce ne sera pas faute d'avoir été traitée d'une manière très-distinguée, en la distinguant par ses *especes* distinctes, si aisées à distinguer au moyen du caractère distinctif qui les distingue.

Le Pronostic est un peu long. Passons-le. D'ailleurs voici une phrase qui m'a fait peur, & je vous avoue bonnement que je n'ai osé lire le reste. » Si les Habitans du Nord prennent la p. v. dans les grands froids, ils
 » mourront tous, parce qu'elle ne peut pas
 » faire facilement éruption sur un cuir trop
 » ferré par le froid (3) ». Il est certain que cela est effrayant. J'avois pensé que votre réservoir huileux & balsamique pourroit être ici de quelque utilité . . . mais j'imaginois alors

(1) Hist. de la p. v. T. II, pag. 38. (2) Ibid. p. 39.

(3) Ibid. p. 41.

que les Lapons, les Norwégiens, les Suédois, avoient une peau sur les *cellules* du *tissu cellulaire* de leur visage . . . Or je vous le demande, comment *graisser les ressorts* des joues de cuir des Demoiselles Russes ? *couvertures, matelas, calottes, culottes & bottes* naturelles, tout est cuir chez elles. Si la p. v. les prend dans les grands froids, (& ils regnent toujours dans ces climats) *elles mourront TOUTES*, & si le Nord se dépeuple, honneur à votre pronostic ; mais ce ne sera pas ma faute.

Au reste, si dans les Pays dont la température est plus douce, on est autorisé, d'après vos principes, à espérer par la raison des contraires, une issue moins funeste ; les assertions que vous établissez, dans votre curation générale, sont bien faites pour plonger dans de nouvelles alarmes, vous ne rassurez pas même sur le degré de capacité probable, que semblent devoir donner à un Médecin l'étude & l'expérience. » Un Médecin, selon vous, qui
 » aura parcouru les différens Auteurs qui traitent de la p. v. ne saura jamais quelle est
 » la route qu'il doit suivre (1). D'autres plus
 » hardis . . . secouent le joug de ces Auteurs
 » qui font de longues dissertations sur les rafraîchissans, les purgatifs . . . & veulent *suivre la nature*. Mais ils sont *tous les jours trompés*,
 » & l'embarras qu'ils éprouvent, n'est que
 » trop souvent confirmé, soit *par des aveux tacites*, soit par les suites funestes de la
 » maladie (2) ».

Grace, M, je vous en supplie, grace au

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 49. (2) Ibid. p. 51.

moins pour quelques-uns de vos Confrères. Il me semble, à moi, que ceux qui abandonnent ces systèmes pour suivre la nature, devroient être moins malheureux dans le traitement de cette maladie . . . car, pour le dire comme vous, le fameux précepte pour le Médecin, est, *quod natura vergit, id ducendum*; ce que vous traduisez par cette phrase : *La voix de la nature vous empêchet oujours de vous égarer* (1). » Mais d'où vient donc, conti-
 » nuez-vous, cette impuissance dans le trai-
 » tement de cette maladie? Est-elle dans l'Art,
 » dans l'Artiste, dans les secours? Non. Elle
 » n'est que le fruit des *systèmes* & des prin-
 » cipes mal établis. On fait souvent des *systèmes* pour la combattre, sans avoir établi
 » aucun principe fondamental, &c. &c. » (2).

Ne vous paroît-il pas plaisant à vous-même d'entendre un *Homme du métier* parler des voies de la nature, déclamer contre les systèmes, contre leurs abus, & confondre cependant dans la même proscription les Médecins qui *veulent suivre la nature*? Et c'est sur toutes ces données que vous prétendez établir une *doctrine saine* (3)? Mais cette *marche de la nature* me laisse toujours des scrupules & de la perplexité. Faut-il, ou ne faut-il pas la suivre?

Faisons en sorte de deviner vos intentions, en pacourant sommairement les moyens curatifs que vous indiquez. Ce qui me frappe le plus, c'est qu'un *Homme du métier*, qui se donne pour modele & qui s'annonce pour

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 50.

(2) Ibid. p. 51. (3) Ibidem.

être si réservé, si modéré sur la prescription des remèdes, ne laisse pas, lorsqu'il entre dans ses détails de curation, d'employer, comme le *vulgus Medentium*, & comme tous ces gens-là, & les saignées, & les purgatifs, & l'opium, & l'eau froide, & l'eau chaude, & les bains, & les frictions, & les vapeurs, » & les plus » puissans diaphorétiques, qui sont (selon lui) » les pavots : ainsi l'opium, le laudanum, qui » en sont les suc ou l'extrait, le pavot proprement dit, & les fleurs de coquelicot, » &c. (1) «. Vous proscrivez tous les sudorifiques chauds, & la proscription est sans réserve quelconque. Vous motivez votre arrêt d'une manière si physiquement & médicalement plausible, qu'il faudroit, pour s'y refuser, être peu sensible aux attraits des théories bien raisonnées & bien concluantes. Vous bannissez du traitement de la p. v. les sudorifiques chauds, » parce qu'ils agissent » d'une manière toute opposée à celle des » calmans, c'est-à-dire, en échauffant, en » irritant & en fouettant la circulation «. Le danger d'échauffer, d'irriter & de fouetter la circulation, faute aux yeux. C'est que, » comme dans la p. v. les solides sont en général dans un état de tension, qu'il faut relâcher, détendre, au lieu d'irriter ; delà, le danger de donner des sudorifiques dans la p. v. Et comme les pavots produisent un effet contraire en relâchant les solides, & en calmant la fougue des humeurs ; delà, la

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 59.

» nécessité de les administrer dans le traite-
 » ment de cette maladie : aussi l'expérience
 » est-elle conforme à ce raisonnement , &
 » dans les cas les plus désespérés, il n'y a
 » que les parégoriques capables de rétablir un
 » malade dans la p. v. , parce qu'ils produisent
 » l'effet que le Médecin desire (1) «.

L'opium est encore ici un Maître Jacques du Médecin , comme le *baume cellulaire* est le Maître Jacques de la nature. Et comme celui-ci fait à propos devenir *mucus* , *huile* ou *plâtre* , de même les parégoriques , pour produire l'effet que le Médecin desire , deviennent probablement quelquefois des cordiaux , des excitans , des toniques même , selon la nature des cas les plus désespérés. Sans cela il leur seroit difficile de produire toujours l'effet que le Médecin desire. Je pense que la guérison est le principal . . . Or je vous avoue que sans cette intention des parégoriques effectuée & variée selon le besoin & l'indication , je ne conçois guere , par exemple , comme dans un cas désespéré de p. v. confluente & répercutée chez un enfant ou chez un vieillard foible , abattu & assoupi , l'opium & les pavots auroient le secret de rétablir le malade.

Pardon , M. , je vais trop vite dans mes extraits , & vous avez non seulement prévu le cas , mais même admirablement indiqué les secours qu'il exige. » Sil étoit cependant essentiel de ranimer la nature , il faudroit alors » marier les cordiaux aux narcotiques , & les

(1) Hist. de la p. v. T. II , p. 60.

» gouttes anodines de Sydenham sont le seul
 » cordial qu'il soit permis de donner dans ce
 » cas (1) «. Peu après vous étendez la même
 faveur jusqu'au camphre. Vous en faites mêler
 un grain avec un cinquième ou un sixième de
 grain d'opium. C'est la dose des enfans à la
 mammelle (2); & en faveur de cet âge tendre
 & intéressant, vous donnez la permission d'a-
 jouter au tout, si l'on veut, un grain de sel de
 nitre, parce que cela réussit toujours (3). Je
 n'en suis pas étonné, je vous jure. Belle théo-
 rie, bien lumineuse, point hypothétique!...
 formules dosées de main de Maître...

Je ne fais, ces parégoriques honorés d'a-
 bord d'une faveur si spéciale & d'une protec-
 tion si exclusive, se sont mal trouvés sans
 doute de leur premier mariage avec les cor-
 diaux, puisque, soit après un divorce tacite,
 soit autrement, vous appelez à leur secours
 » les acides tels que la limonade, les trois
 » acides minéraux sur-tout, le vitriolique à la
 » dose de quelques gouttes dans l'eau, usque
 » ad gratam aciditatem... « Les crèmes
 de ris, d'orge, &c. & ces derniers venus
 savent encore capter votre bienveillance au
 point qu'au mépris de cette tendresse paternelle,
 que vous sembliez avoir vouée aux parégori-
 ques, & même aux narcotiques, vous allez
 jusqu'à décorer les acides du titre des plus
 puissans-remèdes dans la petite vérole (4). Le
 triomphe de leur faveur est bien court; car vous
 ajoutez, sur le champ, que leur action est

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 62. (2) Ibidem.

(3) Ibidem. (4) Ibid. page 63.

insuffisante, qu'ils font même un obstacle à l'éruption de la p. v. Sur quoi vous concluez pour la *préparation de la peau par des secours externes* (1). Je suis tenté de me ranger à ce dernier avis. L'éloge que vous faites du bain tiede, ravit les suffrages malgré qu'on en ait :
 » Le bain tiede a beaucoup plus d'avantages
 » & moins d'inconvénients que les *incendiaires*.
 » Il *ramollit, détend*, ouvre les pores de la
 » peau, pénètre dans l'intérieur, y porte un
 » *liquide qui humecte, relâche* tout, & facilite
 » la transpiration & l'éruption de la p. v. (2) «.

Je ne vois effectivement rien de mieux pour entrer dans les vues de Rhazès, qui sont, à votre dire, de *ramollir sans échauffer, & d'humecter sans brûler* (3), que d'employer un *liquide qui humecte*.

Lorsque la p. v. est sortie, qu'on se garde bien de troubler la nature. » Il est trop tard
 » pour purger le malade . . . les évacuations
 » de l'intérieur doivent être *faites*. Il ne faut
 » en faire qu'à l'extérieur. Dérivez à la peau.
 » *Faites DES RUISSEAUX DE SANG*. Si vous
 » craignez un excès d'inflammation, ou que le
 » malade ne suffoque . . . appliquez les *véfi-*
 » *catoires* : faites des fomentations, des bains
 » de vapeur pour ramollir la peau, & faire
 » en sorte qu'elle se souleve. Adoucissez les
 » humeurs avec du petit lait séreux & aigrelet :
 » *ECOUTEZ RHAZÈS* (4).

Et vous déclamerez encore, M., contre les Médecins hardis qui osent ne pas se

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 63, 64.

(2) Ibid. p. 72.

(3) Ibid. pag. 77.

(4) Ibid. p. 79.

borner , dans la p. v. à être spectateurs oisifs des marches de la nature ? Vous ne cessez de défendre qu'on la trouble , cette nature ; tandis que , par le contraste le plus inconséquent , vous mettez en action non seulement tous les remèdes les plus énergiques , analogues ou non . . . mais vous allez encore jusqu'à proposer des phlébotomies dont il n'est guère possible de prendre le modèle ailleurs , qu'aux lieux où votre Restaurateur va chercher la matière première du *bœuf à la mode*. Ces ruisseaux de sang sont un corollaire un peu extrême de ce bel axiome de vérité éternelle , axiome dans lequel vous établissez savamment » qu'en général » il y a toujours moins de risques de rafraîchir que d'échauffer dans une maladie inflammatoire (1). « c'est pour cela qu'on ne doit jamais oublier » d'ordonner le bain de vapeurs , » dans toutes sortes de p. v. , parce qu'il ne » peut jamais faire que du bien . . . (2). « Encore un autre . . . mais vos Menins , mon cher Précepteur , me paroissent toujours gâtés par des préférences trop exclusives. Si la machine pêche par défaut de force , s'il y a affaîsissement total qui mette obstacle à l'éruption , quel pourra être l'effet avantageux de ce bain de vapeurs , quoiqu'il soit vrai , comme il n'y a qu'un Dieu , & que vous êtes Homme du métier , qu'il y a moins de risque de rafraîchir que d'échauffer dans une maladie inflammatoire (3) ?

Si je suis fort pour les *miracles* & pour trouver des *merveilles* dans les choses les plus ordinaires , vous êtes fort pour les *prédilections*.

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 92.

(2) Ibid. p. 101.

(3) Ibid.

Mais l'objet en change souvent, & il n'est pas de remède qui ne puisse se flatter de le devenir à son tour. » Dans la fièvre secondaire, si l'on » donne des purgatifs, il faut du moins se » borner à un seul & à un minoratif, sans quoi » il n'y a point de sûreté pour le malade (1) «. C'est bien vraiment ici, M., qu'on ne vous reprochera de copier personne, ni Méad, ni Freind, ni Rhazès . . . c'est bien ici que vous ne parlez, ni d'après les livres, ni d'après la nature, ni d'après l'observation, ni d'après l'expérience. Est-ce que vous ne connoîtriez pas l'excellente Dissertation du Docteur Freind, *de purgantibus in secundâ variolarum febre*? Vous auriez pu la voir dans les Œuvres de Méad, lorsque vous parcouriez son Traité de la peste, pour faire votre Traité de la p. v. Et vous avez suivi avec succès les fièvres secondaires de cette maladie sans employer les purgatifs! je vous en félicite. Je n'ai jamais été heureux en pareils cas, sans en faire usage, & plusieurs Médecins très-habiles & très-accrédités, m'ont assuré que la méthode de Freind étoit, à cet égard, la règle de leur conduite. Citez donc, M., citez des observations authentiques, & offrez-nous les en foule, lorsqu'en dépit de celles des Maîtres de l'Art, vous prononcez d'un ton si tranchant, que si l'on ne se borne à un seul minoratif, il n'y a point de sûreté pour le malade (2). Sans ce préliminaire, personne ne vous pardonnera cet acte public de modestie négative par lequel vous terminez vos préceptes, en disant : » Nous

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 104.

(2) Ibid.

» serions très-contens de notre travail, si nous
 » pouvions nous flatter d'avoir seulement jetté
 » les fondemens d'une bonne pratique (1).

Le Précepteur des nations & le Réformateur de toutes les pratiques admises jusqu'à lui dans le traitement de la p. v., étoit bien en droit de discuter les avantages & les inconvéniens de l'inoculation. Aussi en avez-vous usé, & après de mûres réflexions, vous avez jugé que vous ne trouviez dans l'inoculation qu'un *avantage*, tandis qu'elle a au moins vingt-cinq caractères de réprobation (2); cet avantage, selon vous, est la préparation du sujet. Mais pardonnez-moi, M., c'est un des accessoirs de cette pratique, qui imprudemment généralisé, a le plus nui à ses succès. Est-ce que vous ne seriez pas plus familiarisé avec les sages réflexions de M. Gatti, que moi avec les catalogues de la rue Saint Jacques (3)? Il y a douze ans & plus, que les Inoculateurs ne préparent que ceux qui en ont besoin. Et vous ignoriez cela, vous... Docteur de Paris! tandis que le Médecin pensionné d'une Ville & d'une petite Province aux pieds des Alpes, avoit déjà banni de sa pratique cet abus de préparation absolue que vous comptez pour un avantage. Ce jeune Médecin, c'étoit moi; & quoique long-temps après, vous veniez le taxer de prendre des vérités antiques pour de nouvelles conjectures, il n'en est pas moins autorisé ici, à vous dire comme à Nicodeme: *Tu es Magister in Israël, & hæc ignoras* (4)?

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 104.

(2) Ibid. page 105.

(3) Lettre de M. P. p. (4) Joann. cap. 3.

N'allez cependant pas vous persuader, M., & tâcher de le persuader à d'autres, que je prétende bannir de la méthode d'inoculer, toute espèce de préparation. Je n'entends blâmer que les abus de celle qu'on adapte indistinctement à tous les sujets. Sans doute il est des cas où elle devient nécessaire. Mais l'application n'a rien d'absolu, comme vous vous efforcez de le faire entendre. Relativement au régime, par exemple, elle consistera aussi souvent pour les enfans débiles, cacochymes, pituiteux & sujets aux glaires acides, dans l'usage des substances animales, que dans celui des végétaux, pour les tempéramens vigoureux & échauffés. C'est donc mal-à-propos, M., que vous établissez toujours des regles générales aussi contradictoires avec l'art, qu'avec la nature; voilà le seul avantage de l'inoculation réduit à bien peu de chose. Voyons si vous aurez été plus heureux dans le calcul de ses *vingt-cinq* désavantages.

J'ai été curieux de les compter ces *vingt-cinq* caractères de réprobations, comme vous dites. Vous les énoncez, ma foi, tous . . . le calcul est juste. *Vingt-cinq* en toutes lettres, » le vingt-cinquième est de n'avoir rien qui » l'autorise & lui serve de fondement, qu'un » système insoutenable . . . & une idée absurde, » & superstitieuse « (1). A votre place j'aurois commencé par prouver ce vingt-cinquième caractère de réprobation, & le Lecteur équitable vous auroit tenu quitte des *vingt-quatre* autres, quels qu'ils soient. Et vous aviez si beau champ! tous ces Inoculateurs, en effet, tous ces Patrons de l'inoculation, ont toujours été

(1) Traité de la p. v. T. II, p. 111.

des gens si *absurdes*, si *superstitieux*, qu'il ne faut pas s'étonner qu'une idée aussi *absurde* & aussi *superstitieuse*, les ait rangés sous les étendards d'un *système aussi insoutenable* ; mais je suis fâché que des vingt-cinq *caractères de réprobation* que présente l'inoculation, vous ayiez tout de suite conclu d'une manière, ce me semble, trop générale, que » tout art en » *général* de donner une maladie, est un mauvais art, puisqu'il n'est pas essentiel d'en avoir aucune (1). « On feroit, M., le Docteur, un *Traité singulièrement intéressant* des maladies qu'il ne faut pas guérir, & de celles qu'on ne doit faire disparaître qu'en en procurant d'autres. Vos remèdes, oui, M., la plupart de vos remèdes, même dans le cas où ils méritent ce nom, font-ils autre chose que procurer de nouvelles maladies propres à dissiper la première ? Mais, sans aller jusques-là... les crises heureuses dues à des métastases dans lesquelles la matière morbifique passe de la *calotte* à la *culotte* du *tissu cellulaire*, ne sont-elles pas une démonstration évidente de l'utilité de certaines maladies ? C'est ce que l'art imite avec tant d'avantages par l'application des vésicatoires, &c.

Oh ! M., qu'il me soit permis de reprendre haleine ; on en a besoin quand on a parcouru vos sublimes productions, à dessein d'en donner une idée ! Dans la cruelle alternative de faire perdre quantité de choses intéressantes pour le Lecteur, ou de se réduire à la simple condition de Copiste, on ne fait quel milieu saisir. J'ai fait du mieux qu'il m'a été

(1) Hist. de la p. v. T. II, p. 113.

possible, & en finissant cet extrait, j'ai un plaisir que vous n'avez pu vous procurer en achevant celui de mon Méad. Votre bon cœur à souffert, M., d'être obligé de conclure qu'un de vos Confreres ne savoit ni latin, ni françois, ni chymie, ni botanique, ni anatomie, ni médecine, ni, &c. &c. &c. Je suis plus heureux. J'ai la douce satisfaction d'avoir prouvé que vous méritez non seulement les titres que la sévérité de votre justice m'a refusés; mais de bien plus flatteurs, de bien plus respectables, de bien plus utiles & de bien plus illustres encore. Oui, M., dût votre modestie s'en allarmer, j'ai montré, par les détails, que vous êtes un homme distingué & grand en tout.

Grand Chymiste, grand Botaniste, grand Naturaliste, grand Chronologiste, grand Copiste, grand Etymologiste, grand Panégyriste, grand Nouvelliste, grand Moraliste, grand Puriste, grand Droguisse, grand Anatomiste, grand Algébriste, grand Critique & grand Politique... grand Rhétoricien, très-grand Chirurgien, Grammairien de la première classe, grand Magicien, GRAND MÉDECIN, grand Bibliographe, grand Géographe, grand Cuisinier, grand Chapelier, grand Littérateur, grand Rétheur, grand Narrateur, grand Traicteur, grand Docteur, grand Auteur, grand Traducteur, grand Editeur, grand Restaurateur, grand Compilateur, grand Complimenteur & grand Querelleur.

Je dis grand Chymiste; témoin votre dissertation sur le sublimé corrosif, & ce que vous savez sur la coloration des mélanges d'acides & d'alkali, sur la non-existence des aiguillons salins, &c. &c.

Grand Botaniste ; témoin l'assurance avec laquelle vous décidez que c'est l'héliotrope qui teint le papier bleu , que le cynorrhodon est l'églantier , que la racine de guimauve à beaucoup de propriétés communes avec la racine d'althæa , &c. &c. &c.

Grand Naturaliste ; témoins les animaux d'Amérique aussi venimeux qu'avant la découverte du nouveau monde ; témoin votre goût décidé pour les noisettes ; témoin cette propriété admirable des raisins pour remplir le sang d'esprit.

Grand Chronologiste ; témoin les obligations que vous nous faites contracter envers les Arabes comme fondateurs *des deux plus célèbres Ecoles de Médecine qu'on ait vues...* celle de Salerne & celle de Montpellier (1). Pardon, M., je croyois qu'une Faculté de Médecine, qui a compté les Riolan, les Fernel, les Houllier, les Duret, les Hunaud, les Winslou, les Geoffroy, les Astruc... & qui compte aujourd'hui trente Médecins, dont le moindre est digne d'effacer tout ce qu'ont fait les Arabes, je croyois que cette Ecole méritoit au moins d'être citée après celles Salerne & de Montpellier. Sans doute la reconnoissance que je dois aux instructions que j'ai puisées dans son sein, m'abusoit ; puisqu'un Médecin, qui lui tient par des liens plus sacrés, la confond dans le nombre de celles qui ne méritent pas d'exception... quoi qu'il en soit, vous n'en êtes pas moins

Grand Copiste ; témoins vos précautions con-

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 99.

tre la p. v., copiées dans les précautions contre la peste du Docteur Méad; témoin l'histoire des Hottentots prise au même endroit; témoins cinq cens passages pris ça & là, & plusieurs idées ou expressions heureuses dénaturées de maniere à n'être pas reconnoissables.

Grand Etymologiste; témoin l'étymologie généalogique des varioles, rougeoles, babioles, bestioles, &c. &c. &c.

Grand Panégyriste; témoin ce lieu où, en parlant de M. Antoine Petit, vous dites que ses lumieres & sa célébrité sont aujourd'hui connues de toute l'Europe (1). Il est certain que vous êtes resté là en beau chemin; car lorsque vous écriviez ces choses, il y avoit long-temps que M. Petit jouissoit, au-delà même des bornes de l'Europe, de la réputation éclatante due à son rare mérite & à l'universalité de ses talens supérieurs.

Je dis grand Nouvelliste; témoin cette Gazette promise depuis six mois, & dans laquelle doivent être inférés tout-à-la-fois des Métamorphoses d'Ovide, des Mémoires sur Mademoiselle terre calcaire, sur lui Mercure, sur les Médecins d'esprit, & sur les sauterelles à trois pieds.

Grand Moraliste; témoin votre sermon des mille maux, mille chagrins, mille événemens, qui usent les ressorts de notre ame, & font que notre machine tombe toute usée.

Grand Puriste; témoins ces remarques érudites sur la nécessité d'écrire le nom du dia-

(1) Hist. de la p. v. T. I, p. 258.

bete , maladie , *diabetes* ; afin qu'on ne la confonde point avec le syphon *diabetes*.

Grand Droguiste ; témoin cette prédilection dont vous honorez les vieilles drogues éventées ou altérées , que vous nous assurez être toutes aussi bonnes que les autres.

Grand Anatomiste ; témoins vos judicieux Arrêts sur l'inconvénient d'écrire *& moide* en deux mots . . . témoin cette découverte inconnue aux Duverney , aux Ferrein , aux Petit ; témoins ces calottes , culottes , bottes , matelas , sacs , toile , tapissierie & réservoirs à baume , démontrés dans les cellules du tissu cellulaire.

Grand Algébriste ; témoin les cinq *moi* de votre création ; témoin les vingt-cinq causes d'anathème de l'inoculation ; témoin l'explication du *quinquies millies* de Keil , qui veut dire *cinq mille* ; témoin la remarque sur les Libraires d'aujourd'hui , qui comptent à tant la feuille.

Grand Critique ; témoins les sauterelles à trois pieds dont personne n'a parlé que vous ; témoins ces leviers de la bouche des araignées ; . . . témoins ces fautes typographiques grossières & saillantes citées comme preuves de l'ignorance de l'Auteur ; témoins ces vices de ponctuation discutés avec autant de scrupule que de supériorité , &c.

Grand Politique ; témoin cette ligue offensive & défensive proposée contre la p. v. ; témoins ces établissemens essentiels & dignes de la protection la plus spéciale & la plus immédiate de tout Gouvernement bien policé ; témoin l'érection de ces Blanchisseuses & de ces Inspecteurs chargés de les faire changer de chemises en leur présence , &c. &c. &c.

Grand Rhétoricien ; j'en atteste ces belles métaphores où le Journal de Médecine est assimilé à un meuble menstruel , l'homme à un cloaque , vous à un lion décrépité , item , à un cheval qui n'est pas ferré , puis à un Arlequin qui n'est pas plaisant.

Très-grand Chirurgien ; témoins ces archiphlébotomies dérivatives qui doivent produire des ruisseaux de sang.

Grammairien de la première classe ; témoins la gueule dont vous gratifiez les dragons à qui j'avois donné des bouches , le *continens* de Rhazès , que vous me défendez de transformer en *continent* . . . témoin les capillamens délicats , les hypothèses préconçues , les irritamens mécaniques , & tant d'autres nouvelles expressions de ma fabrique , que vous avez mises à l'*index* grammatical , sans compter *efficacia* , que sur la foi de mon Dictionnaire , j'ai si sottement rendu par *efficacité*.

Grand Magicien ; témoins toutes les métamorphoses que vous m'avez fait subir , chien , loup , écolier , prédicateur , Dom Quichotte , &c. &c.

Grand , plus grand & très-grand Médecin ; témoins vos idées sur la fièvre , sur le sublimé corrosif , sur les poisons , sur les alimens , sur la méthode de guérir la p. v. , en noyant celui qui en est attaqué ; sur l'inoculation , sur la rage , sur la nécessité de laver le linge sale des étrangers , de *brosser* leurs habits avec des *brosses* , parce que *cela* est propre & que *cela* délasse . . . & sur cinq cens autres objets d'une aussi singulière importance.

Grand Bibliographe ; témoin votre ardeur à poursuivre tous les Libraires , & à compulser

tous les catalogues de la rue Saint Jacques ; votre intrépidité à copier le nom de la vingtième partie des Auteurs qui ont traité des poisons , croyant les citer tous ; l'exhortation que vous me faites pour m'engager à grossir mes volumes à leurs dépens.

Grand Géographe ; témoin ce nom scientifique , antique , majestueux & sonore , que vous substituez à la dénomination moderne & trop vulgaire de la Capitale de l'Autriche.

Grand Cuisinier ; témoin le bœuf à la mode , les jambons couronnés de laurier ; témoins vos liaisons avec les Cuisinieres de la rue Saint Jacques . . .

Grand Chapelier ; témoins ce bon sens , cette rectitude de judiciaire avec laquelle vous prononcez qu'il seroit dangereux de gâter les chapeaux de Venise , en les déchirant , & en y faisant pratiquer d'outre en outre diverses ouvertures par des crocheteurs à bras nuds. Morbleu ! si les Vénitiens savoient l'intérêt que vous prenez à leur coëffure , le plus beau , le plus ample castor de la République vous seroit décerné , pour garantir la *calotte* de tissu cellulaire qui a l'honneur de servir de *sac* à votre intelligence capitale.

Grand Littérateur ; témoin ce saint enthousiasme avec lequel vous vous êtes écrié , en parlant de M. d'Alembert & de M. de la Condamine , au sujet de l'inoculation , de *quoi se mêlent-ils , puisqu'ils n'y entendent rien ?* témoin cette familiarité confraternelle , qui vous autorise à désigner le plus grand génie de notre siècle sous le nom de *cet autre Voltaire* que j'avois encore dans mon canton ?

Grand Rhéteur ; témoin ces belles prosopo-

pées; mais sur-tout ces chries simples & mixtes, ces terribles amplifications, ces longues & petites narrations, ces antonomases, ces épichrêmes, ces crocodiles, ces catachreses, ces répétitions sans fin, ces synonymies admirables, toutes figures de goût semées dans vos œuvres avec autant de profusion, que les maladies le sont dans le parterre pathologique de M. Sauvage. Au reste, tout bon chrétien n'est pas par cela même un excellent traducteur, *ita, & d pari*, c'est-à-dire, de même à Paris & à Vienne-en-Autriche, à Vienne-en-Dauphiné & à Chambéry; toute figure de discours n'est pas *fleur oratoire*.

Nous disions, grand Narrateur; témoin l'histoire de la création & celle du déluge, &, ce qui est bien plus fort encore, l'histoire des Chinois, pour servir d'introduction à l'Histoire de la p. v.; témoin l'histoire de vos malheurs & de vos succès littéraires, médicaux, typographiques & *librairiens*, pour lui servir de conclusion; témoin l'Histoire de la prise de Minorque; témoin celle des manchettes que ce Médecin de Leipfick donna à sa sœur, pour les faire blanchir, & dont le blanchissage fut si funeste; témoin quantité d'autres histoires tant anciennes que nouvelles; le tout indépendamment & sans préjudice des contes tant frais que réchauffés, dont elles se trouvent parsemées çà & là.

Grand Traiteur, & ne prenez point ce compliment pour un pléonasme... nous avons déjà dit *Grand Cuisinier*, il est vrai... c'étoit l'article du bœuf à la mode, du jambon, &c.&c. mais il n'est bonne chère, quand le vin n'est pas en proportion, & si vous êtes un grand Traiteur dans toute l'étendue du terme, c'est qu'on

qu'on peut mettre hardiment sur votre enseigne,
en gros caractère, *EXCELLENT VIN DE BEAUNE*
DE SON CRU.

Grand Docteur (tout court) ; témoin le catalogue de la Faculté de Paris, où vos Confreres ajoutent à cette qualité celle de *Régent*... vous y paroissez comme un phénix... vous êtes le seul *Docteur non-Régent*... Eh ! quel dommage pour l'univers, si le Précepteur des Rois & des nations eût été indiscretement perdre des momens précieux, à *dicter des cahiers* & *faire des explications* dans une chaire prostituée par les systêmes des Professeurs qui se sont écartés des voies de la nature, & de ceux même qui les ont indiquées... dans une école que n'ont point fondée les Arabes, & qui n'a pas l'avantage d'être l'une des deux plus célèbres du monde, puisqu'elle n'est ni celle de Montpellier, ni celle de Salerne.

Grand Auteur ; témoin tout ce qui est sorti de votre plume, quoique, la plupart du temps, pris ailleurs ; mais présenté d'une manière propre à empêcher qu'il ne soit d'en rien revêluer.

Grand Traducteur ; témoin ce domicile dont vous avez gratifié le Docteur de Haen ; témoin cette plaisanterie attribuée à Robert Etienne... témoin la pénétration avec laquelle vous avez saisi, d'après Boudot, que *turdus* devoit nécessairement être rendu en françois par *grive* ; & d'après vous-même, que le *volente Deo* des latins, devoit l'être en françois par *volente Deo*, &c. &c. &c.

Grand Editeur ; témoins vos connoissances uniques sur la législation des *guillemets*, sur la propriété des *italiques* ; vos ressources infi-

nies assignées sur les additions ou soustractions de points & de virgules, sur les divisions ou réunions d'*alineas*, changemens de majuscules, substitutions de lettres, observations sur les marges, sur les lignes, sur les cartons, sur les Libraires, sur leurs Protes, sur leurs catalogues, sur leurs tables, sur la manière dont ils paient les Auteurs, & sur tant d'autres objets non moins nobles & moins intéressans pour l'instruction de l'univers, &c. &c. &c. &c.

Grand Restaurateur, non seulement en *bauf à la mode*, en *vin de Beaune*, mais encore grand Restaurateur de la doctrine arabe, & surtout de la méthode de dériver à la peau la matière variolique, en *faisant des ruisseaux de sang*, & celle de *noyer les gens* pour achever de les guérir; cette dernière, pratiquée, selon vous, avec beaucoup de succès par le bon Rhazès, sous les yeux & du consentement des Magistrats de l'Hôtel-de-Ville de Bagdad, environ l'an trois cent vingt-trois de l'Egire.

Grand Compilateur; témoin cette ardeur infatigable à rassembler en un même volume tout ce que les lieux communs de différents genres & des différens pays ont jamais pu produire de plus vulgairement usité, dit, redit, écrit & répété, pour apprendre à l'univers cette vérité très-physique assurément, *que l'eau est très-bonne pour laver*.

Grand Complimenteur; témoin ces *saluades* qui ne finissent point dans vos écrits. Je suis très-reconnoissant de celles qui me sont adressées... mais pourquoi cette prosopopée *salutative* à Soranus de la secte des méthodiques? que vous a fait ce pauvre Soranus? toutes ces ironies... toutes ces chicannes, faites à dessein

de troubler le repos des vivans & des morts,
vous méritent bien le titre de . . .

Grand Querelleur ; témoin les querelles que vous avez faites au Docteur Méad , à Rhazès , à Robert Etienne , à M. Lorry , à M. Cavelier de la rue Saint-Jacques , à Channing , à M. Roux ; à moi en cinq personnes ; témoin l'envie que vous avez eue de me mettre aux prises , tantôt avec les Anatomistes , tantôt avec l'Académie ; là avec les Naturalistes , ici avec les Marchands de cochon ; d'un côté avec les Grammairiens , de l'autre avec les Cuisinières ; témoins les marrons que vous faites jeter dans mon jardin par cet autre *Voltaire* , les pierres que vous jetez vous-même à M. de la Condamine , à M. d'Alembert , à tous les Philosophes & les Inoculateurs ; témoins ces métamorphoses que vous subissez & que vous faites subir aux autres , toujours à dessein de quereller . . . tantôt vieux lion , tantôt méchant cheval , tantôt mauvais Arlequin , vous êtes un Protée qui vous reproduisez sous toutes les formes pour susciter les plus mauvaises querelles à mes différentes personnes ; & non content de tous ces débats , vous blâmez la pratique de tous vos Confreres Naturalistes . . . ou non . . . ce sont des combats perpétuels de la nature avec la fièvre , de la fièvre avec la petite vérole , de la petite vérole avec l'inoculation , de l'inoculation avec vos écrits , de vos écrits avec eux-mêmes , de vous-même avec eux ; c'est un cahos de batailles , d'affauts , de *prises* de Villes , de *prises* de maladies , de triomphes , de ruades , de pasquinades . . . c'est une confusion de cuisine , de calottes , de culottes , de sacs , de bottes , de baume , de jambons , de

chapeaux, de fauterelles, de vin de Beaune...
 J'en reste sur cette bonne bouche & vais m'en
 faire servir une bouteille, tandis que vous
 débrouillerez tout cela, sans doute pour le
 mieux... car je dirai, en toute humilité,
 à la vue de ces procès de tout genre, que je
 ne suis pas en état d'en faire un bon extrait.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

